

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
							✓				

Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100,000 personnes.
Annonceurs s'il vous plait en prendre note.

PRIX - - - 10 CTS

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

NO 11

SOUFFRANCE ET BONHEUR

PAR

PIERRE MAËL.

NOVEMBRE 1894.

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

ÉDITEURS :

25, RUE ST-GABRIEL, Montreal, Can.

ACHÉTEZ VOS MÉDICAMENTS, CHEZ HENRY R. GRAY, PHARMACIEN, 129 GRANDE RUE ST. LAURENT.

POUR NETTOYER VOS DENTS "SAPONACEOUS DENTIFRICE" DE GRAY

MAISON FONDÉE EN 1870.

LAPORTE, MARTIN & CIE.

Epiciers en Gros.

IMPORTATEURS DIRECTS DES PAYS DE PRODUCTION.

SEULS AGENTS AU CANADA POUR LES CELEBRES COGNACS,

"Philippe Richard"

"Chas. Couturier"

"F. Marion & Cie."

QUALITE INSURPASSABLE.

Echantillons & prix envoyés sur demande.

No. 72, 74, 76 & 78 RUE SAINT PIERRE,
MONTREAL.

FUMEZ LE

Gigare de L'Union



FAIT A LA MAIN. TOUT HAVANE

Le meilleur Cigare a 5 Cts

MANUFACTURÉ PAR

VILLENEUVE & C^{IE}

7EK
B-137
LA BONNE LITTERATURE FRANCAISE

Publication Mensuelle

No 11

ABONNEMENT - \$1.25 par Année

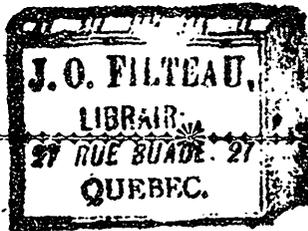
.....

Souffrance et Bonheur

Par PIERRE MAËL

.....

NOVEMBRE 1894



.....

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANCAISES

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS :

25 St-Gabriel, Montreal, Can.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleure marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10.00 à \$12.00 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMEROS PARUS

- 1er Numéro paru : " Follement aimée ou le Torpillon 29. " par P. Maël, *Epuisé.*
- 2e Numéro paru : " Les Mystères de Montréal, " par Auguste Fortier.
- 3e Numéro paru : " Le Martyr de l'Amour, " par Pierre Zaccane.
- 4e Numéro paru : " La Roche qui pleure, " par Chs de Valois.
- 5e Numéro paru : " Le Remords d'un Faussaire ou le Désespoir d'une Femme " par M. Ducampfranc.
- 6e Numéro paru : " Rêves Dorés " par M. Maryan.
- 7e Numéro paru : " Le Drame de l'Hotel Woronzoff " par Marie Maréchal.

8me NUMERO PARU

Les Fiancailles de Lorette.

Cet ouvrage surpasse en style et en émotions tout ce que LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE a publié jusqu'à ce jour.

L'auteur ferme son livre par un dénouement tout-à-fait inattendu. Ce volume est en vente pour DIX CENTINS dans tous les dépôts de journaux et chez les éditeurs.

9me NUMERO PARU

LE SACRIFICE D'UN FILS,

Par ERNEST DAUDET

Ce titre exprime suffisamment toute la sensation de ce roman qui forme la 9e livraison de

" La Bonne Littérature Française. "

pour nous dispenser d'en faire l'éloge. Cependant, après avoir lu cet ouvrage, il est difficile de ne rien dire de l'émotion que nous avons éprouvée, en parcourant ces pages toutes remplies d'un intérêt palpitant. Nous n'entrerons pas dans les détails, et ne dirons rien de plus de cette œuvre exquise, du grand écrivain Ernest Daudet, déjà si avantageusement connu, préférant laisser aux lecteurs la surprise des dénouements.

10me NUMERO PARU

LE COUREUR DE DOT

Par DUCAMPFRANC.

Nos lecteurs n'ont certainement pas oublié " LE REMORDS D'UN FAUSSAIRE " un œuvre du même auteur, qui a paru avec un remarquable succès dans le 5ème numéro de " LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE " et qui a obtenu un des plus grands succès dans toutes les parties du Canada ainsi qu'aux États-Unis. Ils trouveront dans LE COUREUR DE DOT.

Comme dans cette dernière œuvre la même noblesse de sentiments, la même grandeur de caractère, le tout agrémenté d'un style gracieux et brillant.

LE COUREUR DE DOT souffonne d'aventures tragiques, de situations attendrissantes, d'événements inattendus.

Les lecteurs et surtout les innombrables lectrices de " La Bonne Littérature Française " nous sauront gré certainement de leur avoir donné un chef d'œuvre de ce genre.

ABONNEMENT

\$1.25 PAR ANNEE

LEPROHON & LEPROHON

Éditeurs de la Nouvelle Société de Publications Françaises

25 Rue St-Gabriel, Montreal, Can.

Tous ces ouvrages sont au complet et seront envoyés franco, par la maille, sur réception de 10 centins en argent ou en timbres-postes. Nous prenons aussi l'argent ou timbres américains.



SOUFFRANCE ET BONHEUR

PREMIÈRE PARTIE.

I.

La route qui descend de Beaulieu à Saint-Jean est resserrée entre la mer et une suite de murs. Ces murs sont la limite des divers paradis terrestres que les heureux de ce monde ont su se ménager sur cette rive édenique. Il n'est pas une de ces villas, en effet, où la fortune n'ait entassé les trésors les plus variés au profit des nonchalances d'hiver que le retour des froids ramène du nord vers le soleil.

L'une de ces villas, la plus orientale, construite au sommet du petit mamelon qui rentle le milieu du promontoire, domine à la fois la baie de Beaulieu et la petite crique qui baigne Saint-Jean. Le soleil ne la quitte jamais. Elle le voit au sortir des buées blanches de l'aube ; elle le voit encore quand il s'enfonce là-bas dans les persiennes au nord, c'est pour permettre au yeux d'embrasser simultanément les rosaires sauvages qui escaladent les terrasses rocheuses et l'embrasement matinal de la côte sur les hauteurs d'Eza, jusqu'aux horizons flamboyantes de la Tête de Chien.

Dans cette villa installé depuis quinze jours à peine, était un grand vieillard, si brun que les gens du pays ne savaient quelle nationalité lui imputer, bien qu'il eût été facile de s'en assurer à la vue des quatre serviteurs indiens qui formaient sa domesticité. — Outre le vieillard et les quatre domestiques, les fournisseurs de la maison y avaient remarqué une jeune fille, une blanche, celle-là, dont tous, à l'envie, célébraient la beauté bien qu'elle se montrât fort peu et ne sortit jamais de la villa.

On est au commencement de mai. Tout au bout du jardin qui entoure l'élégant castel brique et pierre, se dresse une façon de charmille à laquelle a donné naissance l'union de quatre eucalyptus géants. Leurs longues branches s'étendent à plusieurs mètres, et dans l'espace que laissent leurs troncs lisses, des acacias parasols, suffisamment protégés par le voisinage des autres arbres, arrondissent leurs têtes plantureuses. L'ombre est épaisse et fraîche sous ce couvert, le silence y est plein de rêveries, et la vue s'abaisse de là sans interruption sur la mer. Et à l'intérieur du bosquet, les roses grimpantes tapissent les parois vertes, accrochent leurs touffes aux saillies feuillues de la voûte, et saturent le réduit de leurs suaves parfums.

C'est l'heure de la sieste pour les habitués de la région. Tout est recueillement à l'entour, et il n'est pas jusqu'aux insectes laborieux dont le vol bourdonnant n'emplisse la charmille de ses invitations au sommeil.

Deux jeunes filles sont là, coude à coude, conversant entre elles, de ce habil doux et caressant qui traduit de riantes pensées.

L'une est debout. Elle est grande, admirablement faite, vêtue d'une robe d'un gris pâle qui fait merveilleusement ressortir le rose de son teint et la perfection de ses formes. Le visage a cet éclat fondu des carnations septentrionales sous un diadème de cheveux châains gracieusement relevés de la nuque aux tempes. Les traits ont cette pureté pleine qui caractérise la santé et la plénitude de l'équilibre du corps. Elle est belle dans toute l'acceptation harmonique de ce mot, belle comme une statue de déesse, dans la souriante gravité de ses vingt ans.

L'autre repose, pelotonnée, dans un hamac aux mailles de soie et, telle qu'elle est, elle donne aux regards la sensation d'une vision en partie effacée sous les nuages de mousseline et de tulle qui l'enveloppent. Le mot "belle" ne saurait lui convenir, car on la devine frêle et maigre.

Mais son charme réside tout entier dans le plus adorable visage que puisse rêver un peintre épris d'idéal. La lourde chevelure noire et qu'il est impossible de fixer ou de retenir, tombe, ruisselante, autour d'un ovale, exquis, plein de fossettes, sur un cou grêle et des épaules étroites. Les traits ont été sculptés dans une chair si blanche qu'elle en est transparente et que les grands yeux paraissent trop sombres, les lèvres trop rouges, sur cette peau fragile de camélia.

Celle qui est debout vient à peine de pénétrer dans le berceau de verdure.

— Eh bien ! — demande la frileuse avec un charmant sourire, — êtes-vous reposée ? J'avais bien recommandé qu'on vous servit les deux déjeûners dans vos chambres. J'ai vu votre mère déjà. Elle m'a dit avoir très bien dormi de neuf heures à midi.

Et sa compagne répond sur le même ton d'enjouement :

— Il faut m'excuser, ma cousine. On ne fait pas tous les jours d'aussi longs voyages.

— Long voyage ! De Paris à Nice ? Vingt-quatre heures de chemin de fer ! Que diriez-vous donc si, comme moi, vous veniez de l'Inde, Germaine !

— Vous avez raison, ma cousine. Mais moi, je n'avais jamais autant voyagé.

— Comment ? La fille d'un marin ?

— Il n'y a que les pères qui se déplacent. Les femmes gardent le logis.

— Ah ! voilà ce que je n'aimerais pas ! Quand je serai mariée, j'accompagnerai mon mari partout où il lui plaira d'aller. Quand on aime, est-ce que l'on peut se séparer ?

Elle eut un soupir, qui fit monter deux larmes dans ses yeux noirs.

Mais, secouant aussitôt sa jolie tête et se redressant à moitié sur sa couche mobile :

— Venez plus près, Germaine. Vous ne savez peut-être pas que je vous aime tout plein déjà. Il faut que vous me le rendiez. J'aime tout ce qui est beau, et vous êtes belle. Vous devez être bonne aussi. Je suis sûre que vous êtes bonne. Moi, c'est le contraire, je ne le suis pas.

Germaine la considéra avec un sourire où il y avait quelque chose de maternel.

— Voilà ce que je ne croirai jamais, ma chère cousine.

La petite personne s'agita nerveusement. Elle répéta, en les scandant, les trois mots :

— Ma — chère — cousine, — je ne m'y ferai jamais !... Je vous dis que non, que je ne suis-je pas bonne. Je n'ai pas eu l'occasion de l'être, J'ai toujours été riche, toujours gâtée, et mon tuteur ne m'a jamais rien refusé. On n'apprend pas la bonté comme cela.

La grande jeune fille se fit sérieuse. Ce fut son tour d'avoir les prunelles humides :

— Chut ! ne dites pas cela. Si vous n'étiez pas bonne, est-ce que vous auriez songé à faire partager votre bien-être à deux parentes pauvres, éloignées, presque étrangères !...

Elle ne put achever.

L'enfant malade avait sauté hors du hamac. Ses deux bras avaient enlacé le cou de sa cousine, et ce fut d'un accent plein de frémissements qu'elle lui dit :

— Taisez-vous, taisez-vous ! Je ne veux pas que vous me parliez de cela, jamais, jamais ! Je ne veux pas de reconnaissance, entendez-vous ? Aimez-moi, oui, mais autrement, comme si j'étais votre sœur.

— Oui, je vous aimerai, je vous aime déjà de tout mon cœur, chère petite cousine, — répondit l'enfant du Nord avec effusion, rendant ses embrassements à l'enfant du soleil.

— A la bonne heure ! — s'exclama celle-ci avec un cri de joie. — Je le sens déjà, que vous m'aimez mieux. Si j'osais... je vous demanderais bien quelque chose.

— Demandez, demandez. Pourrais-je vous refuser, moi ?

— Eh bien, d'abord, vous ne m'appellerez plus " chère cousine " ; vous me nommerez " Simonne, " tout court. Est-ce qu'il n'est pas assez joli pour qu'on le prononce, mon nom ?

— Moins joli que celle qui le porte, — répondit Germaine, gaiement.

— Flatteuse ! Merci tout de même. J'aime qu'on me flatte ; je suis une enfant gâtée. Et puis... Il y a encore autre chose que je veux vous demander.

— Voyons ?

— Eh bien, c'est bien cérémonieux, c'est bien dur de se dire *vous*.

Germaine parut hésiter. Evidemment, ce n'était point le manque d'affection qui arrêtait le *tu* de l'intimité sur ses lèvres, mais une sorte de déférence instinctive.

Simonne lut sans doute l'amical sentiment qui paralysait sa cousine.

— Vous n'osez pas ? Moi aussi, j'hésite un peu. N'importe. Ce sera moi qui donnerai l'exemple. Allons ! je commence, c'est convenu, et *tu* m'imiteras, *dis*, Germaine !

Son visage si blanc s'était coloré d'un vif incarnat. Elle avait tremblé et baissé les yeux, en murmurant très doucement sa phrase.

Elle fit un pas en avant.

— Viens, marchons un peu. J'ai toujours froid. Et nous sommes au mois de mai. Et l'on dit que c'est là votre printemps de France, et que Nice est le plus chaud de vos climats ? Oh ! l'Inde ! l'Inde, mon pays ! Pourquoi ces médecins ont-ils dit qu'il me fallait une terre moins brûlante ? Pourquoi ont-ils inventé que le soleil me tuait ?

Elle entraîna sa compagnie hors de la charmille, et se mit à descendre avec elle la pente douce qui surplombait la mer.

A vingt mètres au-dessous de leurs pieds, les deux jeunes filles pouvaient voir se balancer un joli yacht de plaisance. Il dormait là, à l'ancre, sous ses voiles carguées, élégant et coquet, taillé pour les courses rapides et les vives envolées. Sa coque vernie et luisante, sa main courante en nickel étincelant, ses cuivres frottés et polis avec soin, attestaient que la légère embarcation était faite pour promener sur la surface tranquille d'aristocratiques voyageurs, non pour courir les hasards des tempêtes.

— Tiens, — dit vivement Simonne, — regarde mon bateau, Germaine. N'est-ce pas qu'il est joli ? C'est un cotre, tu vois ? N'est-ce pas qu'il a été construit avec goût ?

— C'est ravissant, — répondit la cousine.

— C'est *lui* qui en a tracé le plan, pour me faire plaisir. Aussi, je ne suis jamais si heureuse que lorsque je m'embarque sur mon yacht. Il me semble qu'*il* y a laissé sa pensée, qu'*il* y est présent, qu'*il* m'accompagne dans mes courses. Veux-tu que nous faisons un tour sur l'eau ? Ce serait si agréable !

— Si cela peut te plaire, Simonne, j'en serai ravie.

— Alors, attends. Il suffit d'appeler le marin que mon tuteur a engagé.

Elle descendit encore quelques pas sur le talus gazonné, et s'approcha d'une sorte de potence dressée à quelques mètres et qui supportait une cloche. Sa main fit résonner le bronze, qui rendit un son velouté.

A cet appel, un homme sortit d'une hutte construite tout au bas de la côte. Il souleva le bonnet de laine grise qui lui couvrait la tête, et demanda :

— C'est vous, mam'zelle, qui m'avez appelé ?

Simonne salua gentiment de la main et répondit :

— Oui, c'est moi, Giuseppe. Pouvez-vous embarquer, ma cousine et moi ?

— Tout de suite, si vous voulez, — acquiesça le matelot, avec un accent niçard très prononcé.

On s'embarqua, Giuseppe le dernier.

Quand celui-ci eut pris place, lui aussi, dans l'embarcation, il demanda respectueusement à Simonne :

— Où faut-il vous conduire, mam'zelle ? Que préférez-vous ?

— Je ne préfère rien, — répondit gaiement la jeune fille. — Où vous voudrez, Giuseppe.

— Voulez-vous que je vous mène à Villefranche ?

— Oui, si vous voulez. Au reste, ma cousine n'a rien vu de ce paysage.

Le patron du yacht donna de la voile à la nacelle, qui, tout aussitôt, prenant les premiers souffles légers de la terre, fit un bond sur la surface alanguie de la mer et fila tout droit vers la rade préférée de l'escadre de la Méditerranée.

A l'arrière, Germaine et Simonne devisaient.

Les sujets étaient d'un ordre plus grave et plus élevé.

Germaine avait, par réciprocité, enveloppé de son étreinte sa frileuse cousine :

—Voyons, ma chère Simonne, quoique tu m'aies interdit de t'en parler, laisse-moi te demander comment tu as fait pour te souvenir de nous.

L'enfant eut un beau sourire qui parut descendre sur son front, dans ses yeux, sur ses lèvres, des profondeurs du ciel. Elle murmura doucement :

—Comment j'ai fait ? Mais c'est bien simple, ma Germaine. Ça date de l'Inde. Figure-toi que, lorsque notre voyage fut décidé, milord Raham-Sing...

—Qu'est-ce que milord Raham-Sing ?—demanda Germaine avec curiosité.

—C'est juste. Tu ne le connais pas encore. Tu le verras à dîner, ce soir. Raham-Sing, c'est mon tuteur, mon oncle, le beau-frère de mon grand-père, qui m'a adoptée en quelque sorte. Nous l'appelons Milord, à l'anglaise, parce que c'est le titre que les Anglais lui donnent. Il est Indien. C'était un prince chez les Siks, et il a connu mon grand-père, un général français qui était au service de Runjeet-Sing, dans le Pendjâb. Je te raconterai son histoire une autre fois.

Done, pour en revenir à la question, Raham-Sing me dit un jour :

—Petite Simonne, ne pleure pas d'aller en France. Je sais qu'il y a là, là-bas, des parents à toi, une famille. Tu les feras venir près de toi, et nous tâcherons, en les rendant heureux, qu'ils te rendent heureuse à ton tour.—tu vois, ma Germaine, que l'idée première n'est pas venue de moi. C'est qu'il est si bon, le nawâb !

—De quel nawâb parles-tu ?—demanda encore Germaine.

Simonne se mit à rire de bon cœur.

—C'est vrai ; je te raconte toutes ces choses comme si tu étais au courant. Le nawâb, mais il n'y en a qu'un pour moi, c'est le même que mon tuteur, Raham-Sing, nawâb d'Aminabad, que les Anglais ont dépouillé de ses Etats, mais auquel ils servent une rente de dix millions en équivalence.

—Dix millions !—se récria la Française, en ouvrant de grands yeux.

—Sans doute. Est-ce que c'est trop, pour un prince ?—Moi je ne suis pas aussi riche que cela. Mon père et ma sœur sont morts très jeunes. Mais mon grand-père, celui qui avait été général avec Allard, Avitabile et Ventura, avait laissé une assez jolie fortune ; une douzaine de millions, je crois. J'ai deux lacs et demi de rupées de rente. Dans l'Inde, ce n'est pas grand'chose.

Elle disait ces choses, elle énumérait ces chiffres énormes avec une placidité, une indifférence qui ne cessaient de stupéfier la pauvre Germaine.

On pouvait donc être aussi riche que cela sans en tenir compte !

Distraite, elle entendait à peine le babil de la charmante enfant qui se reposait dans ses bras et qui, maintenant réchauffée, se laissait, tout en parlant, gagner par le sommeil bercée par le son de sa propre voix.

—Oui, c'est comme cela que ça s'est fait. Et, alors, tu comprends, Germaine, je n'ai plus pensé qu'à cela, et sitôt arrivée en France, je me suis mise en quête de découvrir l'adresse de Mme du Méal, veuve du capitaine de vaisseau Jean du Méal. On a fini par nous la donner au ministère de la marine, et c'est ainsi que...tu es...devenue...ma sœur.

Ses paupières se fermaient languissamment. Un sourire flotta sur ses lèvres. Elle demanda :

—Je m'endors. Embrasse-moi, Germaine ; je ferai de beaux songes.

Avec d'innies précautions, celle-ci laissa glisser la jolie tête brune de son bras sur le petit oreiller qui garnissait le dossier de la chaise à bascule. Puis, s'asseyant aux pieds, elle se prit à considérer l'adorable enfant dont un souffle à peine perceptible agitait la maigre poitrine.

Insensiblement, elle s'était laissée glisser : elle était maintenant à genoux et sa bouche effleurait la main transparente qui pendait au revers de la chaise longue.

—Tu as beau te défendre, enfant, tu ne m'empêcheras pas de garder la mémoire du bienfait, de penser à toute heure au bonheur que tu viens de faire briller sur le front

de ma mère, de me rappeler avec quelle grâce exquise tu as ramené le sourire dans les yeux de la pauvre veuve. C'est à moi, à moi seule, qu'il appartient de te payer notre dette commune. Dors, ma petite Simonne ! La vie de ta Germaine est à toi, et s'il m'était possible de te donner plus que ma vie, Dieu, qui nous voit toutes deux, sait bien que je te la donnerais.

Une chaude larme, larme du cœur qui tremblaient au bord de ses paupières, s'en détacha et vint tomber sur la main de l'enfant.

A ce contact, l'endormie s'éveilla en sursaut.

— Germaine ! — appela-t-elle de son premier cri, avec une nuance d'effroi.

Elle aperçut sa cousine agenouillée près de sa couche.

— Que fais-tu là, — questionna-t-elle, un peu émue de cette attitude.

— Rien, — fit Germaine, dissimulant son visage pour cacher ses larmes. — Je relevais la couverture qui était tombée de vos pieds.

L'enfant jeta un second cri d'angoisse :

— Vous ! Tu me dis *vous* encore ? Que t'ai-je fait ?

— Non, non, — répliqua Germaine, empressée. — Ce n'est qu'un oubli. Allons, reprends ton sommeil, mon doux enfant, acheva-t-elle en balançant la chaise de canne.

Puis, quand elle la vit endormie, elle s'éloigna de quelques pas et alla s'asseoir sur le banc circulaire qui régnait le long de l'étroite rotonde.

Alors, pour la première fois, Mlle du Méal, songea à jouir de sa poétique excursion, et attacha ses yeux sur le féérique panorama qui se déroulait sous ses regards.

Devant l'embarcation, la rive enchantée se développait tout entière.

Après une longue et rêveuse contemplation ses yeux quittèrent la rive et se reportèrent sur sa compagne endormie.

Simonne venait de s'éveiller, définitivement, cette fois.

Sa figure était plus reposée ; son sourire brillait comme les pétales d'un bouton de rose qui vient de s'entr'ouvrir au jour.

— Ah ! cousine, — dit-elle, — j'avais raison de te demander un baiser qui me procurât de beaux songes ! Je viens de rêver que je me mariais, tout en blanc, que tu étais ma demoiselle d'honneur. J'ai ouvert les yeux dans l'église. L'orgue chantait, l'autel resplendissait. Mais, c'est drôle ! J'étais seule. Charles n'était pas avec moi.

II

A la villa, bien que les jeunes filles n'eussent prévenu personne de leur absence momentanée, on ne s'inquiéta point.

On savait Simonne coutumière de fugues de ce genre.

Cependant, quelqu'un eut un instant d'anxiété : ce fut Mme du Méal, un peu surprise que sa fille ne l'eût point informée de sa disparition. Arrivée le matin même à Saint-Jean, la veuve ne s'était point encore faite aux habitudes et aux êtres de la maison. Lorsque Germaine l'avait laissée seule dans sa chambre pour aller offrir plus correctement ses devoirs à sa cousine, Mme du Méal s'occupait à placer le contenu de ses malles dans les meubles mis à sa disposition.

Au bout d'une heure, ce travail de déménagement étant fini, elle se décida à sortir de sa chambre pour se mettre en quête de Germaine.

Elle ouvrit la porte donnant sur le perron, et descendit au hasard les quelques marches.

Un grand vieillard, dont toute la tenue était celle d'un Européen, moins une tunique de soie bleue, analogue à celle du serviteur, mais brodée de passementeries d'or, comme la haute calotte de laine qui couvrait son front, s'avança respectueusement à sa rencontre.

— Madame du Méal, je crois, — fit-il en s'inclinant. La veuve rendit le salut.

Décidément, tout le monde parlait français dans la maison. Il n'y avait pas à craindre d'être embarrassé pour traduire sa pensée.

Au moment où la mère ouvrait la bouche pour répéter sa question, le vieillard reprit avec une bonne grâce charmante :

— Ma pupille n'étant point ici, Madame, je suis contraint de me présenter moi-même, ce qui n'est pas tout à fait dans les usages.

Et il déclina aussitôt ses titres et qualités : Raham-Sing, nawâb dépossédé de l'Aminabad, royaume de Pendjâd.

Mme du Méal ne connaissait point le personnage, mais elle savait son rang.

Au besoin, elle l'eût deviné, rien qu'à voir la mâle fierté, l'air de souveraine distinction répandus sur toute la personne du prince déchu.

Il avait l'œil sagace, à coup sur, car il lut l'inquiétude dans les yeux de la veuve,

— Mademoiselle Germaine est venue rejoindre sa cousine, — dit-il. — Si vous voulez bien m'accompagner, Madame, nous allons sans aucun doute, les surprendre en tête à tête.

Il offrit galamment son bras et entraîna Mme du Méal dans la direction du bosquet.

Ils ne trouvèrent ni Germaine, ni Simonne, et pour cause.

Mais, tout à coup, un bon sourire éclaira la face hautaine du vieillard.

— Voilà bien un tour de Simonne, — s'écria-t-il gaiement. — Il n'y a pas une heure qu'elle a fait la connaissance de sa cousine, et déjà elle exerce son despotisme. Voyez plutôt, Madame.

Ce disant, Raham-Sing tendait à Mme du Méal une paire de jumelles de poche, montée en nacre épaisse et bordée d'un triple rang de perles, de rubis et de turquoises.

Tout au bout de la lentille, par l'effet du grossissement, le yacht lui apparut baigné de lumière crue, avec ses boiseries d'acajou, ses cuivres étincelants, ses voiles doucement battantes, sa tente toute blanche, sous laquelle Germaine agenouillée contemplant Simonne endormie.

Le cœur de la mère se gonfla. Le groupe formait un si ravissant tableau qu'elle fut dominée par cette poésie de la jeunesse et de la beauté. Elle sentit qu'un lien étroit, un lien sûr, garantie de son avenir en ce monde, venait de se nouer entre sa fille, sa Germaine bien-aimée, et cet autre enfant si belle, si rayonnante de candeur et de grâce.

Et alors, tandis que son cœur exultant laissait jaillir un hymne de reconnaissance envers Dieu, ses yeux se mouillèrent de larmes qui, en ternissant les verres, obscurcirent la vision.

— Vous pleurez, Madame ? — demanda l'Indien avec une nuance de sympathie.

— Oh ! — répondit-elle, — ce ne sont que des larmes de joie. A la vue de ces deux anges côte à côte, je n'ai pu maîtriser mon émotion. C'est le bonheur que vous et votre pupille avez assuré à ma fille, et pour cela vous avez droit à tout le dévouement dont le cœur d'une mère est capable envers les bienfaiteurs de son enfant. J'ai connu des larmes qui brûlent, Mylord ; celles-ci me rafraîchissent l'âme et les yeux.

Le grand vieillard hocha la tête et prononça une sentence tirée de Pilpai :

— La vie est telle qu'un arbre dont le malheur jaunit les feuilles que la rosée du bonheur rajeunit quelquefois.

Et, montrant à Mme du Méal les sièges qu'abritait la charmille :

— Voulez-vous que nous attendions ici nos voyageuses ? demanda-t-il.

— Volontiers, — répondit la veuve, en s'asseyant.

Maintenant qu'elle était renseignée sur le sort de Germaine, dont, à la vérité, elle n'avait été que fort médiocrement soucieuse, elle était d'humeur à se livrer à d'autres sujets de conversations, plus banaux peut-être.

Le dialogue s'engagea donc tel qu'il pouvait être entre une française, femme du monde, femme de tact, de savoir et d'expérience, et un vieillard étranger qui avait dépassé soixante-quinze ans, sans qu'il y parût trop, bien qu'il fût d'un pays où la longévité n'offre que des cas assez rares.

La curiosité, très discrète d'ailleurs, de Mme du Méal, en fit tous les frais. Il fut question du nawâb beaucoup plus que d'elle-même. A la fin de l'entretien, elle en savait l'histoire par les grands traits.

Holkar, prince Raham, surnommé le *Lion*, " Sing, " par ses compatriotes, était le fils du nawâb d'Aminabad, Radjpoote. Livré en otage à l'âge de six ans, Holkar fut élevé à Calcutta par les Anglais jusqu'à sa quinzième année. Il reçut donc une éducation toute européenne, mais, apprenant de bonne heure la haine des envahisseurs, il ne se lia d'amitié qu'avec un français prisonnier, qui donnait des leçons d'escrime aux jeunes officiers anglais.

Cet français, le chevalier d'Illoy, émigré rallié à l'empire qui l'avait envoyé dans l'Inde

avec le général Vandamme, avait un fils du même âge que le prince Raham. En 1829, libres de regagner la France, les d'Illoy, père et fils, préférèrent prendre du service dans l'armée de Runjeet-Sing. Le général Allard fit du père un colonel, et Robert d'Illoy, qui venait de compléter sa seizième année, en même temps que son ami Holkar, s'engagea avec celui-ci et eut les épaulettes de sous-lieutenant.

Holkar avait une sœur, belle comme les houris. Elle devint l'épouse de son frère d'armes, après avoir reçu le baptême. De cette union était né un fils qui, lui aussi était destiné à la carrière des armes. Les événements en disposèrent autrement.

A Goudjrât, le prince Raham eut l'affreuse douleur de voir tomber à ses côtés et expirer entre ses bras l'héroïque Robert d'Illoy. Ils étaient du même âge — trente-cinq ans, — et leurs âmes étaient jumelles.

Le mourant remit sa veuve et son fils aux mains de son frère et ami.

— Holkar, dit-il, faites votre soumission. La lutte est impossible. Rien ne peut plus galvaniser l'Inde qu'une grande secousse morale ou l'intervention de quelque autre race blanche. Tournez vos yeux du côté du cèlosse de glace. La Russie s'avance à pas lents, mais sûrs. Réservez-vous pour l'occasion favorable.

Raham-Sing crut la trouver, cette occasion, en 1857, lors du grand soulèvement qui, pendant dix mois, tint en échec les forces de l'Angleterre conquérante. Mais il eut la force de voir les Sikhs alliés de ses ennemis, Après la prise rapide de Lahorc, il fut de ceux qui luttèrent sous Lucknow et firent reculer James Outram devant Cawnpore.

Cette fois, hélas ! la partie fût définitivement perdue.

Holkar ne demanda rien, pas même la vie. L'Angleterre jugea utile à sa politique de ne pas écraser ce vaincu. Elle se contenta de lui enlever sa principauté et de lui assigner pour séjour une terre de trois mille hectares, sur les bords de la Nerbuddah, avec une rente annuelle de dix millions et le droit d'entretenir une petite cour désarmée.

Holkar se résigna. Il avait quarante-quatre ans.

Sa sœur, la veuve du brave d'Illoy, n'avait pas survécu longtemps à son mari. Elle laissa son fils, un *half cast*, à la charge de son oncle; qui l'éleva dans l'amour de la France et de l'Inde, ses deux patries.

Hélas ! les espérances qu'il fondait sur ce jeune homme ne se réalisèrent point. Henri d'Illoy n'eut l'amour de la France que pour songer à y rentrer. Il est vrai qu'il s'y comporta noblement, puisqu'en 1870, alors âgé de vingt-trois ans, le fils du général de Runjeet-Sing et de la princesse Radjpoote fit acte de vaillant patriote en faisant campagne, comme simple soldat, dans les turcos. La guerre terminée, la France vaincue, Henri d'Illoy, voulant rentrer en possession de l'héritage paternel, consentit à s'incliner devant l'autorité anglaise, et, après une tentative de procès, transigea avec le gouvernement de la reine pour une somme de douze millions, une fois payés, qui lui rapportèrent, aux taux des banques de l'Hindoustan et du Bengale, jusqu'à huit et dix pour cent. Ses relations avec son oncle se refroidirent et ce fut contre l'aveu de celui-ci qu'il épousa en 1872 une anglaise aussi belle que délicate, miss Edith Maylies, qui mourut en donnant le jour à une fille.

Henry d'Illoy se souvint du prénom que portait son grand-père le chevalier Simon, compagnon d'armes de Vandamme et d'Allard. Il nomma sa fille Simonne.

Lui-même ne tarda pas à suivre sa femme au tombeau.

Il ne resta auprès de la frêle créature qu'un jeune domestique de race mahratte, Dandari, dont la femme privée de son enfant par la mort se fit *daïe*, ou nourrice, de la petite blanche.

Un jour, le fidèle serviteur quitta la résidence de son maître et s'en alla seul jusqu'à Blurnpore, où Holkar tenait encore sa cour de proscrit.

Il se jeta aux pieds de l'ex-nawâb, lui parla de sa petite-nièce, et, quoique celle-ci fût fille d'une Anglaise, Raham-Sing le releva en lui disant :

— Conduis-moi ta femme avec l'enfant. Vous vivrez parmi ma suite, et je verrai fleurir mon sang.

Les choses se passèrent comme l'indiquait le prince Sikh. Simonne entra dans le palais, où son grand-oncle, devenu son tuteur, s'attacha à lui donner de bons maîtres, tous Français, qu'il fit même venir de France dans ce but.

Simonne reçut ainsi une brillante éducation dont elle ne retint, à vrai dire, que les

leçons charmantes qui avaient trait à l'art de plaire et d'acquérir un sceptre dans le monde.

.....
 Tel fut, en substance le récit qui fit connaître à Mme du Méal la personnalité et les mérites du *Lion*, protecteur et appui de la petite Simonne.

— Demeurons-nous ici, — demanda le nawâb à Mme du Méal, — ou bien voulez-vous que nous descendions jusqu'au bord de l'eau pour être plus près de nos chères arrivantes au moment où elles débarqueront ?

La veuve répondit affirmativement et, aidée de Raham-Sing, se mit à descendre les degrés taillés dans le roc vif.

En ce moment, le même Dandari — car c'était lui que la mère de Germaine avait rencontré en sortant de sa chambre — accourut et tendit au vieillard une enveloppe qui portait le timbre de la poste de Marseille.

Holkar prit la lettre et la décacheta rapidement pour en parcourir le contenu.

Tout aussitôt, une vive et chaude expression de joie se peignit sur ses traits.

— A la bonne heure, — s'écria-t-il, — voilà de bonnes nouvelles. Nous serons au grand complet demain. Observez le visage de ma nièce quand je lui passerai ce pli, et vous pourrez deviner aisément quel est le visiteur qui m'annonce son arrivée pour demain matin.

Ils reprirent ensemble leur descente vers le promontoir.

Précisément, le yacht rentrait au port, toutes voiles dehors.

La brise se levait au sud-ouest. Elle prenait l'embarcation vent arrière et la poussait insensiblement vers la côte.

En atteignant la rive, Giuseppe amena les voiles et laissa courir, puis vint mouiller son ancre dans une anfractuosité de la petite baie.

Le nawab franchit les derniers degrés de la roche, et, avec une légèreté de jeune homme, sauta sur le fragment le plus éloigné, du haut duquel il reçut dans ses bras Simonne, qui n'hésita pas à s'y jeter tandis que le matelot déposait doucement Germaine à terre. Et à voir avec quelles précautions touchantes le vieillard porta ainsi, jusqu'au sommet de l'escalier, la mignonne créature qui se blottissait sur sa robuste épaule, Mme du Méal comprit ce qu'il y avait d'affection sans bornes dans le cœur de ce héros d'un autre âge pour cette enfant, souvenir vivant d'une amitié rompue par la mort.

Une fois de retour dans le bosquet de feuillage, de nawâb demanda à Simonne :

— Voyons ? Tu ne t'es pas trop fatiguée, au moins ?

— Non, mon oncle, pas le moins du monde, — répliqua Mlle d'Illoy, — Comment aurais-je pu me fatiguer, d'ailleurs, dans la compagnie d'une amie comme Germaine ?

Le vieillard attacha un regard plein d'affection sur Mlle du Méal.

— Mais j'y songe. — reprit-il gaiement, — mademoiselle Germaine ne me connaît pas. Allons, Simonne, il faut une présentation en règle.

La petite personne se haussa sur la pointe des pieds pour se grandir. Ainsi dressée, elle n'atteignait pas à l'épaule du prince. Alors, avec toute la solennité que son espièglerie put invoquer, elle dit :

— Ma chère Germaine, je te présente mon oncle, qui est en même temps mon tuteur, le prince Holkar Raham-Sing, nawâb d'Aminabad, du royaume de Lahore.

La fille du capitaine de vaisseau répondit en souriant :

— Mylord, je savais, depuis tout à l'heure, non seulement votre nom et vos titres, mais surtout vos vertus et votre gloire. Je remercie ma cousine qui me permet de vous offrir, au nom de ma mère et au mien, l'hommage de notre reconnaissance.

Comme l'avait déjà fait Simonne, le vieillard hocha la tête. Il prit la main de Germaine et lui dit, d'une voix profonde :

— Ma chère enfant, je vous prie de ne jamais parler devant moi de reconnaissance. Vous êtes la parente et l'amie de Simonne. Cela vous donne ainsi qu'à Madame du Méal tous les droits à mon affection la plus dévouée. Maintenant, un tout petit mot : voulez-vous me faire toujours plaisir ?...

— Mais je ne demande que cela, Mylord.

Raham-Sing fit une rapide grimace.

Voilà précisément ce que je veux vous demander. N'employez jamais en me parlant

cette désignation odieuse. C'est le titre dont se servent les Anglais pour m'honorer. La langue de l'ennemi vainqueur est toujours dure à l'oreille des vaincus.

Ses traits avaient revêtu une expression de profonde souffrance en prononçant ces mots.

Germaine avait l'âme trop sensible aux moindres nuances de la délicatesse pour ne point comprendre le sentiment qui dictait au vieillard ces amères paroles. Elle répondit donc en pressant à son tour la vaillante main qui avait tenu si longtemps le glaive des revendications sacrées et de l'indépendance de la patrie.

— Et maintenant, — acheva le nawâb, — voulez-vous me permettre de vous embrasser comme la sœur de ma Simonne bien-aimée ? Vous m'adoptez ainsi pour oncle.

Germaine tendit son front pur à cette caresse, paternelle comme une bénédiction.

On reprit en devisant le chemin de la villa.

Quand on se fut installé dans le salon indien, tout parfumé de l'encens des cassolettes et des émanations du santal, Raham-Sing dit en plaisantant à Simonne :

— Qu'aimerais-tu que je t'offrisse en guise de cadeau ?

Elle souleva ses épaules maigres et secouant sa tête mutine :

— Ne m'offrez rien, mon oncle, vous m'avez blâcée à force de cadeaux.

— Tu crois ? J'en sais un, qui ne te trouverait pas insensible.

— Vraiment ? Et lequel ? Avez-vous fait venir de la Gangâ un des oiseaux de feu qui volent autour de Sacountalâ ? Ou bien, vos amis les Brahmines ont-ils fait pour vous un diamant avec les larmes que verse Roudrâni au sommet du Gaurishankar ?

Et elle riait de son plus beau rire, découvrant la double rangée de perles qui scintillaient sous la pourpre ardente de ses lèvres.

— Car vous savez bien, mon oncle, que je ne pourrais me satisfaire à moins. Depuis que j'ai su par vous que l'œil-de-chat qui est au chaton de votre bague a été choisi parce qu'il ressemble à la prunelle du bâgh (tigre) qui...

Elle s'interrompit avec un soupir.

— Ah ! ce tigre ! Il aurait bien mieux fait de me manger ! Au moins n'aurais-je pas eu le cœur dévoré par quelqu'un qui est bien plus insensible que tous les tigres des jungles !

Ce soupir et ce regret mirent Raham-Sing de fort belle humeur.

— Parbleu ! — s'écria-t-il, — les proverbes ont toujours raison et les absents toujours tort. Tu viens de me le prouver, *baba*.

Et s'asseyant au pied de la causeuse sur laquelle Simonne s'était alanguie :

— Non, — dit-il, — je n'ai pas besoin que les Brahmines fassent des diamants avec les larmes de la Mahadévi, je n'ai pas besoin des oiseaux de feu de la Gangâ. J'ai dans la poche de quoi faire jallir ces diamants des yeux de ma Simonne, de quoi réchauffer ses joues au frôlement de leurs ailes de flammes.

Elle se redressa d'un bond et se pendit à son cou.

— Oh ! ne me faite pas languir, père, — murmura-t-elle avec une ineffable supplication de la voix, à laquelle le vieillard ne résista pas plus longtemps.

— Tiens, enchanteresse, lis, fit-il en lui tendant la lettre.

Ce fut avec des frémissements de bonheur, des larmes de joie délirante que, justifiant les métaphores de son oncle, Simonne acheva la lecture de la missive.

Et alors, elle appela sa cousine et lui présentant le papier qui venait de lui porter cette allégresse ;

— Tiens vois, — s'écria-t-elle ; — c'est de lui. Charles ! Charles ! Il sera ici demain ! Il a voulu me faire une surprise ! Dieu est bon ! C'est fini, la séparation ! C'est fini, l'attente ! Il revient. Il ne repartira plus. S'il repart, ce ne sera qu'avec moi. Je vais pouvoir l'aimer tout à mon aise, mon fiancé, mon mari !

Puis, un peu calmée, un peu confusé, elle s'avança, hésitante, vers Mme. du Méal.

— Comment me jugez-vous, Madame ? Vous devez me trouver bien folle, bien inconsidérée ? Il ne faut pas m'appliquer la commune mesure. Vous voyez, je suis plus petite que Germaine. Je le suis aussi au moral. Et lorsque j'aime, il faut que je le dise, que je crie, quand je suis heureuse. Autrement, je crois que ça m'étoufferait.

La veuve ne répondit à ces excuses qu'en pressant l'enfant sur son cœur.

Petit à petit, ce grand trouble de la jeune fille se transforma en une activité fébrile.

D'abord, elle déclara qu'elle se coucherait de très bonne heure, afin de se lever avec l'aube. En vain Mme. du Méal lui fit-elle de justes observations.

— Ma chère enfant, laissez-moi vous faire remarquer que, ce matin déjà, nous vous avons enlevé une partie de votre sommeil. Je suis persuadée que Monsieur Kerval sera beaucoup plus satisfait de savoir que vous reposez que de vous voir accourir au-devant de lui.

• Elle répliqua avec toute sa séduisante mutinerie :

— Taisez-vous, ma cousine. Si l'on dit à Charles que je repose, il me croira malade, et je vous assure que si je me suis jamais bien portée, c'est maintenant.

Il n'y avait pas à discuter ce caprice d'enfant gâtée. Tout ce que put faire l'aimable Germaine, beaucoup plus persuasive sans en avoir l'air, ce fut de se prêter, le soir venu, aux fantaisies de sa petite cousine, aux essais de toilette pour le lendemain. Finalement, vers les dix heures, elle parvint à faire adopter à Simonne un négligé très simple, et, profitant de la lassitude qui triomphait en fin de l'excitation nerveuse, elle l'endormit en lui ramenant elle-même les couvertures jusqu'au cou et en arrangeant l'oreiller au-dessous de l'opulente chevelure noire.

Alors, comme elle avait fait le matin, sur le yacht, elle se prit à considérer le charmant tableau de ce sommeil.

III

Dès qu'elle se trouva seule, dans sa chambre, à elle, après avoir reçu de sa mère le baiser du soir, Germaine rassembla ses pensées et chercha à mettre un peu d'ordre dans ses impressions.

Mlle du Méal avait réellement besoin de classer toutes ses pensées.

Il fallait, à cet égard, procéder avec ordre et méthode.

D'abord, la note dominante de ses émotions, c'était la liaison si promptement établie entre elle et Simonne, liaison qu'elle sentait, cependant, si forte et si durable.

Après de celle-là, les autres vibrations de son cœur, ses surprises, ses ravissements, ne tenaient plus que des emplois de coryphées, destinés à maintenir au paroxysme l'intensité de son affection pour Simonne.

Simonne, c'était là, pour Germaine, la fille sage, la fille de raison, l'énigme vivante dont le mot lui échappait encore, bien qu'il dût lui fournir l'explication de tout ce qui lui arrivait depuis quinze jours.

C'est qu'en effet, la fortune de Mme et de Mlle du Méal venait de subir un revirement, une transformation, bien faits pour les étonner toutes deux, de quelque froid et ferme regard qu'elles pussent envisager l'existence.

Il était si près d'elles ce passé que la douce main de Simonne venait d'effacer brusquement !

Germaine, accoudée à son traversin, était pensive.

Voici comment la chose s'était accomplie, à l'heure où la veuve et sa fille comptaient le moins sur une intervention favorable du... hasard.

Mme du Méal avait reçu, un matin, une lettre tracée par une main de femme et, portant le timbre de Nice. Elle l'avait ouverte avec une véritable stupeur, et y avait lu les lignes suivantes :

“ Madame,

“ Peut-être ignorez-vous jusqu'à l'existence d'une petite cousine qui vient d'arriver tout droit de Bombay à Nice. Mais moi, je suis mieux au courant de votre propre situation, et comme je suis disposée à m'entourer de parents et d'amis qui m'aiment, je viens vous prier d'accepter pour vous et ma cousine Germaine l'abri de notre toit et les plats de notre table. Si vous y consentez, répondez-moi simplement “ oui ” et avisez-moi de l'heure de votre départ. ”

Et c'était signé : SIMONNE D'ILLOY.

Cette lettre avait tout d'abord plongé les deux femmes en une rêverie profonde, mêlée de crainte. Cette Simonne d'Illoy, ni l'une ni l'autre ne la connaissaient ; ni l'une ni l'autre n'en soupçonnaient l'existence.

Tout ce que savait Mme du Méal, c'était que son mari, le capitaine de vaisseau du Méal,

parlait quelquefois d'un cousin de son père, à lui, parti autrefois pour l'Inde, où il avait gagné, disait-on, une fortune en guerroyant.

Ce cousin, c'était, précisément, Robert d'Illoy.

La surprise de Mme du Méal fit bientôt place à la curiosité.

Mais, en femme prudente, tout en répondant à sa parente, elle allait aux renseignements. Aussi apprit-elle de la sorte que Raham-Sing et sa nièce n'étaient pas seulement riches, mais colossalement riches.

Elle répondit affectueusement, mais avec quelque réserve, à l'offre aimable qui lui était faite.

Comme si elle eût deviné les méfiances de ses cousines, Simonne répliqua par une deuxième missive, si franche, si cordiale, que la mère et la fille se laissèrent tout desuite convaincre et gagner. Elles mirent en ordre leurs affaires, à Paris, et, douze jours après le commencement de cette correspondance, elles prirent le rapide du littoral méditerranéen.

Pour Germaine, formée à la rude pratique d'une réalité plus sévère, ceci c'était une page de roman.

Car elle faisait, à cette heure, la comparaison de sa vie avec celle de sa cousine.

Il y avait huit ans que M. du Méal était mort laissant à sa femme et à sa fille la pension que sert l'Etat à la veuve d'un capitaine de vaisseau, en plus des quinze cents francs de rente que Mme du Méal possédait en propre.

Il n'y avait point là de quoi faire grande figure, et Germaine avait bien vite compris que si, pour se marier, elle devait prendre le petit capital de sa mère, celle-ci, réduite à sa seule pension, aurait une assez pénible existence.

La vaillante fille s'était donc interdit, sur-le-champ, tout rêve, toute considération même qui ne fût point d'accord avec cette affection primordiale de son cœur, l'amour de sa mère. A quatorze ans, elle était devenue femme. Elle avait achevé vivement des études commencées du vivant de son père, conquis tous les diplômes dont la préparation n'exigeait point une trop fréquente absence du foyer, cultivé de son mieux un goût très justifié pour la musique instrumentale et vocale, et, pour le surplus, elle s'était attachée à n'être plus qu'une fleur de l'ombre, une lampe dans la nuit des deuils, une flamme au foyer désormais voilé de crépes.

Carrière ardue, malgré la sainte résignation qui la soutenait.

Mais elle eut ses consolations, celles que donne la pitié, celles que procure la paix de la conscience.

En ce moment, étendue dans le grand lit de palissandre à ciel sculpté qui occupait le milieu de sa nouvelle chambre, la jeune fille s'endormait tout doucement. Elle eut la vague conscience qu'un chant d'oiseau venait mourir à ses oreilles. Elle ne se trompait pas. Un rossignol avait élu domicile sur un platane voisin de ses fenêtres. Il égrenait ses notes perlées en cascades ou en clairs filets, et Germaine, qui n'avait jamais eu cette joie à Paris, où les moineaux seuls hantent les tuiles, se surprit à tressaillir, par brusques interruptions du sommeil, à cette mélodie exquise venant du dehors la charmer au seuil du rêve.

Elle dormit, comme l'on dit, à poings fermés. A cinq heures du matin l'orient l'éveilla.

Germaine fut levée d'un bond et courut ouvrir la fenêtre.

Elle ne put retenir un cri d'enthousiasme :

— Que c'est beau, mon Dieu ! que c'est beau !

— N'est-ce pas, ma Germaine ? — fit une voix qui, du perron, monta jusqu'à Mlle du Méal.

Elle se pencha sur le bord. Un rire velouté guida ses regards.

Simonne était là, assise sur l'entablement des balustres de marbre.

— Déjà levée ! — cria Germaine un peu effarée.

L'enfant répondit, en relevant ses beaux yeux noirs :

— C'est beau, n'est-ce pas, Germaine ? Viens me trouver. Je t'attends. Viens vite.

Elle ne fut pas longue, la toilette de la fille du Nord. Elle était habituée à ces soins rapides qui n'attendent pas le secours de la camériste. Les filles pauvres sont à elles-mêmes leurs femmes de chambre.

Et tandis qu'elle plongeait dans l'eau fraîche et parfumée son beau visage, son cou superbe, ses épaules de marbre et ses bras blancs, les souvenirs, intorrompus par le sommeil, lui revenaient en foule.

En vérité, comment allait-elle s'y prendre pour se faire à sa nouvelle vie !

Là-bas, à Paris, dès le lever, c'était la vie laborieuse qui la prenait et qui ne la lâchait plus que le soir, au moment du repos final.

Au reste, elle l'aimait, cette vie de travail quotidien.

Sa chambre avait pour elle tous les secrets d'un gynécée. Elle ne trouvait que là ces parcelles de personnalité que la femme, la jeune femme surtout, dissémine autour d'elle, aux moindres objets que frôle son attouchement : traces de son goût dans l'arrangement d'une pièce, dans l'ordre et la convenance distribués aux plus menus bibelots, parfums subtils exhalés de ses doigts autant que de son souffle, et d'autant plus pénétrants, d'autant plus suaves qu'ils se révèlent plus lentement aux sens du visiteur.

Germaine, à Paris, c'était l'abeille à laquelle ses aînées n'ont encore appris que l'art de butiner parmi les fleurs. L'expérience, moins poète et plus industrielle, lui enseignera plus tard comment le pollen se change en miel. Elle butinait à ravir, cette belle Germaine. Aucune aiguille n'effrayait ses doigts roses, bien qu'elle leur préférât de plus gracieux outils, sachant bien que, dans la pratique du foyer, il y plus de reprises à faire que de tapisseries ou de crochet.

Maintenant, de tout ce bourdonnement laborieux il ne restait plus qu'un écho. Le travail n'était plus nécessaire. Il ne pourrait être qu'une "distraction". Heureuses les grandes dames que l'opulence pousse à s'occuper pour vaincre leurs loisirs ! L'ennui ne leur est plus qu'un stimulant.

Ces réflexions passaient à la hâte dans l'esprit de la jeune fille. Quand elle fut prête, un nouvel appel du jardin la fit descendre plus vite encore.

— Eh bien, paresseuse ! — criait Simonne impatiente, — je t'attends.

Simonne fit aux yeux de sa cousine l'effet d'une apparition surnaturelle. Elle était là dans son milieu, dans sa gloire, et jamais peut-être toilette simple ne donna à une femme d'aussi séduisants attraits que cette robe de crêpe de Chine rose, choisie la veille par Germaine elle-même, et si gracieusement drapée sur ce petit corps frêle qu'elle paraissait la tunique flottante de quelque génie de l'air.

Une large palme de cocotier, debout en travers du soleil levant, projetait son ombre sur le front et la chevelure noire. Le reste du corps, à partir du cou grêle, était baigné par la lumière ruisselante. Les yeux sombres luisaient dans cette demi-obscurité avec un éclat qui fit tressaillir Germaine.

— Qu'as-tu donc ? — demanda Simonne. Est-ce que je te fais peur ?

Elle riait en disant cela.

— Peur ? — répondit Mlle du Méal, en se jetant au cou de sa cousine.

Oui, elle avait eu peur, une peur singulière, un effroyable serrement de cœur. Ces yeux pleins de flammes lui expliquaient l'épuisement de ce corps, et, involontairement, elle se rappelait les paroles de la veille ; elle songeait à ces fils ténus qui retenaient à peine cette âme ardente dans cette enveloppe fragile.

— Tu vois ? — reprit Mlle d'Illoy, — j'ai suivi ton conseil. J'ai mis la robe rose. Comment me trouves-tu, maintenant ?

Germaine n'eut pas à se contraindre pour répondre :

— Adorable, ma chérie. Ça te va divinement.

Et Simonne, quittant son banc de pierre, sauta légèrement sur ses petits pieds.

— Alors, tu penses qu'il me trouvera de son goût ?

Germaine éclata de rire :

— Est-ce qu'il est aveugle, ton fiancé ?

— Non, certes ! Il a d'excellents yeux. Pourquoi me fais-tu cette question ?

— Pour répondre à la tienne, petite folle. T'imagines-tu donc qu'un homme assez heureux pour posséder le cœur d'une créature comme toi peut regarder à sa toilette ? A plus forte raison l'admira-t-il, si, comme toi, elle revêt pour lui plaire ses plus séants atours. Tu es jolie à croquer et monsieur Kerval n'a que des félicitations à recevoir.

Et, tout aussitôt joignant le conseil au compliment :

— Seulement, vois-tu, ma petite Simonne, laissez-moi te gronder un peu.

L'espiègle secoua ses boucles brunes.

—Gronde-moi. Je t'aime tant que je trouve beau et bon tout ce qui vient de toi. D'ailleurs, je suis une mauvaise nature, et il est probable que ton reproche ne m'amènera point. Mais n'importe ! Gronde toujours. Ça fera passer le temps.

Germaine l'enlaça de ses deux bras.

—Chérie, tu as eu tort de te lever aussi matin. C'est une imprudence. Je croyais, que tu ne ferais pas ce coup de tête-là. Tu me l'avais presque promis hier.

—Oh ! promis !...—réclama Simonne.

Et, baissant le front, presque soumise à la douce parole :

—Une imprudence ? Tu as peut-être raison, ma Germaine. Je ne le ferai plus, je t'assure. Je crois bien que j'ai eu un peu froid tout à l'heure.

—Froid !—s'écria Mlle du Méal inquiète,—et tu te mets à l'ombre ?

—Non. Je t'attendais seulement. J'ai si peu l'habitude de marcher que le moindre mouvement me fatigue. Mais puisque te voilà, en route pour faire un tour dans le parc ! Six heures vont sonner bientôt, et *Daïe* aura terminé mon déjeuner. Nous le prendrons ensemble, veux-tu ?

—Certainement. Mais si, au lieu de sortir, nous rentrions, ce serait plus sage.

Derechef la gaieté prit le dessus dans l'esprit de la petite Indienne.

—Y penses-tu ? Rentrer maintenant ? Pourquoi pas nous recoucher tant qu'à faire ?

Et, sans attendre une nouvelle admonestation de sa cousine, elle descendit en courant les quatre marches du perron.

Germaine dut condescendre à son caprice. Elle la suivit.

Simonne l'emmena sur le versant de la crique qui formait le premier angle de la rade de Villefranche, et, lui montrant, à l'occident, parallèle à la Corniche, la voie ferrée s'enfonçant sous les multiples tunnels de la paroi rocheuse :

— Là, — s'écria-t-elle, — c'est par là qu'il va arriver. Si tu veux, nous reviendrons tout à l'heure pour regarder passer le train.

Et, pivotant sur les talons, elle désigna de la main droite la gare de Beaulieu encore estompée par les brumes fuyantes.

— Et c'est ici qu'il débarquera. Le break ira le prendre, comme il est allé vous chercher hier. Quel malheur que je sois sa fiancée ! Je me serais rendue au-devant de lui.

En ce moment, une cloche au son très pur tinta sous le perron de la villa.

— Ah ! — fit Simonne. — Voilà le signal. C'est *Daïe* qui m'appelle pour déjeuner. Viens.

— Qui est-ce que " *Daïe* " ? demanda Germaine.

— *Daïe*, c'est ma nourrice. Je lui donne son titre en Indien. De son nom, elle s'appelle *Parvâti*.

Les deux jeunes filles reprirent ensemble le chemin de la demeure

La nourrice, tout enveloppée de ses longs voiles de mousseline blanche bordée de rouge, adressa, en assez mauvais français, une prière à Germaine.

— Ah ! Mademoiselle, il lui faut dire, vous, qu'elle a grand tort de se lever comme ça dans le froid du matin. Moi, elle ne m'écoute pas.

Simonne l'empêcha de continuer, en l'embrassant à l'étouffer.

— Chut ! chut ! Demain, je me lèverai à midi. Là, tu seras contente, je suppose, marchande de longs sommeils ? Aujourd'hui, c'est tant mieux. Est-ce que l'on attend tous les jours son fiancé ? Allons ! mon déjeuner est-il prêt ! Je meurs de faim.

— Oui, mauvaise fille, — répliqua l'Indienne, qui avait le cœur gros.

IV

Il se fit un grand silence dans la maison au moment où l'horloge-cartel de la salle à manger se mit à sonner neuf heures, précédant toutes les autres pendules.

On entendit les roues du break crier sur le sable des allées et le portail de fer s'ouvrir en grinçant pour lui livrer passage.

Simonne qui, depuis un moment, était immobile, comme abattue sur un fauteuil, se redressa tout à coup, très pâle. Sa démarche chancela un peu quand elle s'approcha de Germaine et lui prit la main en lui disant :

— Viens, chérie. Allons voir passer le train.

Et, se ranimant tout à fait, elle précéda sa cousine dans le parc.

Elles se dirigèrent vers la balustrade d'où elles pouvaient voir le train sortant du tunnel.

Soudain, dans le lointain, un roulement continu prit naissance. Bientôt des trépida-tions cadencées se perçurent distinctement. Enfin un coup de sifflet déchira l'air, de l'autre côté du second promontoire qui dérobaît aux jeunes filles la vue du fond de la rade. Ce sifflement s'acheva, après s'être poursuivi quelques secondes, en notes sourdes jaillies des entrailles de la terre.

Le train venait de s'engager dans le premier tunnel.

Simonne, sans voix et sans souffle, les doigts crispés sur l'épaule de Germaine que leur pression devait certainement bleuir, ouvrait démesurément ses yeux déjà si grands.

Le sifflet retentit de nouveau, souterrain et étouffé, puis violemment aigu au sortir du tunnel.

La locomotive apparut enveloppée d'un nuage blanc, trainant douze wagons à sa remorque. La vision n'eut que la durée d'un éclair. Déjà le convoi rugissait en courant sous les roches du cap Saint-Jean.

Ce fut avec un sourire aux lèvres qu'elle reprit ses sens, au moment même où le dernier coup de sifflet mêlé au cliquetis des aiguilles et des plaques tournantes, annonçait que le train stoppait devant la station de Beaulieu.

Ce fut un arrêt fort court, quatre ou cinq minutes au plus. Puis le convoi reprit sa course vers Eza, Monaco, Menton et la frontière d'Italie. La baie étant beaucoup plus large de ce côté, l'œil dut suivre son panache blanc flottant et s'envolant par dessus les têtes vertes des orangers et les feuillages gris des oliviers de la rive.

Mais qu'importait désormais cette fuite à Simonne rassérénée.

Elle reporta alors sa vue sur le ruban poussiéreux et jaunâtre de la route sinueuse bordant la mer et grim pant au flanc du coteau.

Son oreille était tendue. Elle cherchait à deviner le retour du break.

Enfin, après dix minutes d'attente, derechef les roues du véhicule firent craquer la route fraîchement empierrée sur laquelle s'enlevait nettement le rythme du trot des chevaux.

Au détour d'un bouquet de palmiers nains, mêlés aux lauriers-roses, les têtes fines des deux bais bruns se montrèrent secouant l'écume sur leurs robes de moire aux reflets lustrés et chatoyants.

— Allons les recevoir, — dit vivement Simonne.

Avant de quitter le kiosque, Germaine eut le temps de reconnaître dans la voiture le nawâb Raham-Sing, assis aux côtés d'un homme dont la jeune fille ne put bien distinguer les traits.

Cet inconnu était, sûrement, M. Charles Kerval, le fiancé de Simonne.

Avant même que le break eût rangé, le perron, l'arrivant, lesté comme un acrobate, avait, s'appuyant de la main droite à la bordure du dossier, sauté par dessus le marche-pied. Il s'avancait, le chapeau à la main, au devant de la jeune fille.

— Charles ! — s'écria l'enfant, jetant toute son âme dans ce cri.

Elle lui avait tendu les bras. Lui, très respectueux, prit les deux petites mains à la fois dans l'une des siennes, et les porta affectueusement à ses lèvres.

— Simonne, chère Simonne ! — répondit-il d'un accent pénétré.

Pourquoi, à ce moment, Germaine crut-elle trouver presque trop de déférence dans cet abord du jeune homme ? Pourquoi lui sembla-t-il qu'entre ce baisement de mains si correct et l'élan si spontané de sa cousine, il y avait toute la distance qui sépare l'amitié de l'amour ?

Elle chassa sur-le-champ cette pensée. Très certainement, c'étaient les paroles de doute de Simonne qui lui revenaient à l'esprit : où eût-elle pris elle-même l'expérience suffisante pour démêler l'un de l'autre ce double sentiment ?

Au même instant, Simonne se retournait vers elle.

— Ma chère Germaine, monsieur Charles Kerval, mon fiancé !

Raham-Sing, qui s'était, un instant, éloigné pour faire déposer les bagages du voyageur, revint pour introduire tout le monde au salon. Laissant Simonne au bras de son

fiancé, il offrit le sien à Germaine. Le moment d'après toutes les glaces étaient rompues, Mlle du Méal était venue rejoindre le reste de la compagnie.

Cependant M. Kerval se montrait actuellement fort empressé auprès de Simonne, et l'enfant paraissait n'avoir rien conservé de son impression du début. Elle avait entraîné le jeune homme dans la salle à manger, où un déjeuner du matin l'attendait. Elle l'acaparait, le prenait tout entier pour elle. Et, en vérité, elle était charmante ainsi, dans ce rôle qui lui seyait à ravir, si jolie que le voyageur s'attardait, entre deux cuillerées, à contempler le beau visage rayonnant de bonheur. Il parla enfin, donnant carrière à sa verve :

—Chère Simonne, il y a un siècle que nous ne nous sommes vus. Au moment où je vous ai quittés, à Bhurnpore, vous étiez vous-mêmes sur votre départ.—Mon Dieu, comme le temps vole ! Combien cela fait-il de mois et de semaines ?

—Cela fait un an, Monsieur l'explorateur,—fit Simonne avec un long regard.

—Un an !—s'exclama Charles Kerval.

La jeune fille soupira :

—Vous dites cela comme si le temps ne vous avait point paru long. Hélas ! il y en a d'autres qui ont comparé ces trois cent soixante jours à l'éternité !

Il sentit qu'il avait fait une petite faute, et s'en excusa :

—C'est que ma vie est si remplie, chère enfant. J'ai parcouru tant de pays, depuis lors !

—Oui, je sais. Et avez-vous fait beaucoup de rencontres comme celle qui nous a mis en présence ? Avez-vous tué des tigres et des panthères dans les Feilgherries ?

—Peuh ! Un tigre et deux panthères. Ce n'est pas beaucoup. Le chemin de fer chasse les fauves, chère Simonne, et dans vingt ans il n'en restera plus assez pour permettre aux philosophes en tournée d'agrément d'offrir leurs fourrures aux jeunes déesses de l'Olympe indou.

Germaine eut la discrétion de laisser la place libre aux deux fiancés. Elle profita d'un instant de tête-à-tête pour s'éclipser en compagnie de sa mère. Elle éprouvait plus encore que la veille le besoin de se recueillir. Et, de la sorte, Charles Kerval put demeurer seul auprès de Simonne d'Illoy.

Il s'imposait tout de suite à l'attention, le fiancé de la petite Simonne. Grand, large d'épaules, porteur d'une tête aux traits heurtés, mais révélant l'énergie et la force, avec des yeux qui regardaient bien droit devant eux, une bouche fine, parfois ironique quoique la lèvre supérieure un peu en avant décelât une extrême bonté, une barbe châtain, séparée en deux pointes et soigneusement coupée ras sur les pommettes, des pieds de femme et des mains d'enfant, il offrait le type de l'honnêteté sans faiblesse, de la droiture sans arrière-pensée, de la franchise sans calcul.

Il avait trente ans, à cette heure, il était depuis deux ans le fiancé de Simonne. Il avait appartenu à la marine où il n'avait conquis, hélas ! à vingt-sept ans, le grade de lieutenant de vaisseau que pour donner sa démission, à la suite d'un duel retentissant avec un député de je ne sais quel centre républicain. Tireur extraordinaire, Kerval avait, à la seconde passe, "troué comme une outre", selon son expression, le jeune "honorable" qui s'était permis de lui reprocher ses opinions et ses fidélités. Tous ses chefs l'avaient retenu, cherchant à le détourner de son projet de retraite. Mais l'officier de marine était irrévocablement résolu. Il avait une jolie fortune : quarante-mille livres de rente, peu ou prou. Il en réalisa le quart, équipa à son compte un yacht à vapeur de trois cents tonneaux, rassembla un équipage de dix hommes triés sur volet, et à une vitesse de quinze nœuds à l'heure, il se mit à faire le tour du monde.

Au bout de huit mois de ce régime, ayant sillonné les mers il voulut visiter les terres.

Il commença par l'Inde et s'enfonça, tout seul,—laissant son yacht aux ordres de son second, homme de confiance,—dans les jungles les moins connues du Mysore, du Gondwana et du Bundelcund, puis, sous les hautes et épaisses futailles de l'Oudè et de la Gogra, remonta jusqu'au Népaül, en touriste et en penseur, autant qu'en chasseur.

Ce fut au cours de ses expéditions solitaires qu'un jour, chaussé de guêtres de cuir, coiffé d'un casque de toile et vêtu de cotonnade blanche, il apparut, tel qu'un *deus ex machina*, à la petite Simonne, fort opportunément pour l'arracher à la mort.

Le danger passé, les serviteurs supplièrent le hardi pionnier d'accompagner le palanquin de la jeune fille jusqu'au palais qui lui servait de résidence.

Kerval s'y prêta de bonne grâce. Il fut reçu par le prince Holkar-Raham, dit le *Lion*. Ce fut pour le prince déchu un grand jour que celui où il put accueillir sous son toit un officier français. Il garda longtemps dans les siennes des mains de Charles Kerval, et, sans chercher à retenir les larmes qui ruisselaient sur ses joues, il s'écria :

— Monsieur, usez ici de toutes choses en maître. Vous n'êtes pas seulement le sauveur de ma nièce ; vous êtes le représentant, l'incarnation de cette France qui, jadis, nous donna son sang et nous fit tressaillir d'espérance.

Il fit alors à l'ex-officier de vaisseau le récit de ses combats, le tableau de ses haines, de ses désespoirs savourés à longs traits. Il lui confia même ce reste de confiance qui, telle qu'une lampe de sanctuaire, brûlait encore au plus profond de ses cultes et de ses souvenirs. Kerval fut profondément ému de tout ce qu'il entendait-là.

Il y avait un mois que, séduit et retenu par les charmes d'une hospitalité très large, par les agréments d'une conversation pleine d'attraits pour son esprit, il s'oubliait dans la princière demeure du nawâb déchu, s'entretenant chaque jour avec Simonne dont la beauté ne laissait pas que d'étendre sur lui son empire, — lorsqu'il se souvint du motif d'instruction personnelle qui l'avait amené dans l'Inde. Il annonça donc à ses nouveaux amis son départ pour le surlendemain. Aux premiers mots, Simonne pâlit horriblement et ne put retenir ses larmes.

L'officier de marine fut profondément remué par cet aveu naïf, spontané, sans paroles mais irrécusable en sa vivacité.

La nuit qui suivit, il la passa à s'interroger lui-même. Il était manifeste que cette enfant l'aimait, qu'elle l'aimait de toute son âme. Mais, lui, lui, Kerval, l'aimait-il ? Le trouble qu'il venait de ressentir était-il la réponse de son propre cœur ? Le jeune homme eut une affreuse angoisse. Il s'avoua pourtant qu'il n'aimait point.

Qu'allait-il faire ? Comment allait-il concilier ses goûts et ce qui, déjà, en présence de l'amour de Simonne, produisait à son âme loyale l'effet d'un devoir ? Il remit au lendemain pour trancher ce grave problème et dormit à peine deux heures. Or, ce jour du lendemain, comme il descendait au salon, il fut surpris de n'y point rencontrer Mlle d'Illoy ainsi qu'il lui arrivait tous les autres matins. Holkar, qui vint seul l'y rejoindre, paraissait soucieux.

— Notre enfant est souffrante, Monsieur Kerval, — dit-il avec une visible gêne.

Le lieutenant de vaisseau remarqua cette gêne sur-le-champ. Il s'enquit respectueusement des nouvelles de la jeune fille, ajoutant :

— Je me plais à espérer que ce n'est là, pour mademoiselle d'Illoy, qu'une indisposition passagère, et que son absence n'attristera pas le dernier jour que je passe sous votre toit ?

Le vieillard fronça les sourcils malgré lui. Il hocha la tête.

— Je crains, au contraire, Monsieur Kerval, que Simonne ne puisse prendre congé de vous, et qu'au lieu d'une indisposition, nous ne nous trouvions en présence d'une véritable maladie.

Le jeune homme ne répliqua rien cette fois. Mais cette journée lui sembla interminablement cruelle. Le soir, tout le palais était morne. L'officier ne rencontra point le prince, mais il croisa le fidèle Dandari dans le vestibule de marbre vert. Il courut à lui cherchant des nouvelles. L'Hindou, froid, gourmé, répondit seulement à ses questions :

La *chokai* (petite fille) ne vas pas bien. Le sahib a donné l'ordre d'envoyer tout, de suite un *boggy* à Sangore pour en ramener le docteur Tournier.

— Oh ! — s'écria Charles, douloureusement affecté, — et l'on ne me disait rien de tout cela ? Est-ce que vous avez des inquiétudes ? Mademoiselle d'Illoy est-elle si mal que cela ?

Le Maharate étendit solennellement son bras droit.

— Le Maahadéva de la mort tient tous les êtres dans sa main. Il l'a tant de fois fermée puis ouverte sur l'enfant que son humble serviteur n'ose rien dire. Il pleure, non sur elle, mais sur lui, et il attend.

Grave, dans son fatalisme impassible, l'Hindou salua son interlocuteur et se retira. — En ce moment, Charles Kerval se sentit dans une affreuse détresse.

Malgré l'obstination qu'il y apporta, il ne put voir le nawâb qu'au dîner. A cet instant, comme il se présentait dans la salle à manger, il vit un vieillard européen debout aux côtés de Raham-Sing, et s'entretenant avec lui. Les présentations furent promptement

faites. Le blanc était un compatriote, un Français comme Kerval, ce docteur Tournier dont Dandari avait prononcé le nom, savant modeste et pourtant admiré de ses confrères anglais, voyageur infatigable, aussi connu dans l'Inde que Potain à Paris, chasseur réputé de grosses bêtes, aujourd'hui fixé à Sangore et contemporain de Raham, entretenant avec le nawâb d'Aminabad des relations d'intimité ébauchées en 1835, dans les camps de Runjeet Sing. Kerval remercia Dieu de lui avoir amené cet aide en pareil moment. Profitant d'un instant où Holkar les laissa seuls, il interrogea avidement le médecin.

— Mon jeune ami, — répondit celui-ci, — laissez-moi vous dire tout de suite qu'avec cette enfant nous abordons un cas pathologique fort curieux en Europe, mais qui n'est point extrêmement rare sous ces zones torrides. Mademoiselle Simonne est une créature entièrement dominée par un système nerveux excessif et, comme tel, inquiétant, qui règle et dépense la vitalité dans tout ce jeune corps, au point de régir toutes les fonctions de l'organisme : respiration, nutrition et circulation. Actuellement c'est la circulation qui est dangereusement modifiée et si une cause externe ne vient pas refouler la fièvre nerveuse qui domine cette chétive structure, nous courons le risque de voir la petite nous échapper dans un spasme, sans secousses, sans efforts, foudroyée par un arrêt subit du cœur.

— En vérité, docteur, vous m'épouvantez, — s'écria Kerval. — Et ne peut-on rien tenter pour remédier à cet état de choses ? Quelle est cette " cause externe " que vous invoquiez tout à l'heure ?

— Hé ! que sais-je ? Une émotion !... joie ou espérance soudaine !

Après le dîner, le docteur Tournier retourna auprès de sa malade. Le nawâb Raham-Sing et l'ancien lieutenant de vaisseau demeurèrent seuls en face l'un de l'autre. Le silence leur parut tout de suite pesant.

— Prince, — interrogea Kerval, — je ne veux quitter cette maison hospitalière, ni en laissant de mon séjour un souvenir néfaste, ni en emportant moi-même dans mon cœur l'impression d'avoir pu perdre en quelques heures l'affection qui m'avait d'abord accueilli. Je vous demande donc de me parler sans feinte, et de me dire quelle faute j'ai bien pu commettre à mon insu.

Il dit cela avec une telle chaleur que le vieux *Lion* ne put se défendre d'un tressaillement.

— Monsieur Kerval, — répondit-il poliment, — vous n'avez commis aucune faute, et votre conduite a toujours été celle d'un véritable gentilhomme. Non, personne n'a rien à vous reprocher. La faute, c'est moi qui l'ai commise. Maudit soit le jour où je vous ai fait franchir le seuil de ce palais, car c'est de vous innocent que vient tout le mal.

— De moi ? Que signifient ces paroles ?

Au lieu de répondre directement, le vieil Holkar poursuivit ;

— C'est ma faute ; la faute n'est que de moi. J'aurais dû comprendre qu'on ne laisse pas impunément deux jeunes gens comme vous et Simonne l'un près de l'autre.

Du coup, Kerval ne pouvait plus douter ; le vieillard parlait trop bien le français.

— Ainsi ! — se récria le lieutenant de vaisseau, — c'est pour moi, c'est à cause de moi que mademoiselle Simonne est malade aujourd'hui ! En vérité, je voudrais savoir, au moins, comment ce prodige s'est accompli.

— Vous serez satisfait. C'est la nouvelle de votre départ, vos adieux qui ont brisé le pauvre cœur de mon enfant. Pardonnez-lui cela, car c'est l'effet de la nature. Vous partez et... elle vous aime !

— Elle m'aime !

— Oui, — fit Raham-Sing, dont la barbe blanche se perla de grosses larmes.

Kerval avait répété, passant fébrilement la main sur son front :

— Elle m'aime !

Il se fit entre ces deux hommes agités de sentiments divers un nouveau silence qu'interrompait seul le bruit de leur respiration oppressées. Raham-Sing le premier. Il avait la voix dolente, une sorte de honte le tenait.

— Monsieur, vous me pardonnerez de vous avoir livré ce secret. Je connais les usages de France, mais je ne pouvais pas répondre à votre loyale question. A vous de résoudre le problème. Je n'ai aucun droit sur vous, car ce n'est pas de votre faute si, après avoir conservé la vie à notre enfant, vous lui avez ravi son cœur.

— Et s'il ne faut que l'échange du mien pour lui rendre une seconde fois cette vie, disposez de moi à votre gré. Je suis prêt à réparer le mal que j'ai fait.

— En vérité ! — s'écria le nawâb, dans la voix duquel il y eut un frémissement d'allégresse.

— Je n'ai qu'une parole et je vous l'ai donnée. Que me reste-t-il à faire ?
Le vieillard se croisa les bras et plongea ses yeux dans ceux de Kerval.

— L'aimez-vous, vous-même ? demanda-t-il.

— Je serai sincère ; non, je ne l'aime pas, mais je n'aime pas d'autre femme. Celle qui sera ma compagne possédera mon inviolable fidélité.

— Prenez garde ! De tels engagements sont hasardeux. Ils dépassent parfois les forces de la volonté.

— La mienne est à la hauteur de toutes les résolutions.

— Et sans doute aussi, de tous les sacrifices ?

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous comprends pas maintenant.

Alors le nawâb tendit les mains à son interlocuteur, et avec une indicible tristesse, il murmura :

— Mon cher enfant, — un homme de mon âge a le droit de nommer ainsi un homme de votre, — si je vous parle de "sacrifices", c'est que, chez moi, c'est le cœur du père qui éclate lorsqu'il est question de ma nièce. Le mélange des divers sangs qui coulent dans les veines de Simonne n'a pas contribué à lui faire la santé meilleure, quoi que soutiennent quelques savants à cet égard. C'est un souffle que cette petite fille. Elle peut nous échapper entre deux sanglots ou deux sourires.

Et il raconta à Charles comment, depuis son enfance, il avait entouré Mlle d'Illoy des soins de tous les instants ; comment, pour elle, il avait abdiqué même sa haine contre les Anglais, en consentant à interroger les plus illustres médecins de Bombay et de Calcutta ; comment, enfin, sur l'avis de tous les praticiens, il était constamment à la veille de quitter l'Inde avec Simonne pour chercher un ciel moins ardu que celui de Bhurnpore.

Et c'était là ce qu'il entendait par "sacrifices" — la possibilité de voir la mort se jeter, blême et impitoyable, entre les deux époux.

Kerval eut un moment de méditation douloureuse. En vérité, rien ne le poussait à ce mariage : ni l'amour, ni les perspectives d'un souriant avenir. Et, pourtant, il releva le front avec une sérénité admirable, et, serrant à son tour la main du nawâb :

— Qu'importe ! — fit-il, — donnons-lui du moins tout le bonheur que nous pouvons lui donner et dont elle est digne. Puisque Simonne m'aime, je l'aimerai. Seulement, m'acceptera-t-elle pour mari ?

Telles furent les accordailles de Charles Kerval avec Simonne d'Illoy.

La secousse qu'avait éprouvée la jeune fille la retint encore dans sa chambre pendant huit jours, bien que, le soir même, Raham-Sing lui eût annoncé que l'officier ne partait plus. Cependant quatre jours plus tard, étendue sur une chaise longue, elle put recevoir la visite de Kerval, désormais et officiellement son fiancé. Ce fut elle-même qui disposa toutes choses pour le futur.

— Mon ami, — lui dit-elle, — je me ferais un crime d'interrompre vos travaux et d'entraver votre carrière. Reprenez votre course à travers l'Inde. Puisque les médecins m'ordonnent le séjour de la zone tempérée, c'est en France que nous irons vous attendre. J'ai réfléchi tous ces jours, pendant mes insomnies, et j'ai choisi le lieu de notre cher revoir. Vous avez, là-bas, une rive pleine de soleil et de fleurs. Vous me retrouverez à Nice, dans un an.

Et, comme il baisait respectueusement la petite main amaigrie, elle conclut :

— C'est bien long, une année, Charles. Mais, je me souviendrai pour deux.

.....
Et maintenant, dans ce paysage de la terre natale, sous ce soleil moins brûlant que celui de l'Inde, au bord de cette mer bleue et caressante, Charles Kerval venait d'éprouver un doute horrible, une affreuse stupeur, en face de Simonne retrouvée. Il avait espéré, là-bas, que l'amour viendrait à son heure, qu'il le sentirait éclore en lui à la première pression de la main, au premier regard de beaux yeux noirs lui souhaitant la bienvenue à son retour. Et voilà, que rien ne vibrait en lui, qu'à la vue de cette enfant malade et frêle, quoique toujours charmante, le seul sentiment dont il eût conscience était celui d'une pitié attendrie, d'une affection presque paternelle, qui n'avait rien des transports de l'amour.

La jeune fille, de son côté, avait eu comme le contre-coup de cette souffrance intime. Mais elle, du moins, elle aimait, et pour qui aime, l'illusion est facile.

Le tête-à-tête qui la rapprochait de son fiancé lui permit d'épancher son cœur.

— Eh bien ? — demanda-t-elle, — avez-vous pensé à moi quelquefois ?

— A qui aurais-je pensé, Simonne, sinon à vous ? — répondit-il.

Elle secoua sa tête brune, et, debout, se penchant sur lui :

— Oui, mais il faut nous entendre. De quelle manière avez-vous pensé à moi ? Est-ce avec les impatiences que j'éprouvais, moi, de voir se lever ce jour qui nous réunit ? Avez-vous parfois regretté qu'il ne fût pas au pouvoir de l'homme de presser la fuite du temps ?

Il se mit à rire et répliqua en plaisantant :

— C'est *avant* que l'on forme ces souhaits, mais *après*, que ne donnerait-on pas pour pouvoir, "suspendre son vol", comme l'a chanté Lamartine ? En ce moment-ci, par exemple, trouvez-vous que le temps marche trop lentement ?

La voix pure de l'enfant se fit très basse, très musicale.

— En ce moment, je voudrais ne plus voir, ne plus entendre, ou plutôt ne voir que .. *tes yeux*, n'entendre que *ta voix*, et si ce n'était qu'un rêve, ne jamais m'éveiller !

Ses paupières s'étaient abaissées ; le souffle sortait très lent de sa poitrine. Ses mains retenues par les mains de Kerval, eurent une contraction nerveuse. Elle chancela, et tomba sur les genoux. Jamais encore elle ne l'avait tutoyé ; jamais encore l'aveu n'avait jailli aussi profond, aussi intense de ses lèvres. Kerval fut bouleversé. Était-il possible qu'on l'aimât ainsi ? Et lui-même aimerait-il, quelque jour ?

V.

Deux semaines s'écoulèrent, amenant, dans la paisible villa de Saint-Jean, des troubles qui, par bonheur, échappèrent à tous les regards, — du moins à tous les regards étrangers et malveillants. Le ciel plus doux de la France ne paraissait guère exercer son influence sur la santé de Simonne. Sa beauté ne souffrait point, cependant, de l'usure de son corps, et il lui arrivait, aux heures où elle dilatait son âme, de se pendre au cou de Germaine, en lui demandant doucement :

— Dis, chérie, je ne deviens pas forte, mais il me semble que je n'enlaidis pas trop. Qu'en penses-tu ? Sois franche.

— Ma Simonne, tu te fais chaque jour plus jolie, plus séduisante.

Mais la petite Simonne ne bornait point là ses questions à Germaine.

Elle avait si bien fait de sa cousine sa confidente qu'elle lui ouvrait son cœur dans ses replis les plus cachés. Et alors, c'étaient des tristesses, une inguérissable amertume, qu'elle mettait au jour.

— Vois-tu, — murmurait-elle avec effort, — j'ai beau faire, j'ai beau chercher à me donner le change, volontairement, la douleur que j'éprouve me réveille, me secoue.

Dans les premiers moments, Mlle du Méal avait voulu réagir.

— Tu es folle. Tu es le jouet d'une affection excessive de ton imagination...

Simonne hochait tête.

— Non, Germaine, non, Ce n'est pas cela. Je me suis dit moi-même ce que tu me dis là, longtemps avant que tu ne me le dises. J'ai essayé de me convaincre que j'étais l'auteur responsable de ma torture. Eh bien ! non ! Tout mon être crie et se révolte. J'éprouve auprès de *lui* la même sensation qu'on éprouve lorsqu'aux heures de fièvre on heurte de la main un marbre. Il est glacé, ce marbre, pour le fiévreux, du moins. Et qu'importe, alors, ce qu'on appelle la santé ! Je suis malade, moi, j'aime fiévreusement. Il ne saurait m'aimer ainsi, lui. Est-ce sa faute ? Non, — ce n'est que la mienne. J'aime trop.

Alors l'enfant fondait en larmes et cachait sa tête dans le sein de son amie. Cela valait mieux ainsi, d'ailleurs ; cela épargnait à Germaine des consolations à donner, de

cruelles compassions. Car, lorsque ces épanchements du tête-à-tête avaient pris fin, la fille du capitaine de vaisseau se sauvait, avec un soupir de soulagement, cherchant un moment de solitude et un coin d'ombre pour son propre chagrin. Oui, pour son propre chagrin, car, chose horrible, suprême ironie de la destinée, elle aimait aussi, maintenant, et l'homme qu'elle aimait, c'était Charles Kerval, le fiancé de sa cousine. Elle passait aujourd'hui par toutes les trances du redoutable sentiment ; elle éprouvait l'exactitude de ce que lui avait dit Simonne.

—Quand tu aimeras, va, ce sera la même chose pour toi.

Oui, c'était la même chose pour elle, car l'amour ne diffère que dans ses conséquences : c'était la même chose, avec le désespoir pour résultat. Simonne aimait son fiancé. Germaine aimait le fiancé de Simonne. Pour l'une la fin de son affection c'était le bonheur permis et promis, les joies légitimes, le foyer embelli et sanctifié, et si le temps ratifiait cet échange d'âmes, c'était l'efflorescence de la maternité glorifiante. Pour l'autre c'était le renoncement à ses rêves, l'étouffement de tous les désirs, de toutes les aspirations même les plus pures, l'ordre donné à son cœur de ne plus battre, à son sang de ne plus circuler, à ses nerfs de ne plus s'émouvoir, si, par hasard, une voix aimée, venait à frapper son oreille ou ses yeux.

Elle avait mis quinze jours, la pauvre enfant, à s'apercevoir de cela.

Comment ce mal lui était-il venu ? Est-ce qu'elle pouvait le dire ? Le savait-elle seulement ? Le jour même de son arrivée, Kerval avait produit sur elle une profonde impression. Le lendemain, dans une conversation avec Mme du Méal, il avait à dit celle-ci :

—Vous m'êtes déjà connue, Madame. J'ai servi sous les ordres du commandant du Méal en qualité d'aspirant, à bord de l'*Océan*, et si mademoiselle Germaine a gardé quelque souvenir de sa douzième année, peut-être se rappellera-t-elle m'avoir vu auprès de son père, le jour même de sa première communion.

Ce disant, il avait levé les yeux sur la jeune fille, et leurs regards s'étaient rencontrés.

Il ne les avait plus levés depuis ; il n'avait rien fait, absolument rien qui pût donner à croire à une sympathie quelconque de sa part. Il était même d'une politesse glacée, presque affectée, avec elle. Il ne l'évitait ni ne la cherchait, et, chose étrange, se montrait de plus en plus attentionné auprès de Simonne.

Pauvre, pauvre Germaine !—La première journée de son séjour sur la rive d'or lui avait donné d'autres espérances, ou plutôt d'autres illusions. En face de ce soleil et de cette mer, elle avait cru à l'éternelle durée des songes paisibles, d'une vie bercée par la caresse du bonheur. Était-il donc possible que ces sourires de la nature fussent aussi menteurs, aussi perfides que les sourires de l'homme, et que cette sérénité apparente cachait des orages, comme le calme des traits de Germaine voilait les affres de la douleur ?

Elle n'avait point encore vu les colères de "la mer bleue". Aux moments de solitude que lui laissaient les entretiens de Simonne avec Charles, Mlle du Méal, cherchant à s'isoler entièrement, sortait du parc, et descendait jusqu'aux plus basses roches de l'escalier. En vraie fille de marin qu'elle était, nageuse intrépide, amie de l'eau et ayant le pied très sûr, elle s'était enhardie à la longue sur l'étroite bordure de blocs éboulés qui ceignaient, du côté de la rade de Villefranche, le terre-plein granitique sur lequel se dressait le mur de clôture de la villa. C'était une sorte de chemin formé par des fragments énormes, aplanis et polis par les siècles à la façon de larges dalles où la marche pouvait se fixer. L'eau les entourait, courant claire et riieuse, entre leurs bords, à la manière de rivelets limpides, au sein desquels quelques algues maritimes agitaient leurs frêles chevelures.

En suivant ce chemin de chèvres, large parfois d'un mètre à peine, adossé à des parneaux rocheux à pic, et dont l'arrête côtoyait de véritables gouffres en eau profonde, on parvenait au renflement le plus fort, au massif le plus saillant du petit cap. C'était là à cinq pieds au-dessus du niveau de l'onde, que Germaine avait découvert une sorte de grotte, ou si le mot paraissait trop ambitieux, une véritable niche circulaire, assez spacieuse pour recevoir sous sa voûte une dizaine de visiteurs, bien qu'on y entrât à peine en se glissant de profil.

Jusqu'ici, personne, sauf peut-être le patron du yacht, Giuseppe, qui, une ou deux fois, avec son accent niçard, lui avait dit en riant :

— Prenez garde, la jolie *maiselo* ! Si vous tombiez dans ces trous-là, vous n'en sortiriez plus.

C'était l'avis de la prudence. Mais Germaine, toute fille de raison qu'elle fût, ne pratiquait guère la prudence. Elle aimait sa niche, — et elle y allait.

Or, tandis que Germaine se condamnait au silence, fuyait le voisinage des curiosités et même des sympathies, Charles Kerval, de son côté, sentait peser lourdement sur lui les conséquences de la généreuse mais imprudente résolution qu'il avait prise à *Bhurn-pore*. Epouser une femme que l'on n'aime pas, c'est produire un effort considérable. Mais, du moins, quand rien ne vient faire obstacle à cet effort, il atteint son but, il réalise sa fin normalement, en vertu de ce qu'on pourrait appeler " la vitesse acquise " de la première décision.

Il n'en était point ainsi dans le cas de Charles Kerval. Non seulement il n'aimait, point, non seulement il n'avait jamais aimé Simonne, mais, situation affreuse, il n'avait revu sa fiancée que pour rencontrer à ses côtés une autre femme. Ironie cruelle du sort ! Cette femme, cette jeune fille, qu'il avait rencontrée autrefois, à un âge où elle ne pouvait attirer ses regards, réalisait maintenant à ses yeux le type, l'idéal même de la compagne qu'il avait rêvée.

Car c'était bien ainsi qu'il concevait, qu'il comprenait la beauté : un visage aux lignes droites et pures, aux yeux souriants et limpides au fond desquels l'amour dormait, contenu par le respect de toutes les lois saintes, aux lèvres tantôt frémissantes, aux cheveux arrondis sur les tempes comme un diadème de déité antique ; — une taille souple et ronde, une gorge pleine, fermement sculptée, rattachée à d'harmonieuses épaules, à des bras moulés par la plus exquise statuaire.

Et plus il fermait les yeux, plus il s'obstinait à ne point voir, plus le contact journalier de la belle jeune fille lui révélait d'inappréciables trésors. Germaine avait tous les dons, toutes les supériorités. D'abord, c'était une silencieuse, et chaque fois qu'un mot tombait de sa bouche, il avait l'enivrante influence de ces parfums subtils qu'on enferme pour éviter leur déperdition inutile. — Ensuite la nature l'avait si libéralement pourvue de charmes en quelque sorte condensés, qu'elle ne pouvait faire un pas, un geste qui ne trahit l'être prédestiné aux prédominances de l'amour.

Oui, la torture morale du jeune homme était terrible. Plus terrible cent fois que celle de Germaine elle-même. Car Germaine n'était point engagée. Elle n'avait promis ni son cœur, ni sa main. Elle demeurait libre de s'isoler, de s'enfoncer dans sa souffrance. Et si l'oubli ne venait point pour elle, si toujours il lui plaisait de garder, de nourrir la chère douleur, nul regard profane n'en troublerait le recueillement.

Pour Charles, il n'en pouvait être de même.

Tandis que Germaine pouvait fuir, dérober ses larmes et ses pâleurs, l'officier n'avait que la nuit et ses ombres pour voiler l'atroce déchirement de son cœur,

Tout le jour, en effet, Simonne était auprès de lui.

Elle ne le quittait pas ; elle s'attachait à lui comme son ombre ; et il semblait qu'elle anticipait presque sur la félicité future, comme si une voix secrète lui eût crié de se hâter, parce que l'heure n'appartient point à l'homme, parce que le bonheur est un hôte si volage qu'il ne s'assied qu'en passant au foyer et profite de la première distraction de ceux qui l'ont accueilli pour s'éclipser par la porte laissée imprudemment ouverte.

Pauvre Germaine, sans doute ! Pauvre Charles, à coup sûr ! Mais aussi, pauvre Simonne !

Tandis que les heures s'écoulaient, formant des jours, et les jours formant des semaines, la petite Indienne sentait vaguement la douleur monter jusqu'à elle, imprégnant d'une humidité de larmes versées ou prochaines l'atmosphère qui l'enveloppait.

— Mais Simonne était trop pure, trop voisine des anges, pour que le soupçon même du parjure pût effleurer sa pensée, et, lorsqu'elle se plaignait à Germaine de n'être point aimée comme elle avait souhaité de l'être, elle ne se croyait point elle-même.

Parfois, il lui arrivait de conclure avec un sourire de réflexion consolante :

— Peut-être suis-je trop exigeante ? J'ai lu, je ne sais où, que la femme aime plus que l'homme.

Un jour même, après une faiblesse suivie d'un long évanouissement, comme elle revenait à la vie, elle aperçut tous les visages penchés sur elle avec anxiété. Dans le nombre, ceux de Germaine et de Charles n'étaient pas les moins inquiets.

L'enfant referma les yeux et d'une voix languissante elle murmura :

— C'est bon d'être aimée ! Charles, Germaine, vous m'aimez bien, n'est-ce pas ? Si je vous disais que je viens de faire un rêve où je vous voyais ensemble, et moi auprès de vous deux, au-dessus de vous deux, si légère que je croyais être une ombre.

Elle ajouta, pendant que sa bouche exhalait un affectueux soupir :

— Quand je dis "une ombre", je me trompe. Je ne vous assombrissais pas, — au contraire. Il me semble même que je vous éclairais, car vos visages étaient lumineux et rayonnants.

Que se passa-t-il, en ce moment, dans l'âme des deux auditeurs ? Nul ne le sut, car ni l'un ni l'autre ne laissa deviner le trouble qui le remplissait.

Mais, à la longue, toute cette passion contenue, refoulée, produisait en Simonne un dépôt insensiblement grandissant. La réflexion, comme la goutte d'eau, creuse le roc. Enterrez une plante le germe en bas : il se tordra sous la poussée de la sève, déformera la nature, mais, altérée d'air et de lumière, atteindra la surface du jour. — Ainsi, la méditation quotidienne de l'orpheline trouait en elle le chemin qui mène l'esprit à la vérité.

En même temps, une fatigue progressive, inexplicable, la retenait, étendue, de longues heures, soit dans le hamac suspendu au berceau d'eucalyptus, soit sur la chaise longue du perron, les yeux invariablement fixés sur la mer.

Alors, un besoin de solitude la gagnait. Doucement elle laissait retomber sa tête sur les oreillers, fermait ses paupières pour un sommeil feint, et congédiait ceux qui l'entouraient.

— Vous êtes valides, vous autres. Prenez du mouvement. Moi, je vais dormir.

Kerval descendait vers le yacht, dont il ouvrait les ailes, et s'élançait, seul ou escorté de Giuseppe, sur la mer pailletée d'or ; Germaine remontait dans sa chambre, ou, sûre de n'être point vue, descendait vers sa grotte. Mme du Méal, habituée à l'activité quotidienne, s'isolait dans un travail de tapisserie, surprise, presque désorientée d'avoir si peu à faire maintenant, elle dont la laborieuse existence, à Paris, n'avait de distractions que la variété du labeur.

Alors, mais alors seulement, Simonne, bien certaine d'être seule, rouvrait les yeux. Son regard glissait sur les objets environnants, pour aller se perdre, là-bas, vers l'Orient sur le mobile infini de la mer.

Que disaient à l'enfant malade ces perspectives lointaines ? Lui parlaient-elles de la primitive patrie, car la patrie est toujours, quoi qu'on fasse, aux lieux où les yeux ont vu pour la première fois le jour, de cette Inde, pays du mystère, des forêts du Gondwâna ? Y revenait-elle sur les ailes de velours de quelque sphinx ou de quelque phalène, dans le vol du kouroukou resplendissant ou du manucode royal ? Les mélodies éparses dans l'atonie de la terre brûlée laissaient-elles sourdre le chant cristallin du bengali ou le bramelement des nilghaws ?

Il lui arrivait d'oublier qu'on pouvait l'entendre, et vibrante à l'instar des cordes d'une harpe, elle laissait errer le rêve ou la prière sur ses lèvres d'enfant :

— Mer bleue, mer bleue ! J'ai voulu te voir : je te vois. Que m'as-tu donné ? Que me donneras-tu encore ! Le bonheur, ou... l'oubli ? L'oubli ! Est-ce un sommeil sans rêves, comme ceux des malades, ou une illusion qui se rompt au moindre choc de la réalité ? Mer bleue ! Je ne sais pas, et je voudrais savoir ! Je souffre, et j'ignore pour quoi je souffre. Ne suis-je venue près de toi que pour y rester délaissée, pour ne pas apaiser la soif qui me brûle, alors que ton eau claire m'invite à y tremper ma bouche ? Ah ! ne m'efface pas comme une empreinte sur le sable de tes rives. Fais-moi vivre assez pour savoir ce que vivre est, puisque mes dix-huit ans n'ont été, jusqu'ici, qu'une tolérance de la mort !

Et alors la voix s'éteignait dans un sanglot, — les grands yeux se voilaient de larmes et peut-être, à ce moment, dans cette détente de son âme épuisée d'efforts, éprouvait-elle le besoin qu'une chaude flamme la réchauffât, qu'un cœur battit à l'unisson de son cœur.

Une après-midi, pourtant, le doux chant de détresse eut un écho.

Simonne perçut distinctement un bruit de sanglots derrière elle.

Ce sanglot lui fit tourner la tête. Elle se redressa à moitié sur son séant.

Parvâti était là, près d'elle, à genoux, touchant de ses mains tendues les mailles du

hamac de soie, et de temps à autre, retenant son souffle, pieusement elle en baisait la frange.

— Daïe, — appela l'enfant.

L'Indienne se releva d'un bond, honteuse d'être ainsi surprise. Mais en voyant " sa fille " lui sourire, elle poussa un cri et l'entoura de ses deux bras.

— Daïe, ma bonne daïe ! Pourquoi te cachais-tu ? — demanda Simonne.

Et répondant à l'étreinte de la pauvre femme, elle essuya de deux gros baisers les larmes qui pendaient encore aux joues brunes de sa nourrice.

— Je croyais que tu dormais, — alléguait l'Indienne toujours confuse.

— Mauvaise raison ! — répliqua gaiement la jeune fille. — Je ne dormais pas, puisque je parlais.

— Tu parles quelquefois en rêve, ma fille bien-aimée.

— En rêve, — murmura Simonne, dont les yeux devinrent vagues un instant. Est-ce que toute la vie n'est pas un rêve ?

Elle n'interrogeait pas, ne suivant que son idée. Parvâti répondit pourtant :

— Oui, ma fille. Et pour toi ce sera un beau rêve que nous ferons durer.

L'enfant soupira :

— Alors, pourquoi pleurais-tu, nourrice ? Tu n'as jamais pleuré devant moi. Pourquoi caches-tu tes larmes, sinon parce que tu crains qu'elles ne me fassent mal ?

L'Indienne ne répondit pas,

Simonne contempla longuement Parvâti, puis, avec cette effusion de chaleur que seule elle pouvait épandre, elle répondit elle-même à la question douloureuse :

— Je vais te dire, moi, pourquoi tu pleurais, bonne daïe : parce que tu te disais : " Depuis qu'elle est en France, ma petite Simonne pense à tout le monde et oublie sa nourrice, sans faire attention que jamais, personne, personne, ne l'aimera autant qu'elle que Dandari et que son oncle, son bon père. " N'est-ce pas, dis que tu pensais cela ?

Elle mentait, la douce Simonne, ne voulant pas affliger la pauvre femme en lui laissant voir qu'elle avait deviné le *vrai* motif de son chagrin.

Et elle mentait, la bonne daïe, en confirmant par son " oui, oui " étranglé, ce qu'elle crut être la *vraie* opinion de l'enfant.

Pieux mensonge, celui-là, et comme n'en peuvent commettre que les âmes intactes de péché.

IV

Dans le courant de juin, l'escadre de la Méditerranée quitta le golfe Juan et vint prendre sa station habituelle à Villefranche.

On ne pouvait la voir même de l'extrémité du cap de Saint-Jean. En revanche, dans une promenade qu'elle fit sur le yacht, Simonne jeta une exclamation de joyeux étonnement en découvrant les neuf cuirassés mouillés dans la magnifique baie.

C'était une occasion tout indiquée pour Kerval d'offrir ses bons services, à seule fin d'introduire un peu de changement dans l'existence, décidément monotone, des habitants de la villa.

Il proposa donc d'aller voir en personne l'un quelconque de ses anciens camarades, afin d'obtenir la permission de faire visiter les cuirassés à ses hôtes.

Simonne accueillit l'offre avec des battements de mains.

Tout heureux que son initiative fût ainsi encouragée, l'ancien lieutenant de vaisseau ne remit pas même au lendemain le soin d'accomplir sa démarche.

Séance tenante, il prit avec le cotre sa course vers la station, sûr d'avance qu'il rencontrerait à qui parler dans l'intérieur même de la petite localité qui donne son nom à la rade.

Il existe, en effet, au centre de la petite ville, une façon d'hôtel, ou plutôt de restaurant, très apprécié des amateurs de bonne chère, et particulièrement des gourmets de la flotte.

Kerval se rendit tout droit en ce lieu de plaisance.

Il y trouva le couvert mis pour une douzaine d'officiers, lesquels, en attendant l'heure du potage, savouraient d'innocents apéritifs sur un balcon de feuillage.

Charles tombait à merveille. Sur les douze, cinq étaient des compagnons d'armes.

On voulut le retenir à dîner. Il refusa avec bonne grâce, donnant la meilleure des

raisons : on l'attendait. Une heure plus tard, quand il repartit, il avait pris rendez-vous pour l'heure et le jour d'une visite à l'escadre.

À Saint-Jean, il lui parut qu'on était plus gai.

Simonne était, en effet, encore plus enfant qu'elle ne le paraissait. La moindre variété introduite dans son existence, pourvu qu'elle ne s'éloignât point de celui qu'elle aimait, modifiait entièrement son humeur. La mélancolie faisait place à une allégresse d'autant plus surprenante qu'elle était plus inattendue.

Le jour fixé de part et d'autre était le lundi suivant, entre une heure et six de l'après-midi. Indépendamment, en effet, de la visite elle-même, les amis de Kerval jouiraient d'un spectacle particulier, le simulacre d'un bombardement de la côte.

Aussi ce lundi fut-il impatiemment attendu.

—Pourvu, du moins,—disait Simonne à Germaine,—que le temps ne vienne pas à se gâter d'ici là ! Je ne m'en consolerais pas !

Elle n'eut pas à s'en consoler. Le ciel demeura inaltérable. Pas un nuage n'atténua l'implacable ardeur du firmament.

Aussi,—une heure sonnant à toutes les horloges de la côte,—le yacht prit-il son vol.

C'était Kerval qui tenait la barre, laissant à Giuseppe la manœuvre des deux focs.

Dans la chambre, à peine suffisante, s'étaient assis le nawâb, Simonne, Germaine et Mme du Méal, les visiteurs principaux.

Derrière, par un désir de Mlle d'Illoy, dans un canot loué sur la côte, Dandari et sa femme Parvâti suivaient, ravis, et le laissant voir, de prendre part à l'excursion.

Le cotre fila assez rapidement, pris presque vent arrière par une haleine un peu plus fraîche descendue indubitablement des Alpes par le coude du golfe de Gênes.

L'ex-officier de marine le gouvernait avec une sûreté de main qui faisait l'admiration du Niçois. Mais, par un comble de bonne grâce, Kerval mit une véritable coquetterie dans la manœuvre, laissant porter tout d'abord sur le plus éloigné des vaisseaux, alors en ligne de bataille, de façon à n'atteindre qu'en dernier celui qu'on allait visiter.

Ce fut une revue en zigzag, ou, plus exactement, en spirale, des neuf grands navires alignés. Le cotre passa, gracieux et léger, tantôt sous l'étrave tantôt sous la dunette des colosses, entrant dans leur rayonnement, ou sortant de leurs gigantesques ombres, à la manière d'un oiseau insaisissable et capricieux.

Magnifique spectacle que Germaine et Mme du Méal avaient maintes fois contemplé, mais qui, pour la naïve Simonne, présentait une surprise à chaque regard.

Quand, cette manière d'inspection tout extérieure eut pris fin, Kerval mit le cap directement sur la *Dévastation*, que l'on allait visiter intérieurement.

Ce furent des amis qui les reçurent, lui et son monde, à la coupée.

Ici, comme partout, l'étrange beauté de Simonne s'imposa tout de suite à l'attention. Cette fleur exotique, au premier moment, éclipsait les plus resplendissantes corolles des zones tempérées.

Les officiers papillonnèrent autour d'elle, et, toutefois, Charles Kerval put remarquer que le capitaine de frégate Perriard, commandant en second du cuirassé, vint tout d'abord à Germaine. Il avait connu jadis Mme du Méal, ayant servi, lui aussi, sous les ordres de son mari.

Ce commandant Perriard, qui frisait la quarantaine, était le type de l'homme de savoir, de devoir et d'honneur. On racontait de lui qu'il était demeuré garçon, par suite d'un amour contrarié. Inférieurs et supérieurs, tout le monde l'aimait, l'estimait l'admirait. D'aucuns disaient de lui : " Tel était Courbet avant sa gloire. " Et il était certain qu'avec un peu d'illusion on parvenait même à découvrir, sur les traits de ce visage irrégulier une ressemblance physique avec le Bayard moderne.

Pourtant toute cette noblesse, toute cette force, tout ce mérite, cette quasi prédestination aux grands rôles et aux héroïsmes, passèrent aux côtés de Germaine sans l'émuvoir, sans lui produire cette répercussion magnétique que détermine si fréquemment le contact d'un être supérieur.

On visita le cuirassé en détail.

Rien ne fut oublié, ni la batterie, ni la chambre des machines, ni les réduits.

Simonne, dont l'admiration croissait de seconde en seconde, ne savait plus où arrêter ses yeux. Pendue au bras de Kerval, tandis que celui-ci, en compagnie de deux officiers de la *Dévastation*, multipliait les explications, elle jetait de petits cris de surprise cha-

que fois que l'application de ses yeux se trouvait modifiée par le rapprochement des objets.

Ces mâts militaires, élancés, semblables à de longs fuseaux soutenant l'écheveau des haubans et des étais, embrouillés de hunes et de balcons blindés sur lesquels s'alignaient les hotchkiss et les canons à tir rapide, parés pour l'attaque prochaine, ne devenaient eux-mêmes qu'à l'instant précis où l'enfant éperdue se voyait, elle aussi, pygmée invisible, couverte, avec tout le groupe qui l'accompagnait, par l'ombre arrondie de ces troncs de fer comparables aux bahoabs d'Afrique, aux *banyans-trees* de l'Inde, aux sequoias prodigieux de la Californie, et auprès desquels nos chênes séculaires de France eussent paru des nains.

Et ceci n'était qu'une des faces du tableau.

Les canons effroyables des réduits, — sortes de coulevres rigides, à l'échine étincelante, dont les affûts avaient l'épaisseur de deux corps d'homme, dont les culasses, pareilles à des bouches de four, absorbaient des obus aussi hauts que la ceinture d'un être humain, — l'épouvantaient.

— Allons-nous-en d'ici ! demanda-t-elle, frissonnante, à Kerval.

L'ancien marin s'empressa de complaire à ce désir. Il ne fallait point froisser cette sensitive. Simonne n'aimait point à regarder le ciel au travers de ce tube d'acier, lunette d'un nouveau genre au bout de laquelle l'infini n'apparaît que dans le cerble étroit de la mort.

Charles se retourna un instant, et put voir Germaine écoutant avec attention les explications très claires que lui fournissait le commandant Perriard.

Elle était calme, elle. Fille de marin, elle se trouvait dans son milieu, à l'aise parmi tous ces engins qui, parfois, jadis, avaient été comme des jouets pour son heureuse enfance.

L'officier comprima un soupir. Sa compagne, elle, était là, la vraie, celle vers laquelle allait toute son âme, celle qu'une sélection sociale prédestinait sans doute à faire souche de héros.

La visite du colosse n'était pas terminée que Simonne, déjà lasse, sollicita un peu de repos. Toujours pleins d'affabilité et de galanterie, les officiers conduisirent les dames à leur carré.

Là, une collation superbe les attendait, dont les honneurs furent faits avec un empressement charmant et une grâce exquise.

Les dames ne touchèrent que du bout des dents aux gâteaux, aux biscuits, aux fruits confits qui se dressaient sur les plats et les compotiers. Simonne tendit en riant son verre à un enseigne, qui lui versa deux doigts d'alicante.

— En vérité, Messieurs, — s'écria-t-elle, — je ne perdrai plus mon temps à plaindre les officiers de marine. Vous ne vous refusez rien, décidément. Toutes ces boissons sont frappées. Vous fabriquez donc la glace à bord, sous ce soleil ?

— Mais certainement, Mademoiselle, — répondit le commandant Perriard, qui avait voulu accompagner au carré les dames du Méal.

— Alors, — s'écria la charmante créature, — pourquoi, tant que vous y êtes, ne faites-vous pas de la sorcellerie complète, de la magie de haut vol ? Pourquoi, ne suspendez-vous pas des fruits sur vos haubans, ne faites-vous pas pousser des feuilles sur vos vergues ? Pourquoi, enfin, vos cuirassés n'ont-ils pas des fleurs pour enguirlander vos canons ?

Ici l'enseigne riposta, en vrai chevalier français, pour l'honneur du pavillon :

— Parce que, Mademoiselle, nous ne sommes, hélas ! que des sorciers, c'est-à-dire des hommes, que notre domaine est le fer rude et cruel, et que, pour créer des fleurs, il faut l'intervention des fées.

— Bah ! — plaisanta Simonne, — j'imagine que vous avez bien quelques incantations spéciales pour attirer ces fées dans votre empire ?

— Hélas ! non, Mademoiselle. Elles n'obéissent qu'à leurs caprices. Seulement, chaque fois qu'il leur plaît de nous apporter leur lumière, le miracle tout aussitôt obéit à leurs sourires. Tenez ! vous parliez de fleurs, tout à l'heure. Il vous a suffi d'en prononcer le nom, et voici que notre parterre de fer les fait naître sous vos regards.

Il étendit la main vers le mur. Un bruit sec, métallique éclata, et trois bouquets de roses, énormes, répandant leurs parfums à l'envi, apparurent sur la table, devant chacune des trois femmes, comme sur l'appel d'une formule magique.

Un tonnerre d'applaudissements sincères récompensa l'heureux et aimable garçon du mal qu'il s'était donné pour machiner ce gracieux coup de théâtre. L'enseigne de vaisseau Closter, à vingt-quatre ans, s'était fait breveter ingénieur-mécanicien, et imagination d'artiste, doublée de la science du mathématicien, était inépuisable en ressources.

Tandis que les dames poursuivaient avec les jeunes officiers une aussi intéressante conversation, le commandant Perriard et les lieutenants de vaisseau camarades de Charles Kerval entraînaient celui-ci et le nawâb jusqu'au kiosque de la dunette, converti en fumoir.

Alors, en allumant d'excellents cigares, on se mit à échanger des idées.

Cela dura jusque sur un signe que lui fit l'un des lieutenants de vaisseau, Kerval comprit que l'heure de la retraite avait sonné pour les visiteurs.

Les manœuvres du bombardement allaient commencer.

On se hâta de regagner le carré.

Les dames remercièrent leurs hôtes de leur charmant accueil. Le nawâb les invita tous à dîner à la villa pour la semaine suivante. Puis, comme on échangeait les dernières poignées de mains, le commandant Perriard dit à Charles Kerval.

— Vous savez que c'est nous qui ouvrons le feu. C'est l'ordre tel que l'a réglé, ce matin même, l'amiral. — Donc, vous n'aurez qu'à gouverner dans nos eaux, et, en nous suivant à la distance réglementaire, vous assisterez à toutes les péripéties de l'action.

Simonne sauta de joie à cette annonce.

Le vieil Holkar eut un rayonnement sur son mâle visage. Il allait assister au simulacre d'une démonstration navale.

Vraiment ! sa journée serait bien remplie. Il n'y aurait rien à désirer.

Le yacht se détacha du cuirassé et prit le large.

Pendant deux heures, sans interruption, la canonnade emplit l'air et les échos des senteurs belliqueuses de la déflagration, en même temps que des rugissements de la bataille. Et, pendant deux heures, semblable à ces oiseaux d'Afrique dont la légende veut qu'ils accompagnent les pachydermes géants, le yacht courut des bordées dans l'écume de ces sillages, tangua et roula dans les vagues soulevées par leurs retraites, — jusqu'à l'heure où l'astre retombé derrière l'horizon, ne laissa plus que son reflet pâli à l'occident, tandis qu'en face de lui Vénus piquait sur le manteau bleu du ciel le diamant qui retient sa ceinture.

Un à un les colosses s'effaçait dans le crépuscule, comme des fantômes.

VII

La fatigue de cette partie de plaisir se prolongea quelques jours.

Elle retint chez eux les hôtes de la villa, ce qui leur permit de recevoir quelques visites et, notamment, celles de leurs nouveaux amis, les officiers de l'escadre.

Au dîner qu'il leur offrit, le nawâb justifia son titre. Il fit magnifiquement les choses.

En cette circonstance, le capitaine de frégate Georges Perriard se départit quelque peu de son laconisme habituel. Il montra même beaucoup d'esprit dans une conversation assez suivie qu'il entretenait avec les dames du Méal.

Germaine l'écouta avec intérêt, avec plaisir, et laissa même lire ce sentiment sur ses traits, ce qui parut répandre une véritable allégresse sur ceux de l'officier.

Aussi, le lendemain, Simonne, prenant à partie sa cousine, la plaisanta amicalement. — Allons, ma Germaine, sous peu d'heures, je ne serai plus la seule fiancée de la villa.

— Que veux-tu dire ? — demanda Mlle du Méal sincèrement étonnée.

Simonne lui fit un joli geste d'affectueuse menace.

Prends garde que je divulgue ton secret ! — Entre nous, je serais curieuse de savoir si tu l'aimes !

Germaine devint d'abord très pâle, puis rougit violemment.

Elle avait failli se tromper !

De qui donc Simonne lui parlait-elle en ces termes ?

La petite Indienne revint gaiement à la charge, s'étant juré de "confesser" sa cousine.

— Voyons ? — fit-elle, — crois-tu que je ne me sois point aperçue des attentions que t'a prodiguées M. le capitaine de frégate Perriard ?

— Ah ! — soupira Germaine, rappelée à la réalité, et fort indifférente.

— Il ne te plaît pas ? — reprit Simonne. — Est-ce son âge qui t'offusque ?

Déjà Mlle du Méal avait eu le temps de comprendre qu'elle ne devait point repousser l'hypothèse. Cela lui servirait, au moins, de prétexte par la suite.

— Ma petite Simonne, répondit-elle, — je ne me suis vraiment pas posé cette question, je te l'avoue. Je ne sais si le commandant Perriard me plaît ou ne me plaît pas. Je n'ai vu en lui qu'un homme de tous points digne de respect et de sympathie. Et, quant à savoir son âge, je t'avoue encore ne m'en être point enquis.

Mais Simonne n'en voulut point démordre.

Germaine se prit donc à réfléchir sérieusement sur ce que venait de lui dire sa cousine, non pour s'en faire un dérivatif du chagrin, mais pour essayer de se familiariser avec l'idée d'une séparation affreuse.

Son parti était pris, en effet. Au lieu de gémir sur la blessure de son cœur, elle allait travailler à la guérir. Elle appliquerait le fer rouge sur la plaie saignante.

Or, le meilleur moyen de réduire le mal, de cautériser cet amour illicite, n'était-ce point, par un traitement héroïque, de le condamner à mort en imposant à son propre cœur une décision irrévocable ?

Jamais, jamais, Simonne ne devrait savoir, ne devrait soupçonner l'atroce torture de son cœur ; jamais, jamais les yeux de cette enfant ne verraient cette chose monstrueuse d'un amour rival du sien, sous son toit, à sa table, à ses côtés.

Elle l'aimait, et elle l'aimerait toujours. Et comme elle sentait bien, à cette heure, que Dieu avait cruellement mis à l'épreuve sa pensée de donner pour sa cousine plus et mieux que la vie, s'il le fallait !

Aussi l'hypothèse brusquement invoquée par celle-ci fit-elle naître en Germaine une longue et douloureuse méditation. — Après tout, elle était vraisemblable, cette supposition. Il était tout à fait possible que le commandant Perriard la recherchât en mariage.

Cela lui rasséréna le front, et les jours qui suivirent furent calmes.

Déjà, elle entrevoyait la possibilité d'éloigner les grandes douleurs et d'éviter au moins le paroxysme de la souffrance, lorsqu'un événement de peu d'importance la replongea dans le désespoir.

Simonne paraissait mieux portante à mesure que croissaient les ardeurs de la saison.

Sa respiration, si facilement oppressée par les moindres refroidissements de la température, se faisait longue et douce. De fugitives couleurs montaient à ses joues, et il semblait même qu'un hâle bienfaisant commençât à les dorer.

Un matin, dès les premières splendeurs de l'aurore, elle entra, souriante et vive dans la chambre de Germaine endormie, la réveilla par un baiser et, l'arrachant tout de suite au sommeil, lui proposa, sans autres formes, une promenade en mer.

Elle en avait fait le rêve, et ce rêve lui avait laissé comme une irrésistible sollicitation.

— Viens ! — lui dit-elle. — Je crois qu'il n'a jamais fait aussi beau qu'aujourd'hui. Nous dirons à Giuseppe de nous mener jusqu'à La Comidamine. Je préviendrai mon oncle, et nous irons, à nous deux, sans en rien dire à personne, déjeuner ensemble, là-bas, au restaurant.

C'était une gaminerie d'écolier que cette petite fille, ignorante des usages et des conventions européens, se proposait avec des allégresses enfantines.

Germaine ne put s'empêcher de rire à cette idée.

Au moment même où elles s'apprétaient à héler Giuseppe qu'elles croyaient occupé à faire manœuvrer le cotre à quelque cent brasses du rivage, quelle ne fut pas leur surprise de voir l'embarcation, devant leur appel, accourir vers elles, toutes voiles dehors !

Cette surprise se changea en confusion quand elles reconnurent celui qu'elles avaient pris très bénévolement pour le matelot niçois.

A peine le yacht eut-il abordé les roches, que Charles Kerval, sautant à terre, s'avança le chapeau à la main, vers les deux cousines.

— Parbleu, Mesdemoiselles, — interpella-t-il gaiement, — je vous y prends à tirer des bordées, loin des yeux de votre famille !

Simonne lui fit une gracieuse révérence.

— Et vous, Monsieur, répliqua-t-elle sur le même ton, — vous nous gênez considérablement, en vous montrant aussi matineux que nous.

— Bah ! — se récria le jeune homme, — je vous gêne tant que cela ? Il me semble pourtant que vous ne veniez en ce lieu que pour le cotre et pour moi.

— Pour le cotre, oui, pour vous, certainement non.

— Ce n'est point ma faute si je m'y trouve. En tout cas, vous alliez appeler cet excellent Giuseppe, et je vous rends le service de vous apprendre que ce digne homme n'eût point répondu à votre appel.

— Ah ! Et pourquoi donc, s'il vous plaît ?

— Parce qu'il n'est point là.

— Et peut-on savoir où il est ?

— Je ne saurais vous renseigner à cet égard. La seule chose que je puisse vous dire c'est qu'il a profité de ma présence, avec ma permission, je l'avoue, et qu'il a été jeter ses lignes quelque part pour son propre compte.

Simonne feignit une très vive contrariété.

Elle tapa rageusement du talon sur la dalle plate et arrondie qui la supportait.

— Allons ! — fit-elle en soupirant, — la malechance nous poursuit, Germaine. Nous avons la guigne. Rentrons et couchons-nous.

Cela ne faisait pas le compte de Charles, décidément moins rêveur que d'habitude, ce jour-là. Il retint du geste ses interlocutrices prêtes à rétrograder.

— Pardon, Mesdemoiselles. Ne puis-je, sans aucune espèce de forfanterie, vous rendre les mêmes services que l'honnête Giuseppe ? Vous vous êtes fort bien passées de lui pour gouverner le jour de notre visite à l'escadre, n'est-il pas vrai ?

Nouveau rire de Simonne.

— Il est certain que, quand vous vous en donnez la peine, vous faites un pilote incomparable. Mais, exceptionnellement, en ce moment, nous n'avons pas besoin d'un homme aussi habile que vous.

— Comptez-vous donc tenir l'écoute et la barre vous-mêmes ?

— Pourquoi pas ? — fit gaiement l'espiègle.

Et, se reprenant tout aussitôt :

— Non, cher monsieur, nous ne comptons pas nous diriger nous-mêmes, et toutefois, nous nous passerions de vos services, à moins que...

Elle se mordit le petit doigt avec un malicieux sourire et demanda à Germaine :

— Faut-il le mettre dans le secret ?

Mlle du Méal était à la torture.

Cette intervention inattendue, cette rencontre de Charles était assurément la chose la plus cruelle qui pût lui arriver. Elle eût donné tout au monde pour éviter la prolongation de ce tête-à-tête qu'elle voyait venir.

Mais Simonne était de belle humeur. Elle ne renouçait point à l'aubaine.

Elle renouvela la question.

Germaine ne pouvait dire non. Elle acquiesça d'une inclinaison de tête.

Alors Mlle d'Illoy fit part à Kerval de leur projet d'escapade. Cela fit sourire l'ancien officier de marine.

— Et c'était là ce que vous alliez accomplir sans dire gare ? — En ce cas, je conçois que je suis un véritable fâcheux, et il ne me reste qu'à résigner mon commandement entre les mains de Giuseppe.

Mais la fiancée, ravie d'une promenade ainsi faite, presque sans témoins, insista avec vivacité :

— Allons ! bon ! Croyez-vous que ce soit pour vous congédier que je vous ai mis dans la confidence ? — Non, n'est-ce pas ? En conséquence, faites-nous l'honneur et le plaisir de garder les rênes du gouvernement, et envolons-nous tous les trois vers d'autres cieux.

Il n'y avait point à répliquer, Charles Kerval accepta de prendre sa part dans la fugue des jeunes filles. Il les aida donc à s'embarquer,

Ainsi la distraction même devenait pour Germaine une cause nouvelle de torture. Elle allait accompagner les deux fiancés dans leur excursion, assister à leur bonheur, savourer en souffrances tout ce qu'ils échangeaient de regards, de sourires, de tendres

paroles. Car la jeune fille ignorait qu'elle n'était point seule à souffrir. Elle ne savait rien des angoisses et des douleurs de cet homme que tout l'autorisait à croire heureux.

Le yacht vira rapidement, et le lieutenant de vaisseau mit tout de suite le cap sur les pointes lointaines qui annonçaient le rocher de Monaco.

Le vent soufflait de l'ouest, fort complaisamment.

Le cotre gagna promptement le large. Une demi-heure plus tard, il rasait l'énorme rocher posé dans la mer à la façon d'un môle, et sur lequel la principauté s'étale tout entière comme une féerie de plus dans ce cadre féerique.

Le port abrité de La Condamine, tout diamanté par le soleil, montrait à peine quelque vingt voiles à l'ancre dans cet enchantement.

Le cotre fila sous toute sa toile, foc et grand'voile et vint ranger le joli quai de marbre au-dessus duquel s'arrondissent les palmiers des promenades. — Les trois voyageurs descendirent, et, suivant la large rue du port, gagnèrent le principal restaurant.

Il était ravissant, ce restaurant, lançant sa grande salle et terrasse sur des poutres de fer soutenues par des colonnes de marbre. La glycine et le chèvre-feuille tapissaient les murs ; des rideaux, après des jalousies, tamisaient la lumière crue. Une fraîcheur admirable régnait là dedans.

Simonne courut au plus coquet de ces bosquets pierre et verre.

— Oh ! que c'est joli, ici ! — s'écria-t-elle avec cette exubérance d'allégresse qu'elle laissait éclater toujours dans les pareilles occasions.

— Vite, monsieur Kerval ! Vous êtes un homme. Dressez la carte, et offrez-nous un menu soigné. C'est moi qui régale.

Elle était adorable de grâce et d'entrain dans ce rôle. Kerval ne put s'empêcher de la considérer avec admiration.

Les garçons accouraient empressés.

La table eut en un clin d'œil revêtu sa nappe damassée, son argenterie et ses cristaux de choix. On connaissait les habitants de la villa, maintenant, — surtout "l'Indienne". — ainsi qu'on appelait Simonne.

Kerval obéit docilement au désir de sa fiancée. Le menu fut promptement dressé.

Simonne s'amusa beaucoup.

Seule des trois dîneurs, elle apportait à cette aventure la sincérité de sa joie, et, sous cette influence, elle fit montre d'un appétit qui émerveilla Germaine.

— Oh ! ma chérie, s'écria celle-ci, — il nous faut faire tous les jours des courses de ce genre, puisqu'elles te font manger comme cela.

— Mais je ne demande pas mieux ! — s'écria Mlle d'Illoy.

On n'avait point à regarder à la dépense. On fut donc très bien servi. Simonne s'en donna à cœur joie. Et, tout à coup, elle éclata bruyamment de rire.

— J'y songe : à Saint-Jean, je fais tous les jours ma sieste après le repas. Comment vais-je m'y prendre ici ?

— Il nous faudra rembarquer tout de suite.

Et cette idée, qui venait de l'amuser, lui devint subitement une cause d'inquiétude.

— Bah ! — répliqua Charles, — il y a remède à tout. Nous n'avons qu'à demander une chaise pliante. Il n'en manque pas sûrement dans la maison. De cette manière vous pourrez dormir ici même, sous nos yeux.

Simonne fut reprise par son hilarité.

— Et chacun de vous en fera autant ? Voilà un tableau qui réclamerait un peintre.

— Mais non, — répondit l'officier. — Il n'est pas nécessaire que nous dormions aussi.

— Comment ? Vous voulez que je vous fasse l'impolitesse de vous fausser compagnie ?

Que ferez-vous pendant ce temps, vous autres ?

— Mais non, — répondit l'officier. — Il n'est pas nécessaire que nous dormions aussi.

— Comment ? Vous voulez que je vous fasse l'impolitesse de vous fausser compagnie ?

Que ferez-vous pendant ce temps, vous autres ?

— Chère Simonne, — fit galamment Kerval en lui baisant la main, — êtes-vous donc jamais absente au milieu de nous ? Mademoiselle du Méal et moi parlerons de vous, et,

si le sujet s'épuise, nous vous regarderons dormir.

— Bravo ! — s'exclama la petite fille. — Puisque cela ne vous offusque pas davantage, je consens très volontiers à goûter près de vous le repos des justes.

Elle fit comme elle disait.

A peine le repas eut-il pris fin, à peine eut-on dégusté le café, que Simonne, dont les paupières s'appesantissaient, envoya de ses deux petites mains un baiser à droite, un baiser à gauche, salua en souriant et dit :

— Bonsoir, tout le monde. Tenons nos conventions.

On lui avait roulé une longue chaise de rotin avec un oreiller. Germaine disposa celui-ci sous la jolie tête, qui retomba gracieusement en lui adressant un dernier coup d'œil.

Et Melle du Méal se sentit secouée d'un grand frisson à la pensée qu'elle allait demeurer là, aux côtés de l'enfant endormie, en face de Charles Kerval. Elle se demanda si un trouble imprévu, une rougeur soudaine n'allaient point trahir le secret de son cœur.

Elle prit le parti de ne point relever les yeux et les tint fixés sur sa cousine.

Or, tandis qu'elle s'imposait cette contrainte, le jeune homme, en proie à la même angoisse, se demandait quelle contenance il allait garder.

Par une sorte d'accord tacite, ses prunelles, obéissant à la même attraction, se portèrent sur sa fiancée. Elle devenait ainsi le centre de leur double contemplation.

Et pourtant, en ce moment même, les deux cœurs, oppressés par une unique conscience, se portaient irrésistiblement l'un vers l'autre. En regardant Simonne sommeillante, Charles pensait à Germaine, Germaine pensait à Charles.

Infailiblement le magnétisme de ces regards convergents devait les attirer. Germaine en éprouvait le vertige. Elle sentait courir sur elle la flamme des yeux du jeune homme : elle le voyait sans l'apercevoir.

Et ces deux êtres ne s'aimaient point : du moins ils ne se l'étaient jamais dit. Aucun avec n'avait franchi leurs lèvres et ne devait les franchir. Chez l'un et l'autre, une même volonté du bien, un même respect du devoir enchaînaient les révélations du cœur.

Mais quel est le pouvoir qui puisse contraindre le regard ?

Dieu prit pitié de ces vaillances en lutte.

Voici que Simonne se mit à rêver, ses bras se replièrent derrière sa tête. Un calme et affectueux sourire écarta ses lèvres qui murmurèrent :

— Charles !—Germaine !

Les deux jeunes gens tressaillèrent en même temps à cet appel.

Simonne les unissait dans son rêve.

Et ainsi renversée, dans la radieuse innocence de ce repos abandonné, dans le gracieux affaissement de tout son corps alangui, elle dégagait autour d'elle de telles séductions ; que tous deux, en même temps, jetèrent le même cri :

— Qu'elle est belle !

Le charme était rompu. Le péril du tête-à-tête s'évanouissait. Avec la tranquillité qu'apporte la fin d'une obsession, Germaine tourna ses yeux vers Charles Kerval et lui dit :

— Oui, elle est belle, notre ange, et comme on l'aime !

Elle n'avait pas dit : "comme on doit l'aimer !" ; elle disait "comme on l'aime !"

— Vous avez raison, Mademoiselle. On l'aime, et l'on doit l'aimer. Il faut l'aimer plus que tout au monde, car sa vie est celle d'une fleur, car le moindre choc la briserait comme la fleur.—Chère petite Simonne ! Il faut qu'il soit bien grand, son empire, pour que l'on soit prêt à tout sacrifier à son bonheur, tout jusqu'à ses préférences, jusqu'à ses soupirs les plus secrets !

Il dit cela d'une voix qu'il ne put empêcher de trembler.

Germaine perçut ce tremblement, en même temps que la dernière phrase prononcée. Un doute lui vint à la pensée et s'y incrusta profondément. A quels soupirs secrets, à quelles préférences Charles Kerval faisait-il allusion ?

Aussi bien, le jeune homme poursuivait, distrayant un instant sa pensée.

— Chère petite ! Vous ne pouvez vous figurer, Mademoiselle, combien elle est frêle et chétive, et combien de fois, là-bas, dans l'Inde, nous avons craint de la perdre ! Dieu a voulu que je fusse assez heureux pour l'arracher à la mort...

Il s'interrompit, et ses yeux se fièrent sur la baie d'azur qui s'étendait à leurs pieds.

Germaine profita de cette pose pour lui dire :

— C'est vrai, Monsieur, — mais je ne sais qu'à peu près cette histoire. Serais-je indiscret de vous en demander une plus complète narration ?

Charles s'inclina, et, déferant au désir de la jeune fille, il reprit :

— Oh ! c'est bien simple, Mademoiselle, et je vous assure que je n'ai pas eu grand mérite en cette circonstance.

— Ce n'est pas ainsi qu'en parle Simonne, Monsieur.

— Ne venez-vous pas de me dire, Mademoiselle, que vous ignoriez le fait ?

— J'ai dit que je ne le connaissais qu'à peu près, — fit Germaine en souriant.

— Soit ! Il faut donc vous le faire connaître en entier. Mon mérite diminuera d'autant, mais je n'ai pas l'habitude de marchander avec la vérité !

— Que je vous dise tout d'abord, Mademoiselle, que je suis un fort bon tireur et que je ne me souviens pas d'avoir jamais perdu une balle. Cela vous fera comprendre comment il se fit qu'un jour, me trouvant un peu perdu dans les bois qui entourent Bhurnpore, un coin assez sauvage du Gondâwa, dans l'Inde, et entendant des clameurs de détresse, je ne fus que médiocrement ému à la vue d'un tigre...

— D'un tigre ! — interrompit Germaine, en ouvrant de grands yeux.

— Hé oui, Mademoiselle, — d'un tigre. Ces animaux ne sont point rares dans l'Inde d'où, par malheur, la civilisation les chasse un peu plus tous les ans. Le mien venait de mettre en fuite une troupe de domestiques et de coolies. Il en avait même abattu un d'un coup de patte, et s'acharnait sur un palanquin renversé, dont, grâce à Dieu, les volets étaient fermés. J'arrivai à trois mètres de la bête furieuse, sans, qu'elle me vit, ce qui me donna le loisir de la viser tout à mon aise et de lui loger une balle au-dessous de l'oreille, — une seule, car l'animal tomba raide, tout d'une pièce. Vous voyez que c'est très simple, cette histoire.

— Très simple, en effet ! — prononça la jeune fille, que l'émotion oppressait, et qui était gagnée par l'admiration qu'elle éprouvait pour la bravoure et la modestie du narrateur.

— Et alors... que se passa-t-il ?

Kerval avait hâte de conclure ce récit qui l'embarrassait.

— Mais... il arriva alors ce qui devait arriver. Le danger passé, les porteurs reparurent. On releva le palanquin, et, dans ce palanquin, je vis une jeune fille évanouie.

— Et cette jeune fille... c'était ?

— La voilà ! — dit Charles en riant. — Vous voyez qu'il n'y paraît plus.

Il montrait Simonne, dont la respiration pénible soulevait à peine la poitrine. — Les yeux de Mlle du Méal laissaient éclater une admiration sans bornes.

— En vérité, Monsieur, — proféra-t-elle naïvement, — je ne sais ce que je dois admirer le plus, de la vaillance de l'acteur de ce drame ou de l'humilité du narrateur.

Ils se retournèrent en même temps. Simonne venait de se réveiller.

— Ah ! — fit-elle, — que me voilà bien reposée ! J'ai bien dormi trois heures pour le moins.

— Tu as dormi soixante-cinq minutes, ma chérie, — dit Germaine en enveloppant sa cousine de deux bons et sonores baisers.

Mlle d'Illoy se redressa à moitié sur sa couche improvisée.

— Tu sais, Germaine, — dit-elle vivement, — j'ai à te raconter cette histoire comme il convient de le faire. Monsieur Kerval est, décidément, trop bref.

Sur ces paroles qui indiquaient bien qu'elle avait entendu la fin du dialogue, Simonne acheva de se mettre sur son séant, et de là, elle se trouva debout et enlaça de ses bras le cou de sa compagne.

— Non, vois-tu, Germaine, il y a dans son récit quantité de *réticences* au sujet desquelles je dois faire, moi, beaucoup de restrictions. Ne lui demande rien de plus. Jete donnerai, moi, la version véritable de l'événement.

Le réveil de Simonne était un véritable soulagement pour sa cousine. Cela la dispensait, en effet, de continuer la conversation avec Kerval.

Elle chercha un prétexte pour hâter le retour à Saint-Jean, et le trouva dans sa montre qui marquait trois heures de l'après-midi.

— Je crois, Simonne, — dit-elle, — qu'il serait grand temps d'aller rassurer la villa.

L'espiègle eut un nouvel accès de gaité.

— La villa est depuis longtemps rassurée, ma Germaine. J'ai prévenu mon oncle.

Néanmoins, Charles estima que l'avis de Mlle du Méal était le bon.

On redescendit donc vers le port, et, une demi-heure plus tard, le cotre doublait le rocher de Monaco, au sortir de la charmante baie.

Tout à coup, tandis que la légère embarcation se laissait bercer par les vagues, un bruit de soufflet de forge, en même temps qu'un sourd ronflement de machine en travail fit sursauter les trois promeneurs.

Ils se retournèrent simultanément vers le bruit.

C'était un grand cuirassé qui arrivait droit sur eux.

Au premier coup d'œil, Charles Kerval reconnut la *Dévastation*.

Et comme le colosse passait à quelque vingt brasses de la fragile embarcation, pulvérisant sous les coups de queue de son hélice la vague bleue qu'il trouait et coupait de son étrave de fer, on put voir un officier, debout sur la dunette, soulever fort galamment sa casquette pourvue d'une coiffe blanche.

—Le commandant Perriard !—s'écria involontairement l'ex-lieutenant de vaisseau.—Toujours au poste, le héros ! toujours escalave de son devoir !

—Vous paraissez faire grand cas de lui ?—demanda Germaine d'une voix altérée.

Kerval répliqua avec toute la chaleur de son caractère :

—Si j'en fais cas, Mademoiselle ! Et, qui plus est, je ne suis pas le seul, heureusement. Qu'on interroge autant de personnes que l'on voudra, je parle de ses anciens camarades, de ses chefs ou de ses matelots, et l'on ne recueillera qu'un cri : "Le commandant Perriard est un de nos plus remarquables officiers."

La silhouette du capitaine de frégate apparaissait encore, toute noire dans les splendeurs du soleil. Emporté par son enthousiasme, Charles Kerval souleva son chapeau et jeta une dernière salutation dans la direction du vaisseau.

La voix de Simonne résonna très claire dans le calme de la nappe azurée :

—Eh bien ! Germaine, tu as entendu. Voilà qui te promet tout un avenir de bonheur !

Mademoiselle du Méal se détourna. Son cœur éclatait.

VIII

Germaine méditait le plus froidement qu'elle pouvait.

Cette existence lui devenait intolérable.

Pour rien au monde, sous aucun prétexte, elle ne consentirait désormais à subir une journée pareille à celle qu'elle venait de passer huit jours plus tôt.

Deux fois, sous prétexte de fatigue en face de la chaleur croissante, elle avait décliné les propositions de sa cousine, uniquement parce que le lieutenant de vaisseau devait faire partie de l'excursion.

En revanche, deux autre fois, elle accepta d'accompagner Mlle d'Iloy en voiture jusque sur les hauteurs de la Turbie.

Si bien que Simonne lui en fit la remarque en riant :

—En vérité, Germaine, on dirait que la présence de Charles t'intimide ?

La fille du capitaine de vaisseau esquiva fort heureusement l'attaque.

—Ah ! ma petite Simonne !—riposta-t-elle,—je ne m'attendais point à ce reproche de ta part. Ne vois-tu pas que tu y gagnes la liberté de tes confidences ?

La petite Indienne l'embrassa avec effusion :

—Chère Germaine, il n'est pas un de tes actes qui n'ait pour mobile d'obliger ou de faire plaisir. Sérieusement, ce n'était point un reproche que je t'adressais. Mais maintenant, c'est un remerciement que je te dois.

—Ne me remercie pas,—répliqua la jeune fille en lui rendant ses caresses, afin de dissimuler combien cette parole lui faisait le cœur gros.

Elle profita du premier coup de cloche du déjeuner pour rompre la conversation. Celle-ci devenait inquiétante, en effet.

Le repas achevé, tandis que Simonne s'adonnait, comme d'habitude, à la sieste, Germaine descendit la berge rocailleuse et courut s'enfermer dans sa grotte.

Jamais elle n'y tronva plus de silence, plus de fraîcheur.

Le soleil n'avait pas encore dépassé la pointe du cap, orientée du nord-est au Sud-ouest. Quand il serait dans l'axe du promontoire, la brise de mer commencerait à se lever. Les rayons n'altéreraient donc pas la douceur suave de l'atmosphère aux alentours de la caverne.

Germaine gagna rapidement les roches basses qui formaient une suite de degrés naturels, jusqu'à l'antré gracieux. Là, elle s'étendit sur le renflement en corniche de la paroi, et se livra aux longues contemplations.

Elle les connaissait, ces longues contemplations.

La mer était devenue pour elle une compagne, une confidente, une consolatrice.

Jusqu'ici, elle n'avait vu que les sourires de la mer ; elle savait pourtant qu'il y existe des menaces, que cette face trompe parfois, qu'elle recèle des violences et des fureurs dans ses rides mouvantes.

Ce jour-là des signes avant-coureurs pouvaient présager un cataclysme.

Vers trois heures, l'eau devint noire, uniformément et sans intervalle, d'un bout à l'autre, de l'est à l'ouest. Le soleil prit une pâleur d'éclipse, et l'azur se fit verdâtre.

Un voile sombre, énorme, renflé, se déroula comme une tenture dans la voûte, obscurcissant l'horizon, donnant aux rayons du soleil cette lividité sinistre qui fait hurler de terreur les chiens, et devant laquelle les oiseaux épouvantés cachent leurs tête sous leurs ailes.

Et, tout aussitôt, une rafale s'éleva, venant du midi, labourant la mer comme le soc d'une invisible charrue. Les lames se couvrirent de moutons, et l'orage s'allongea en deux longs bras dans la voûte, pour enlacer le soleil.

Germaine n'avait rien vu venir. Ses paupières étaient appesanties. Elle dormait.

Pendant ce temps, dans la villa, tous les yeux s'attachaient à contempler les prodromes de l'ouragan. Les colères de la nature ont en elles une telle majesté qu'elles imposent tout de suite le silence et le respect.

Simonne, que l'influence électrique rendait plus nerveuse que de coutume, s'était élancée vers la vérandah. Frémissante, elle suivait des yeux toutes les péripéties du drame. La lutte des éléments déchainés faisait palpiter sa poitrine. Le sang courait plus rapide dans ses veines. Il lui semblait que la scène avait un contre-coup dans son propre sein.

Elle se tenait debout, les mains accrochées à la balustrade. L'air chaud l'enveloppait d'effluves brûlants. Elle n'en souffrait pas.

Elle avait vu des tempêtes dans l'Inde ; elle en connaissait les effroyables déchainements. Mais elle n'avait jamais vu la mer en furie. Le spectacle était tout nouveau pour elle.

Le nawab s'était, un instant, rapproché d'elle.

— Est-ce que tu ne crains pas de rester là, enfant ? — demanda-t-il.

Elle répondit avec une sorte d'impatience :

— Non, mon oncle, au contraire. Je veux tout voir. C'est si beau !

C'est beau, en effet, merveilleusement beau.

L'espace bleu qui régnait autour du soleil diminuait à vue d'œil. Les deux bras du nuage noir s'étaient rejoints au delà, ne laissant qu'une tache au milieu de laquelle l'astre épanchait encore ses puissants rayons. Des vapeurs y passaient, ternissant tout à coup ce resplendissement, et sous leur trame le disque de flamme se laissait voir sanglant.

Sur la côte, les épanchements de lumière ne formaient plus que des plaques circonscrites, sinistres par leur éclat même, donnant aux ombres circonvoisines des aspects de lèpre hideuse et dévorante. Le vert des arbres aveuglait. Les objets prenaient des apparences bizarres, cadavériques. On entendit des aboiements de détresse saluer au loin le météore envahisseur.

Un second coup de vent se produisit, plus fort, moins compact que le premier.

Il vint droit au rocher, enveloppa les arbres et la villa dans un même claquement de fouet. Des ardoises arrachées crépitaient sur la toiture, pendant qu'une plainte jaillissait des angles et des cheminées. Des branches craquèrent, brisées au ras des troncs d'arbre. Les feuillages s'embrouillèrent à l'instar de chevelures dénouées.

— Que c'est beau ! — répéta Simonne, le visage empourpré par l'enthousiasme.

Alors, il y eut comme un suprême effort du jour, comme un dernier assaut de l'ombre.

Le soleil rayonna brusquement au sein des nuées balayées par le vent. Sa clarté inonda pendant quelques secondes toute la baie de Beaulieu, le temps nécessaire pour permettre aux regards de s'affoler, de devenir hagards devant cette plaine blanche, chaotique, se ruant à l'assaut de la terre, et dont il parut que rien ne pourrait arrêter le monstrueux élan.

Et soudain le panorama s'effaça dans l'obscurité ; le soleil s'éteignit.

Il ne resta plus que cette lumière diffuse des jours d'orage, ces ténèbres qui tapissent le ciel comme pour en faire l'antichambre de l'enfer.

L'œil subit ce changement de décor sans y avoir été préparé. Il y eut un aveuglement universel qui dura quelques secondes. Après quoi la pupille reprit peu à peu l'acuité nécessaire pour percer l'opaque rideau.

Au reste la foudre allait lui prêter ses intermittentes illuminations.

Simonne avait joint ses deux mains, priant malgré le fracas de la tourmente, emportée vers Dieu par cette horreur sublime. Parfois elle s'étreignait la poitrine, pour réprimer sans doute les battements désordonnés de son cœur.

Ah ? la mer bleue ne l'était plus à cette heure ! Où donc tout cet azur s'était-il dispersé, s'était-il fondu ?

Un roulement sonore fait de craquements, de coups sourds, de notes pleines comme les chocs d'un gong de sauvages, passa dans la voûte obscurcie. La foudre errait là-haut, dans les nues, les appesantissant davantage sur la terre. Le tonnerre précédait l'éclair, ou plutôt un premier éclair avait dû s'allumer à l'horizon trop loin pour que le regard s'en rendit compte.

Mais, tout aussitôt, une autre étincelle éclata, et ce fut alors une illumination aveuglante, une déflagration ininterrompue de toutes les électricités condensées. On n'eut plus à se plaindre de l'absence de lumière. Le firmament tout entier devint en feu.

Derechef Raham-Sing s'approcha de Simonne.

— Mon enfant — répéta-t-il, — tu feras sagement de rentrer maintenant.

C'était le conseil même de la prudence.

Car, en ce moment, les ruptures d'équilibre dans l'atmosphère se suivaient avec une effrayante rapidité. Un éclair n'attendait pas l'autre. L'air était saturé d'électricité et les couches, très basses, pouvaient transmettre la commotion à la villa elle-même.

Une détonation se produisit qui fit trembler tout le promontoire. Il sembla que la maison s'arrachait de ses fondations et que le cyclone l'emportait à travers l'espace noir dans les profondeurs de l'Océan.

Par la porte-fenêtre, restée ouverte, toutes les bougies et les lampes du salon furent éteintes. Une rafale pénétra, battant les volets et les vitres, déchirant les rideaux. Dans la lueur spectrale qui enveloppa le tableau, une ligne brisée s'incrusta, plus blanche encore, d'un blanc insupportable à l'œil, attestant que le choc en retour venait de se produire. Le plus grand des eucalyptus fuma, instantanément embrasé.

Simonne était tombée à la renverse, évanouie.

Charles l'avait vue tomber. Il s'était élancé sur le balcon, juste à point pour la recevoir dans ses bras.

Il l'emporta à l'intérieur du salon et l'étendit sur un divan, pendant que le domestique se hâta de fermer les volets et de rallumer les lumières.

Holkar s'était empressé auprès de sa nièce, s'efforçant de la ranimer. Par bonheur, la syncope n'était point le résultat de la peur. Elle était due à la violence même de la secousse électrique. Les nerfs surexcités de l'enfant n'avaient pu la supporter impunément. Elle était tombée, vaincue.

Elle reprit assez promptement ses sens, et sourit pour rassurer ceux dont les traits bouleversés lui révélaient l'angoisse.

— Ce n'est rien, fit-elle en se pendant au cou du vieillard. J'ai perdu bien sottement connaissance, au moment où c'était le plus beau.

Et, riieuse, elle demanda :

— Mon oncle, voilà qui ne va pas arranger notre jardin. Avez-vous vu que le grand eucalyptus a été foudroyé ? Et les pauvres palmiers !...

Soudain, un véritable chagrin se fit jour sur son visage.

— Et le yacht ! — Le pauvre yacht ! — s'écria-t-elle.

Personne ne répondit. Son regard interrogea Kerval, qui gardait le silence. Puis, passant de l'idée du bateau au souvenir du batelier, elle questionna avidement :

— Et Giuseppe ? Le pauvre Giuseppe ? Est-ce qu'il est rentré au moins ?

Charles, cette fois, sourit avec tranquillité. Il la rassura.

— Oui, il est rentré, Simonne. Il est même rentré le premier. Un pêcheur ne se laisse pas aisément surprendre, surtout quand il est si près de la côte.

L'enfant voulut en avoir le cœur net tout de suite. Elle fit dire au Niçois de monter au salon pour lui prouver lui-même qu'il était à l'abri.

Celui-ci s'empressa d'obtempérer à ce désir.

— A la bonne heure ! — s'écria Simonne, respirant longuement. — Qu'avez-vous fait du yacht, Giuseppe ?

— Mam'zelle n'a pas à craindre pour lui. Je l'ai solidement amarré, sur sa bouée.

— Et s'il rompt son amarre... ?

Le batelier eut une hésitation. Il répliqua avec un certain embarras :

— Dame ! avec un coup de chien comme celui-là, on ne peut répondre de rien.

Simonne s'était levée. Elle fit quelques pas dans le salon, un peu agitée.

— Je ne sais pas ce que j'ai, vraiment. Je me sens toute... chose. J'ai une sorte de... pressentiment de... malheur... Oh est Germaine ?

— Dans sa chambre, sans doute, — dit le nawâb.

Tout le monde avait ressenti comme le contre-coup du trouble de Simonne. Un malaise inexplicable venait, en un instant, de saisir toutes ces âmes. Que craignait-on ? Pourquoi craignait-on ? Est-ce que la réponse de Holkar n'était pas la bonne ?

La porte du salon s'ouvrit, et Mme du Méal entra.

Elle était très pâle. Le coup de tonnerre l'avait épouvantée. Elle venait se joindre au reste de la compagnie. En nombre, la peur se combat mieux.

— Germaine n'est point avec vous ? — demanda-t-elle, n'apercevant pas sa fille.

— Mais non, Madame, — répliqua Simonne, redevenue blanche comme sa collerette. — Nous l'avons crue dans sa chambre, auprès de vous !

En une seconde un même effroi se répandit sur les traits de tous les assistants de la scène. Ce qui n'était qu'une crainte imaginaire, tout à l'heure, pas même un soupçon, se transformait violemment en une poignante réalité.

Germaine ! Où donc était Germaine ?

Un cri unique, fait de toutes les inquiétudes, trahit la commune angoisse,

— Il faut la retrouver sur-le-champ, — prononça Simonne, effarée.

On s'élança de tous côtés, à travers la maison. On ne rencontra nulle part la jeune fille, et pour cause. La crainte et le chagrin s'en accrurent d'autant.

La pauvre mère, folle de désespoir, se tordait les mains.

— Mais où est-elle ? — Ou peut-elle être ? — répétait-elle au milieu des sanglots.

Et cette parole d'impuissance revenait invariablement, pareille à un glas, dans l'échange des explications et des hypothèses.

Malgré la violence de la tempête, on avait ouvert les portes. Les appels retentissaient, déchirants, dans le jardin, Simonne, éperdue, avait jeté au hasard une mantille sur sa tête et courait dans les allées, repoussée ou saisie à chaque pas par les courants d'air furieux, trempée par la pluie d'orage qui crépitait maintenant sur le sol, allégeant un peu l'atmosphère irrespirable.

— Germaine ? Germaine ! Mademoiselle Germaine ! Où êtes-vous ?

On n'entendait plus que ce cri. Le doux nom résonnait sous les roulements du tonnerre, au travers des clameurs du vent. Aucune voix ne répondait.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — pleurait Simonne, plus morte que vive, en joignant ses pauvres petites mains exsangues, — pourvu qu'elle ne soit pas sur le yacht !

Et, tout à coup, brisée par l'émotion, comme elle rentrait pour la vingtième fois au salon, elle se laissa tomber à genoux, sanglotante, jetant toute son âme dans une prière qui faisait violence à Dieu.

— Pourvu qu'elle ne soit pas sur le yacht ! — répéta-t-elle pour la deuxième fois.

En ce moment, un cri vint du promontoire, une clameur de détresse, si profonde, si désolée, que tout le monde s'élança en courant vers l'extrémité du jardin.

— Au yacht ! — avait dit Kerval devant les autres assistants.

Rapidement, il ouvrit la porte en claire-voie qui donnait sur l'escalier rustique, et se mit à descendre, menacé, à chaque pas, d'une chute dangereuse.

C'était de ce côté, en effet, que le cri était venu.

Le tableau était épouvantablement sinistre.

Le yacht était toujours à sa place, mais en quel état !... Attaqué de tous les côtés par les lames, il avait rompu déjà une des deux amarres qui le retenaient à la bouée. La deuxième le liait encore. Mais, sous les poussées de vagues, elle se tendait brusque-

quement par secousses, et alors l'air se remplissait soudain d'une plainte lugubre sous cette tension inattendue et violente. Le câble faisait l'office d'une corde de violon dont la mer tirait des sons d'une lamentable puissance. Le yacht était donc fort endommagé. Le premier coup de vent avait brisé le mât à la hauteur d'homme. A voir s'agiter les débris des étais et des haubans, on comprenait que toute la partie supérieure avait été emportée déjà. La main-courante en laiton paraissait faussée et tordue en plusieurs endroits.

Autour du bateau la mer redoublait de furie et poussait de plus âpres clameurs. — Les vagues, hautes de plusieurs mètres, semblaient s'être donné rendez-vous sur cette pointe extrême du rivage. Il s'agissait pour elles de la vaincre, d'effriter, s'il était possible, cet amas de roches éboulées l'une sur l'autre, de raser ce cap insolent.

Un bouillonnement de chaudière faisait l'eau toute blanche d'écume. Et, au centre de cette ébullition, le yacht allait et venait de l'avant à l'arrière, roulant et tanguant, tirant sur son amarre, à la manière d'un chien qu'étrangle sa laisse. La tente qui recouvrait la chambre avait été arrachée. Par le plus singulier des accidents, la toile était tombée précisément sur l'arrière, et, par la pression même de l'air, obstruait la chambre. Une pensée vint au jeune homme. Mlle du Méal était-elle là-dessous, ensevelie sous cette façon de pesant linceul ! A vrai dire, il ne le crut point. Les effroyables embarquées du cotre, son roulis désordonné n'eussent pas manqué de rejeter la jeune fille hors de l'étroit réduit. Pourtant on a vu des prodiges aussi étonnants : des pêcheurs échappés au naufrage en se tenant opiniâtement couchés au fond de leurs barques. Il se traîna comme il put jusqu'aux derniers degrés, n'ayant rien pour accrocher ses mains que la pierre lisse, usée par les froissements de la vague, et sur laquelle les ongles mêmes n'auraient pu trouver prise. Trois fois la mer le culbuta, trois fois il put se lever, trempé jusqu'à la moelle, plus acharné que jamais à la lutte. Ah ! cette femme qu'il ne pouvait aimer, il avait, du moins, le droit, — il avait le devoir de la disputer, de l'arracher à la mort ! D'en haut, sur la plate-forme du rocher, la voix de Simonne vint jusqu'à lui.

— Charles, la voyez-vous ? Est-elle là ?

— Non ! — répondit-il, désolé.

Sa réponse n'arriva pas jusqu'à Simonne. Les tourbillons de l'air la dévoraient, la dispersaient dans le tumulte de l'ouragan. Par un suprême effort, l'ancien officier de marine s'immergea jusqu'à mi-corps et parvint à saisir la ligne qui retenait le yacht. Mais, comme si la fatalité n'eût attendu que ce moment, l'amarre rendit un son strident. Elle mit en sang les deux mains du jeune homme qui s'en était emparé et subitement se rompit. Le cotre vira de bord sous le choc d'une vague. — Il pivota comme une toupie dans l'axe même du promontoire. Autour de lui, la mer poussa un rugissement de triomphe. Cette fois, sa proie lui appartenait, — elle était bien à elle : — elle ne pouvait lui échapper. Une lame accourut en rampant, plia son échine noire, hérissée d'une crinière d'écume, se glissa insidieusement sous la quille du bateau, et, se renflant subitement, l'emporta à vingt brasses au large, dans son remous.

— Germaine ! — appela Charles Kerval, d'une voix où vibra l'effroyable douleur de tout son être.

Une plainte lui répondit. Il eut avoir distingué ces mots :

— A moi ! à moi !

Il recula d'un pas, prêt à se jeter à la nage pour tâcher de regagner le cotre. Mais Simonne l'avait vu, Simonne dont l'amour ne put supporter ce spectacle.

— N'y va pas, Charles, n'y va pas ! Remonte ?

Elle le tutoyait, ce qu'elle n'avait jamais fait encore. Et dans son appel, il y avait un tel déchirement que le malheureux Kerval en fut bouleversé. Qu'allait-il faire ? A quel parti se résoudre, désormais ? Son incertitude était atroce. Elle ne devait point se prolonger. Le yacht n'était pas allé loin. Il revenait à son point de départ. Il ne revenait pas. La mer le remenait elle-même par un caprice. La mer a de ces caprices-là. Les génies qui la meuvent et la gouvernent choisissent, en même temps que les victimes, les lieux réservés aux holocaustes. Il était écrit que le yacht devait périr là même, sur ce cap où il avait été retenu captif. Une vague opposée à celle dont le remous l'avait entraîné le souleva tout entier comme un fétu, et, se dérochant tout d'un coup, le laissa retomber sous son propre poids.

Kerval n'avait eu que le temps de remonter l'escalier. Simonne, haletante, lui avait fait une chaîne de ses deux bras, ne voulant plus le laisser s'éloigner. Alors, tous ceux qui se trouvaient là, fous de douleur, sur cette plate-forme du cap, au travers des furies de Pouragan, purent assister à ce dernier acte de l'effroyable drame. — Le cotre s'abattit avec un bruit formidable. La quille se rompit, par le milieu, le bordage de tribord fut enfoncé. Une montagne d'eau s'ébouyant sur l'embarcation l'acheva.

Pièce à pièce, morceau par morceau, le yacht fut disloqué, déchiqueté. Les vagues le clouèrent là sur ces pierres changées en récifs, et s'amusèrent à écharper son cadavre.

En haut, sur la plate-forme, sous la pluie qui ruisselait, au milieu des sifflements du vent, tous les habitants de la villa, encore soutenus par un espoir indomptable, pleuraient à chaudes larmes, après avoir assisté à la ruine de la pauvre petite embarcation. De nouveaux appels désespérés retentirent.

Germaine ! Où était Germaine ! Nul ne pouvait croire qu'elle n'eût péri avec le yacht.

Kerval, le cœur broyé, affirmait d'ailleurs qu'elle n'était point sur le cotre. Et sa voix, en énonçant cette affirmation, avait une puissance, une énergie de conviction qui finit par pénétrer dans les cœurs. Mais, alors, où était-elle ? Quel inconcevable accident avait-il pu lui arriver ? Mme du Méal seule n'avait point vu la scène de destruction. En proie à une douleur sans nom, elle s'était enfermée dans un mutisme farouche. " Femme de marin, femme de chagrin," dit le proverbe. Elle avait bu le chagrin jusqu'à la lie pendant son union avec le capitaine de vaisseau Jean du Méal, à la faveur des séparations cruelles sans cesse renouvelées. Et voilà que la mer qui, pourtant, ne lui avait pas pris son mari, lui prenait son enfant à cette heure ! Ce malheur-là était si grand qu'elle n'y était point encore faite. Elle se refusait à y croire. Et, pourtant, elle connaissait sa Germaine. Elle savait que rien au monde n'eût pu entraîner son enfant à lui causer une pareille souffrance. Hélas ! la supposition d'une catastrophe, d'un accident jusqu'ici inexplicable, ne devenait que trop certaine, d'heure en heure.

Tout à coup Simonne entra, haletante, les yeux brillants, les bras tendus.

— Madame ! Madame ! — s'écria-t-elle.

Ce fut tout ce qu'elle put dire en ce moment. L'émotion lui coupait la voix. Elle chancela. La veuve courut à elle et lui saisit les mains avec une atroce incertitude.

— Germaine ? — demanda-t-elle.

— Oui... Germaine !

— Vivante, ou... morte ?

— Vivante ! — fit encore Simonne qui défaillait, cédant enfin à l'excès d'émotion.

— Mon Dieu ! — s'écria la pauvre mère. — Vous êtes bon ! Soyez béni !

Et, tout aussitôt, s'apercevant que Simonne grelottait sous ses vêtements transpercés par l'eau de pluie, palpant ses mains glacées, elle s'écria :

— Mais vous-même, chère enfant, vous-même, il vous faut des soins !

— Non, — dit Simonne, — à elle d'abord.

On entendait des rumeurs et des pas précipités dans le jardin. Mme du Méal regarda par la porte ouverte. Une plainte déchirante jaillit de sa gorge.

— Ma fille ! ma Germaine bien-aimée ! — pleura-t-elle en s'élançant au dehors, les bras tendus.

IX

Germaine s'était endormie dans sa grotte. Elle s'était endormie sans effort sous l'influence des approches de la grande commotion atmosphérique. L'orage, en épuisant la quantité d'air respirable, en saturant la zone de son déchaînement de fluides électriques, avait hâté la venue de ce sommeil. Ne prévoyant point le cataclysme, la jeune fille ne vit aucune imprudence à céder au besoin de dormir qui la sollicitait.

Il y avait plus d'une heure et demie qu'elle dormait. Le choc d'une haute vague sur les basses roches, au-dessous d'elle, l'éveilla. Ce qu'elle aperçut du fond de la grotte la terrifia. Elle voulut s'élançer audehors. Une deuxième vague, plus haute encore que la première, vint s'écraser à ses pieds, sur la bordure même du rocher avec un rejailis-

sement d'écume qui la fit reculer. Germaine se souvint que la Méditerranée n'a qu'un flux insignifiant. Elle se dit qu'elle serait tout à fait à l'abri dans sa niche, que la mer ne l'y dérangerait point. Même elle goûta une certaine volupté à la pensée qu'elle pourrait, de là, assister au sublime spectacle dont les premiers actes se jouaient en ce moment. Et, alors, résignée à prendre patience, elle alla se rasseoir sur son banc de mousse. Une seule chose l'inquiétait. Elle n'avait pas de montre, et le soleil se voilant, elle ne pouvait, même approximativement, connaître l'heure qu'il était.

En ce moment, l'horloge de la villa, du haut du gracieux campanile qui la renfermait, espaca cinq fois le son clair de ses cloches. La jeune fille se ressenta anxieuse. Cinq heures ! Elle ne pouvait demeurer là. Il lui fallait regagner au plus tôt l'escalier, rejoindre ses amis, éviter des inquiétudes à sa mère et à ses hôtes. D'un moment à l'autre, on pouvait s'apercevoir de son absence, si l'on ne s'en était pas aperçu déjà. Alors, très résolu à sortir, elle gagna de nouveau le jour. C'était l'instant même où la foudre se mettait de la partie. Le premier éclair qui déchira le ciel montra à la jeune fille le chaos des eaux sous ses pieds. Pour la seconde fois, elle eut peur. Eblouie, presque aveuglée, elle rétrograda de chef.

Il fallait passer cependant. Là-haut, dans la villa, on l'attendait, on se désolait sans doute. Germaine ferma les yeux pour ne point voir l'horrible lumière spectrale qui blémissait les objets. Elle commença cette descente qui eût donné le vertige au plus brave. Mais, à mesure qu'elle descendait, l'eau la gagnait. Quand elle mit le pied sur les dalles qui formaient l'étroit chemin ceignant le promontoire, une lame couvrit toute la surface. Elle eut de l'eau jusqu'aux chevilles. Ce froid lui donna un frisson.

Elle avait marché, tâtonnant, le long de la paroi à pic. Elle ouvrit les yeux. C'était la partie la plus large de cette sorte de corniche. Il y avait bien cinq mètres encore entre la muraille et la mer. Les grandes vagues ne l'atteignaient que de leurs embruns. Vaillamment, Germaine poursuivit sa route et gagna quelques pas encore. Mais la bordure allait se rétrécissant. Elle se resserrait en s'abaissant davantage. A dix pas d'elle la jeune fille pouvait voir l'angle le plus étroit, deux mètres à peine, dominant le gouffre plein d'écume. Au delà, la corniche remontait en s'élargissant. Mais il y avait là un terrible passage à franchir, — trois pas au moins à faire.

Et, de sa place, Germaine voyait les vagues se ruer sur ce sentier resserré comme un défilé, et couvrir d'eau les dalles. A chaque assaut la mer s'élevait de deux pieds le long du mur.

Elle s'arrêta, voulant se donner le temps de la réflexion. La prudence lui conseillait de revenir sur ses pas, de regagner la niche, d'essayer, par ses cris, de rassurer les hôtes de la villa, mais de ne point affronter plus longtemps une mer de plus en plus furieuse.

Germaine était une vaillante. Le danger ne la faisait point reculer. Bien plus : dans l'état d'esprit où elle se trouvait, il l'aurait presque. Elle regarda hardiment, et en face, le péril qu'elle allait aborder.

Non seulement le sentier était étroit, non seulement l'eau le couvrait en entier, non seulement les vagues déferlaient avec toute leur violence sur ce point, mais la paroi à pic qui s'y dressait soutenait la terre-plein de la villa, ne présentait ni une fissure, ni un angle. Pas une rocaille, pas un brin d'herbe auquel pût s'accrocher la main. — Seulement, ironie cruelle, à hauteur d'homme, une racine d'agavé, fortement plantée dans la roche, s'arrondissait comme l'anse d'un panier ou d'un vase. A la rigueur on pouvait s'y suspendre. Une idée germa dans son esprit. Peut-être qu'en projetant son mouchoir, elle parviendrait à le faire passer dans l'anneau formé par la courbe de la racine ? Et, de la sorte, elle aurait un point d'appui. A la seconde, elle eut combiné sa résolution. Se baissant rapidement, elle saisit un des galets que l'eau roulait sous ses pieds. Puis elle le fixa solidement au bout de la fine batiste. Alors, abandonnant sa chaussure qui n'était plus pour elle qu'une double cause de danger, — celui de la chute et celui du refroidissement, — les pieds nus, se rejetant sur la muraille, elle s'avança avec circonspection. Il fallait une indomptable énergie à une femme, pour tenter une telle traversée. Germaine marcha lentement, sentant l'eau la gagner de plus en plus. Sa robe se mouillait peu à peu, l'impression du froid lui montait aux jambes. Une lame assez tranquille l'enveloppa jusqu'aux genoux. N'importe ! Elle continua d'avancer. Maintenant, elle avait atteint le passage. Un pas, un seul pas à faire, et elle allait s'immerger dans la vague. Devant elle, le gouffre amoncelait ses épouvantes et ses colères. Les

lames la guettaient, épiant le moment où elle s'engagerait sur les dalles, Et si Germaine eût été superstitieuse, elle eût été effrayée de la férocité patiente que semblait déceler cette tenacité de l'élément en fureur.

Tout à coup, l'horreur du spectacle fut telle que Germaine crut qu'elle allait défaillir. Ses mains instinctivement se rejetèrent sur la muraille ; elle ferma les yeux, et une plainte pareille à celle qu'arrache le cauchemar jaillit désespérément de sa poitrine. La mer ne l'attendait plus. Elle venait. Une vague haute de quatre mètres se renfla au large. L'enfant, à travers ses paupières mal closes, vit la crinière d'écume s'agiter : un trou noir, semblable à un abîme, se creusait au-dessous, et cet abîme montait vers elle. Les lèvres de la jeune fille balbutièrent une prière. Ce fut comme le spasme de son dernier moment. La foudre venait de déchirer l'opaque voile des vapeurs en s'abattant au-dessus de sa tête, dans le jardin de la villa, sur le plus grand des eucalyptus. La terre trembla comme si le cap s'engloutissait, et l'énorme vague, déferlant d'un seul coup, couvrit la pauvre Germaine jusqu'aux épaules.

— A moi ! — cria-t-elle éperdue.

À ses côtés, le fragment de rocher qu'elle venait de quitter, s'affaissait sous le choc et disparaissait avec un clapotis formidable dans le gouffre.

— A moi ! — répéta Germaine, d'une voix si terrible que, cette fois, on l'entendit de la villa.

C'était cet appel qui avait attiré Simonne au dehors. La foudre, en tombant, avait rompu l'équilibre des fluides neutralisés. Les nuées lourdes crevèrent. L'averse crépita, trempant la malheureuse enfant jusqu'aux os. Elle vivait pourtant ; elle vivait de la plus misérable, de la plus affreuse vie, condamnée à subir la mort, à la boire en quelque sorte, goutte à goutte, sans répit, sans espoir. Alors, le courage l'abandonna. Sa jeunesse se révolta contre l'iniquité de ce trépas. Les yeux effroyablement dilatés, les ongles rayant le mur de granit, comme si elle eût voulu le creuser derrière elle, afin de s'y ouvrir un refuge, elle appela encore avec désolation :

— A moi ! à moi !

À chaque seconde, en effet, le péril devenait plus imminent. Il ne fallait plus songer à franchir le sentier que les vagues noyaient sans interruption. Il ne fallait pas davantage chercher à revenir en arrière, puisque les roches polies que la jeune fille avait parcourues un instant plus tôt, venaient de s'engloutir, arrachées de leurs séculaires alvéoles. Elle n'avait plus qu'à mourir là, à attendre le choc suprême qui allait emporter simultanément le pilori et la victime enchaînée. Qu'un second choc, égal au premier, se produisit, et Germaine allait descendre vivante dans sa tombe.

Alors, en cette minute effroyable et sans mesure, la jeune fille eut comme la vision de sa vie passée, de ses calmes joies, de sa pure tendresse pour sa mère dans le silence du petit appartement de Paris. Elle revit en même temps les heures de tristesse et de larmes, toutes celles qu'elle avait vu répandre à sa mère. Tout son corps vaincu par la fatigue et le froid s'affaissait. Elle plia sous le poids de l'angoisse. Une dernière pensée monta vers le ciel, suprême prière de cette âme immaculée. Elle chancela, elle tomba.

Les vagues passèrent et repassèrent sur ce beau corps évanoui. Ce fut un bonheur pour Germaine. Ainsi étendue dans l'angle de la paroi à pic, la jeune fille échappa à la prise des lames. L'eau, en ceignant ses membres, ne put la déplacer. Elle demeura là, glacée, pâle, telle qu'une belle morte dont la décomposition finale respecte encore la dépouille.

Cependant, dans le jardin de la villa, les recherches se poursuivaient. Simonne, avec une énergie infatigable, soutenait, encourageait tout le monde.

— Voyons ! — pleurait-elle, — il n'est pas possible que Germaine soit perdue ! Où voulez-vous qu'elle soit ? J'imagine qu'elle a dû faire quelque course à Saint-Jean, sans avertir personne, et que l'orage l'y a retenue malgré elle.

L'hypothèse n'était guère plausible. Mais, en l'absence de toute explication satisfaisante, celle-ci n'était pas tout à fait dépourvue de vraisemblance. Le nawâb s'écria :

— Allons ! qu'on attelle le landau ! Je vais descendre moi-même à Saint-Jean ; je frapperai, s'il le faut, à chaque porte. Il n'est pas possible que nous ne retrouvions pas notre enfant.

Charles Kerval était sombre. Il ne croyait pas à cette explication. Celle qu'il aimait de toute son âme, la chère créature sur laquelle son respectueux amour s'était interdit de lever les yeux, cette Germaine à laquelle il avait renoncé avec une héroïque abnégation, cette Germaine qui, jamais, ne saurait rien de ses souffrances, voilà qu'une catastrophe inouïe, impossible à prévoir, la ravissait à cet amour dont il subissait la torture adorée. Et Dieu ne lui accordait pas même la faveur de risquer pour elle une vie qu'il était prêt à sacrifier pour le plus infime des êtres humains. Auprès de lui, Simonne sanglotait et répétait :

— Germaine ! Mais où est donc Germaine ?

La petite Indienne s'était rapprochée de lui, suppliait.

— Oh ! Charles, Charles ! Où pourrait-on chercher ! Que pourrait-on faire encore ?

Soudain, elle s'arrêta. Ses yeux s'agrandirent démesurement. Elle étendit le bras vers le mur de clôture, du côté de la rade de Villefranche. Un arbre en s'abattant l'avait renversé en une large brèche ; un éclair venait de lui montrer cet écroulement.

— Là ! — fit-elle haletante. — Là ! Elle est peut-être tombée là !

Mais n'existe-t-il pas de ces illuminations soudaines de l'esprit, de ces voyances extraordinaires qu'il est impossible de justifier ? Pourquoi l'enfant avait-elle parlé de la sorte ? Elle-même n'aurait su le dire. Mais son regard était allumé d'une flamme si vive, sa voix avait une telle autorité de conviction, que, tout de suite, on courut à la brèche. Charles passa rapidement de l'autre côté du mur. Au-dessous, la paroi du rocher se creusait perpendiculaire, et tout en bas, la corniche se renflait, baigné par les vagues maintenant décroissantes. Le lieutenant de vaisseau se redressa. Ses yeux flamboyaient. Sa voix eut une résonance de commandement quand il cria :

— Des cordes ! Pour Dieu ! des cordes ! Elle est là ! Je la vois !

Il montrait du doigt le pied des assises rocheuses. Et, sans attendre ce secours que les domestiques allaient quérir dans la maison, il dit brièvement à Simonne :

— Chère Simonne, je vais faire le tour. Il existe un passage. Quand j'appellerai, que l'on me glissé les cordes. Je remonterai par ici.

Elle ne comprit qu'une chose. Charles avait retrouvé Germaine ; il allait la sauver.

Sans souci de la pluie et du sol détrempé, sans le moindre sentiment personnel, l'enfant se laissa tomber à genoux, tandis qu'une action de grâces s'élevait de son sein oppressé :

— Mon Dieu ! soyez béni ! Faites qu'elle vive ! Faites qu'elle n'ait point de mal.

Il y eut une attente inexprimable, un de ces moments dont la durée ne peut se calculer que sur l'intensité des angoisses subies. Tout le monde était accouru.

Simonne, frémissante, fiévreuse, guidait les domestiques. Elle aussi avait un empire, une autorité souveraine. Elle donnait ses ordres à voix basse, contenant sa propre émotion à grand'peine.

— Du silence ! — disait-elle. — du silence ? Pas de cris !

Dandari, muni de fortes cordes et aidé du cuisinier hindou, se penchait déjà sur l'arête en saillie de la muraille rocheuse. Par bonheur, celle-ci n'était à pic que sur une profondeur de deux mètres environ. Le reste de la montée, le triple, environ, de cette mesure, était formée d'un amas de roches disposées en gradins. On entendit la voix de Kerval demandant :

— Filez les cordes et amarrez-les au pied d'un arbre.

Simonne ne put contenir plus longtemps son anxiété.

— Charles, — c'est bien elle ?

— C'est elle, — répondit l'officier.

— Vivante ou... ? — ajouta la jeune fille qui ne put achever le mot fatal.

— Vivante ! — prononça encore la voix de Kerval.

Un coup d'œil lui avait suffi pour se rendre compte de l'événement. Le crépuscule d'été ramenait un peu de jour au ciel. Maintenant que la bourrasque avait passé, déchargeant l'atmosphère du poids qui l'alourdissait, les nuées noires se déchiraient dans la voûte, se dispersaient en haillons que le vent achevait de balayer dans tous les sens. La pluie avait cessé. On n'entendait plus les roulements du tonnerre que là-haut, sur les montagnes, dans la direction de la Turbie. La mer elle-même, comme épuisée d'efforts, ramenait ses vagues, encore très fortes, mais déjà radoucies. Elles traînaient sur les roches avec l'alanguissement, la lassitude d'une grande violence inutilement dépensée.

Et, soudain, le soleil, dont le disque atteignait l'occident, troua le sombre amas des vapeurs. En un clin d'œil l'horizon se dégagea, blanchit, et les rayons obliques versèrent un long sourire de consolation sur la côte meurtrie et éplorée. C'était l'espérance succédant à l'abattement et au deuil.

Charles avait aperçu la grotte trouée au flanc du mamelon. Tout de suite, il avait compris. Cette grotte c'était la retraite préférée de Germaine. Elle y était venue chercher le repos et la fraîcheur ; elle s'y était laissé surprendre par l'ouragan. Et c'était en fuyant, en voulant regagner la villa, qu'elle avait été arrêtée par la mer sur cette pointe au ras des flots. C'était miracle que les vagues ne l'eussent point emportée !

Et elle était là, maintenant, inerte, étendue, dans un désordre plein d'une poignante poésie. Ses longs cheveux denoués étaient épanchés autour d'elle, ruisselants d'eau de mer. Les vagues avaient pudiquement ramené les plis de ses jupes. Les pieds nus émergeaient seuls de l'étoffe sombre blancs comme les mains, comme les traits exsangues de ce beau visage où le sang ne circulait plus. Le jeune homme sentit son cœur éclater. Était-elle donc morte ? Dormait-elle son dernier sommeil en face de cette mer bleue dont elle aimait les caresses ? Cette âme de vierge s'était-elle enfuie, abandonnant sa dépouille sur ce roc comme au seuil d'une tombe ?

Mais, sur-le-champ, une pensée rassurante lui vint.

Les paupières étaient naturellement fermées, la bouche n'avait aucun rictu, les traits aucune contracture. La vie devait être encore là. Il souleva la main. Le bras n'avait point perdu sa souplesse. Ses doigts se firent moins craintifs. Il osa interroger le pouls. Le sang battait faiblement, mais il battait dans l'artère. Ce fut alors que Charles se redressa ; ce fut alors qu'il demanda l'aide des assistants de là-haut, — alors que la voix de Simonne lui posa ses hésitantes questions. Maintenant il fallait procéder au sauvetage. Aussi sûr qu'il fût de lui-même, Kerval n'eût point osé reprendre avec un aussi précieux fardeau le chemin qu'il avait suivi pour venir. Il préféra se servir des cordes que l'on venait de lui faire glisser. Avec d'infinies précautions, il souleva le corps inerte de la jeune fille. Il tressaillit à ce contact. Et comme si une flamme épanchée de ce cœur viril eût réchauffé la pauvre enfant évanouie, le sang colora un instant ses joues. Ses yeux s'ouvrirent. Elle n'eut que la vision rapide du visage qui la considérait. Un sourire, pâle comme un crépuscule d'automne, glissa sur ses lèvres, et elle murmura doucement :

— Vous ?

Mais ce ne fut qu'une chaleur fugitive. Le regard s'éteignit de nouveau, — de nouveau le corps s'appesantit sur le bras robuste de l'officier, tandis que la tête charmante retombait sur son épaule. Charles avait saisi les cordes. Il en fit passer une sous les aisselles de Germaine, la ramenant autour de sa propre taille, jusqu'à sa main gauche, pendant que de la droite, à la force du poignet, il se hissait jusqu'au niveau des premiers blocs en degrés, où il prit pied. C'était là un de ces tours de force qui réclament une vigueur d'hercule. Et pourtant, quand il eut franchi la brèche du mur, il éprouva un vertige. Par un appel surhumain à sa volonté, il ne voulut déposer son fardeau qu'entre les bras de la mère désolée. Il marcha jusqu'au salon. Mais déjà, Mme du Méal, avertie par Simonne, accourait à sa rencontre.

À la vue de sa fille évanouie, elle poussa un cri déchirant. Charles ne parut point l'entendre. Entraînant les femmes sur ses pas, il pénétra dans la maison, et ne s'arrêta qu'au premier étage, au seuil de la chambre de Germaine. Là, un sentiment de piété l'arrêta. Il ne voulut point entrer dans ce sanctuaire.

Oublieuse d'elle-même, Simonne n'avait point voulu quitter sa cousine retrouvée. Elle aida donc Mme du Méal et Parvati à déshabiller la jeune fille et à lui donner les premiers soins que réclamait son état. Kerval avait eu le temps de prévenir les femmes que la jeune fille n'était qu'évanouie. Il n'y avait point à combattre les effets d'une immersion. Il fallait surtout réagir contre la fatigue nerveuse et le froid longtemps enduré. Alors seulement le jeune homme descendit au salon. Il était épuisé. La fatigue physique et la douleur morale avaient raison maintenant de l'athlète. Ses jambes se ployèrent et il tomba lourdement sur un sofa. Le nawâb lui mit affectueusement la main sur l'épaule ; — Allez vous reposer, Charles, mon enfant, — dit-il paternellement. Il en est plus que temps.

Cette parole le galvanisa.

— Me reposer ? — Ah ! ce n'est point à moi qu'il faut penser en ce moment. Qu'est-ce que la fatigue pour un homme ! C'est de notre ange que je suis inquiet.

— De qui parlez-vous — demanda le vieillard dont les yeux eurent une étrange lueur.

— De Simonne, — s'écria Kerval ; de notre pauvre petite Simonne que je n'aurais jamais cru capable d'une pareille énergie. Cette enfant m'a fait honte aujourd'hui. Moi, un homme, j'ai éprouvé le découragement. Elle n'a pas désespéré !

— C'est vrai ! — prononça le vieillard. — Elle a été simplement admirable.

Tous deux avaient penché le front. Une même pensée les absorbait. Deux petites mains glacées prirent en même temps les leurs. Une voix pure murmura :

— C'est bien de m'aimer comme vous le faites ! Heureusement que je sais vous le rendre.

Déjà Charles avait recouvré toute sa force.

— Simonne, — fit-il, en prenant dans ses paumes les pauvres doigts inertes, — vos mains sont glacées. Je vous en prie, ma chère enfant, songez à vous. Vous n'avez pas encore quitté vos vêtements. Quelle imprudence !

— Ce n'est rien, — balbutia-t-elle avec un sourire.

Mais un grand frisson qui la fit grelotter démentit ses paroles. Elle chancela. Kerval la saisit dans ses bras. Il l'emporta, comme il avait emporté Germaine évanouie sur le rocher lorsqu'il l'avait arrachée à la mer. Et, vraiment, en cette minute, un doute cruel traversa le cœur déchiré du jeune homme. Qui donc eût pu lui dire où étaient ses pensées ? Laquelle aimait-il le plus, à cette heure, celle qu'il venait de sauver, ou celle dont l'indomptable courage avait soutenu et ranimé le sien pendant cette journée d'agonie ?

X

Journée d'agonie, nuit d'insomnie et d'angoisses. Raham-Sing, en présence des menaces que contenaient les événements, avait mandé un médecin de Nice, le plus renommé entre tous. Les circonstances, en effet, exigeaient que l'on fit face sans retard aux éventualités qui pouvaient surgir. — Par malheur, il était fort tard au moment où l'avis avait été transmis, et le praticien illustre dont on réclamait l'intervention ne devait venir que dans la matinée. Tandis que Parvâti s'installait au chevet de Simonne, Mme du Méal, de son côté, veillait sur sa fille. Les deux enfants étaient prises simultanément par la fièvre. Germaine avait recouvré ses sens une demi-heure environ après le sauvetage. S'était-elle brusquement rappelé les péripéties du drame dans lequel elle venait de jouer un si terrible rôle, à son corps défendant ? On ne pouvait le savoir, vu que la jeune fille n'avait pas prononcé une seule parole, et qu'elle était retombée presque immédiatement dans un assoupissement lourd, à la faveur duquel la fièvre s'était déclarée.

Vers minuit, au moment où Mme du Méal, écrasée elle-même par ses émotions, se disposait à profiter du calme relatif de sa fille pour essayer de goûter quelque repos, la voix de Germaine l'avait appelée à son chevet.

— Maman ! — disait la douce voix.

La pauvre mère accourut.

— Tu m'appelles, Germaine ? — demanda-t-elle.

La jeune fille, très pâle, les yeux cernés de bistre, la peau brûlante, prit doucement la main de la veuve, et, très bas, d'un accent où perçait la supplication :

— Maman, — dit-elle, — je ne me sens pas très bien. Après ce qui m'est arrivé, il n'y a rien d'étonnant. Je pense que ce ne sera rien. Mais... enfin... si j'étais malade, promets-moi que personne autre que toi, ou une garde, ne me veillera.

Mme du Méal eut le cœur serré. Pourquoi Germaine lui disait-elle ces choses ?

— Je le jure, ma fille, — répondit-elle, alarmée. — Mais que signifient tes paroles ? Qu'es-ce qui te fait redouter une maladie de ce genre ?

Il était visible que la pauvre enfant avait toute sa conscience, que, déjà sous l'empire du mal, elle faisait un violent effort pour rétablir la perception un peu confuse de ses idées.

— Je ne sais pas, — murmura-t-elle, de ce ton vague et saccadé, qui annonce l'imminence du délire. — Mais souviens-toi, souviens-toi que tu m'as juré.

Elle n'en dit pas plus long. Le coma la ressaissait. Ses paupières se fermèrent pesamment. La nuit se passa de la sorte, sans trouble appréciable. Mme du Méal put se reposer quelques heures. A son lever, une merveilleuse aurore illuminait un ciel épuré par l'orage de la veille. Mais ni Simonne ni Germaine n'étaient là pour fêter le retour consolant du soleil au lendemain des détresses du cataclysme. Le nawâb et Charles Kerval se rencontrèrent seuls, mornes et silencieux, autour de la table du repas. Tous deux avaient déjà pris des nouvelles des jeunes filles. Ces nouvelles n'étaient point rassurantes, hélas ! Simonne avait déliré toute la nuit ; Germaine était encore plongée dans le sommeil morbide où elle était tombée.

— Journée maudite ! — prononça Raham-Sing, dont les bras retombaient avec découragement. — Nous voilà avec deux malades dans la maison. Comment cela va-t-il finir ? Et ce médecin qui ne vient pas !

Sous ce rapport, heureusement, le souci ne fut pas de longue durée : moins d'une demi-heure plus tard, le docteur arrivait, débarqué du premier train de Nice. Une voiture de la villa attendait à la gare. Le praticien se fit conduire tout droit aux deux chevets. Il questionna longuement les assistants sur les faits qui avaient provoqué la double maladie. Une fois renseigné, il put accoir son diagnostic.

— Pour la plus jeune, — dit-il, — il n'y a, grâce à Dieu, aucune crainte à avoir. La fièvre n'est que le résultat des fatigues d'hier. N'était la faiblesse de son tempérament, la nuit aurait suffi à la remettre de ce trouble passager. Encore une journée de repos, soit au lit, soit simplement dans la chambre, une nourriture substantielle et l'éloignement de toute cause de souci, — et, demain, il n'y paraîtra plus.

C'était de Simonne qu'il avait parlé ainsi. On se trouvait donc rassuré de ce côté, le pronostic étant des plus favorables. Il le fut infiniment moins, hélas ! à l'égard de Germaine. Le médecin hocha la tête, ne se prononça pas, s'en tira par quelques réponses évasives, ordonna des effusions de glace et des compresses froides sur la tête, puis se retira en annonçant qu'il reviendrait le lendemain. Ceux qui connaissaient le docteur Péjarry savaient qu'il n'était point un alarmiste. Pour qu'il revint le lendemain sans en être prié, il fallait qu'il jugeât le cas grave et sa présence indispensable. A sa visite du lendemain, le médecin trouva le pouls dur et agité, la réaction très forte, la température du corps très élevée. On était décidément en présence d'une inflammation franche du premier degré. Il fallait prévenir les conséquences de la seconde période, c'est-à-dire de la dépression et de l'asphyxie. Pour la seconde fois, l'homme de l'art suspendit son jugement. Comme Charles Kerval l'interrogeait avec avidité, il se borna à répondre :

— Mon cher Monsieur, je ne suis pas plus avancé que vous en ce moment. J'ignore ce qui va suivre, bien que tout semble annoncer une inflammation générale du cerveau, une encéphalite diffuse.

Hélas ! cet arrêt devait se confirmer dès le lendemain. La fièvre cérébrale se déclarait dans toute sa violence, avec son cortège ordinaire de phénomènes nerveux, de soubresauts et de contractures, de troubles de l'intelligence, cruelles manifestations du désordre de l'organisme, tristes preuves du peu qu'est l'homme, quelque parfaite que soit la structure dont le créateur l'a pourvu. Germaine resta dix jours entre la vie et la mort. Pendant ces dix jours, Mme du Méal demeura seule au chevet de son enfant, la disputant avec acharnement à la blême visiteuse des foyers, dépensant sa propre vie sans compter pour conserver cette chère existence menacée. Le docteur Péjarry ne cessa point de venir, chaque jour, réconfortant les volontés, relevant les courages à bout d'espérance, prescrivant les remèdes de circonstance. Avec une prudence sans égale, il ordonna de ne rien changer aux conditions actuelles de la malade, réservant, disait-il, les modifications pour le jour où les commencements de la convalescence pourraient exiger une transformation du régime à suivre. Ce jour vint, et tout le monde garda le souvenir du rayonnement qu'eurent alors les traits impassibles et glacés jusque-là du vieux praticien.

— Madame, — dit-il, en tendant la main à Mme du Méal, vous êtes une mère incomparable. Il n'appartient qu'à Dieu de vous récompenser, mais je crois ne point trop anticiper sur cette reconnaissance en vous annonçant, enfin avec joie, que votre fille est sauvée.

Et la voix du médecin tremblait en prononçant ces derniers mots. Il ajouta avec une hésitation visible, entrecoupée de " hum ! hum ! " saccadés :

— Je dois maintenant ordonner une prescription d'hygiène bien déplaisante, mais, malheureusement, indispensable. Pardonnez-la-moi.

La veuve le considéra avec un vague effroi ne devinant point ce qu'il allait dire. Le médecin indiqua la superbe chevelure qui entourait le front pâli de Germaine.

— Il faut couper cela, — dit-il très vite, ayant conscience de la dureté de cet ordre.

— Oh ! docteur ! — supplia Mme du Méal, coquette pour la beauté de sa fille. — Est-ce que c'est rigoureusement nécessaire ! Est-ce qu'il n'est pas possible de s'en dispenser ?

— Hélas ! non, Madame, — répondit-il tristement. — Ces beaux cheveux-là sont désormais des ennemis de la santé de notre jeune malade. Une partie de l'inflammation des méninges s'est nécessairement transmise au crâne, et l'exhalation cutanée qui va suivre serait retardée ou même entravée par la présence d'une chevelure aussi épaisse. D'ailleurs c'est un bienfait pour cette chevelure elle-même, car la maladie se chargerait de faire ce que ne feraient point les ciseaux. Et, alors, ce ne serait plus un raccourcissement momentané que ce superbe diadème aurait à craindre, mais la calvitie consécutive à ce genre de maladie qu'il faudrait redouter.

Il prit congé de la veuve avec une dernière exhortation.

— Allons ! un peu de courage, Madame ! N'hésitez pas. Songez qu'il y va de la santé, de la beauté même de cette chère enfant. Que les ciseaux vous soient légers ! Je vous autorise à fermer les yeux pendant l'accomplissement du sacrifice.

— Mes cheveux ! mes beaux cheveux ! — gémissait Mme du Méal.

Le docteur Péjarry se retira. On l'entendit répéter en s'en allant

— Je ne veux pas les voir demain, quand je reviendrai. C'est dit.

Ainsi se terminait cette première partie du drame de la villa.

On fit liesse, ce jour-là. Le nawâb avait les larmes aux yeux. Il embrassa Mme du Méal avec effusion. Pendant toute la durée de la maladie de Germaine, le vieillard n'avait cessé de paraître soucieux et préoccupé. Plus que personne peut-être dans l'hospitallière demeure, il s'était attaché à cette belle et bonne jeune fille devenue l'amie et la conseillère de sa petite Simonne. Si bien qu'une partie de son affection pour celle-ci s'était, non pas détournée d'elle, mais reportée, par une sorte d'expansion naturelle, sur Germaine.

Depuis que Germaine était malade, Simonne ne tenait plus en place. Elle allait et venait dans la maison, s'informait de tout, se mêlait à tout. Vingt fois elle avait essayé de lever la consigne qui enchaînait Mme du Méal au chevet de sa fille. La veuve était demeurée inébranlable dans sa résolution de refuser à tout le monde la porte de sa fille malade. Ne devait-elle pas se conformer à la promesse qu'elle avait faite à celle-ci ? Et Simonne, la douce Simonne, ne pouvait embrasser sa cousine que sous l'œil vigilant de Mme du Méal. Aucune conversation, du reste, n'était possible avec la malade, puisque, depuis dix jours, Germaine, consumée par la fièvre, n'avait pu ni prononcer une parole, ni même rassembler des idées logiquement disjointes. Maintenant que le mieux s'était déclaré, cette consigne ne pouvait plus être aussi sévère. Mme du Méal se relâcha donc un peu de l'étroite surveillance qu'elle exerçait : le médecin n'avait pas tourné les talons que la veuve moins faite au bonheur qu'à la science de modérer ses allégresses, laissa Mlle d'Illoy pénétrer auprès de sa cousine. Seulement, elle fut très aise de pouvoir prendre l'avis de la petite Indienne au sujet de la cruelle et irrévocable sentence rendue par le docteur Péjarry. Il s'agissait de sauver, s'il en était temps encore, la chevelure proscrire de Germaine.

Simonne écouta paisiblement la veuve, bien que, pourtant, une larme tremblât au bout des longs cils, en considérant la belle tête pâle noyée dans les flots de ses cheveux.

— Oh ! — fit-elle, — couper cela ! Porter la main sur cette couronne !

— Je ne le pourrai jamais, — murmura Mme du Méal.

Et alors une détente se produisit. La vaillante mère, qui avait dépensé toute sa force dans sa lutte contre le mal, ne pouvait se résigner maintenant à ce qui lui faisait l'effet d'un sacrilège. Il fallait cependant que le sacrifice s'accomplît.

— Soit ! — dit Simonne avec résignation, — c'est moi qui m'en chargerai.

Elle reconduisit Mme du Méal dans sa propre chambre et vint s'installer au chevet de Germaine. Un moment l'émotion l'emporta en elle sur le courage. Elle fondit en larmes. Sa cousine dormait profondément. Simonne s'assit à côté du lit et se prit à considérer la malade.

— Va, va, tu n'y perdras rien, ma Germaine. Tu vas te relever plus belle, plus charmante. Ces beaux cheveux recroîtront ; les couleurs reviendront à ces joues, la limpidité à ces yeux. Tu renaitras, ma Fleur des neiges. Tu reprendras l'empire de la terre glacée qui t'appartient. Il n'y a que les plantes du soleil qui touchent vos rivages pour y mourir.

Un soupir souleva sa poitrine, un accès de toux la secoua.

— Ah ! — murmura-t-elle sans y prendre garde, — j'ai beau faire, Le pressentiment est dans mon âme, comme le mal est dans ma poitrine. Ils me brûlent tous deux, ils me dévorent. Et, cependant, j'ai toujours froid ! Feu intérieur qui me consumes, que ne réchauffes-tu mes mains et mon cœur.

Elle fit quelques pas dans la chambre et se rapprocha de la fenêtre. Le soleil était aveuglant derrière les jalousies retombées.

Simonne demeurait là, aspirant la chaleur par tous ses pores, se baignant dans cette irradiation qui séchait l'herbe et faisait la terre altérée. Tout à coup, elle quitta son poste et revint vers le lit. Germaine avait parlé. La malade, les yeux ouverts, s'était redressée sur sa couche. Elle ne voyait pas, ou du moins ne distinguait pas les objets. Une hallucination attirait ses regards en jetant le trouble dans ses pensées. Du premier coup d'œil, Simonne devina ce trouble. Étranges effets de la fièvre ! Le délire, que Germaine redoutait, avait laissé son esprit en repos pendant toute la durée de la maladie. Maintenant que l'inflammation n'existait plus à l'état aigu, l'anémie cérébrale donnait prise aux réactions nerveuses.

— Je vais mourir, — disait Germaine.

Simonne ne put supporter cette parole. Elle saisit les mains de sa cousine.

— Non, Germaine, ma Germaine ! Tu ne mourras pas.

— Je mourrai ! — répéta la malade avec force. — La mer ! Vous voyez bien que la mer est là ! Elle vient me chercher. Personne ne viendra me reprendre. Il faut que je meure. Je suis heureuse de mourir.

— Heureuse de mourir ! — répéta Simonne, comme un écho.

La malade avait un navrant sourire. Il était manifeste qu'elle ne reconnaissait point son interlocutrice. Le trouble mental s'accroissait.

— Heureuse, bien heureuse ! — La mort, c'est une délivrance. On ne m'aime pas, moi.

— Oh ! chère, chère aimée, — protesta Mlle d'Illoy, cherchant à ramener la lumière dans cette intelligence obscurcie, — pourquoi dis-tu de telles choses ?

Germaine la repoussa. Ses sourcils se froncèrent.

— Qui êtes-vous, vous ? Pourquoi ma mère n'est-elle pas là ?

— Je suis Simonne, ma Germaine, ta petite Simonne.

— Simonne ! — prononça la malade avec une inflexion de voix qui fit brusquement tressaillir le cœur de sa cousine. Ah ! oui, Simonne ! Elle est heureuse, Simonne ! C'est elle qu'il aime ! Il faut qu'il l'aime. Chère Simonne ! Moi aussi, je l'aime tant !

Elle repoussa encore sa compagne et se laissa retomber sur l'oreiller.

— Vous voyez bien qu'il faut que je meure ! Si je ne mourais pas, Simonne mourrait. C'est elle qu'il aime ! Il ne m'aime pas, moi. Il faut que je meure. — Heureuse ! heureuse !

Un nouveau sourire erra sur ses lèvres, et ses paupières s'alourdirent derechef. Mlle d'Illoy s'était éloignée de la couche. Un tremblement la secouait ; elle était livide. Le jour, un jour affreux, — venait de se faire dans son esprit. En une seconde, la malheureuse enfant subit la plus effroyable des douleurs. Elle eut l'enfer dans le cœur. Un sentiment inconnu insoupçonné, fait d'indignation et de jalousie, de pitié et de désespoir, la pénétra tout entière. Tout, — elle devina tout à cette funèbre lueur. Germaine avait voulu mourir ; Germaine aimait Charles Kerval, et c'était pour cela qu'elle avait cherché la mort. Bien plus : elle la cherchait encore, elle l'appelait comme une délivrance. Ainsi, tel était le malheur qu'elle, Simonne, avait attiré sur sa tête.

Un instant, Simonne crut qu'elle haïssait Germaine. Elle s'était écartée de la couche où la pauvre malade retombée prononçait encore des mots sans suite, dictés par l'abominable délire. Simonne songeait qu'elle était venue là, elle en amie dévouée, en sœur qui se fait infirmière volontaire ; elle songeait qu'elle remplaçait momentanément la mère vaincue par la fatigue. Et elle s'expliqua alors pourquoi Mme du Méal avait tenu à

rester seule pour soigner sa fille, pourquoi elle s'était acharnée à défendre sa porte à toutes les sollicitudes, même à elle, Simonne, qui parfois avait trouvé cette précaution presque blessante. Insensiblement le calme se faisait en elle. Elle raisonnait maintenant, et, à la faveur de ce raisonnement, la pitié prenait le dessus sur tous les autres mouvements de son âme.

Alors Simonne se reprocha sa colère de tout à l'heure. Elle eut honte d'avoir pu croire au mal. Le mal ? Où était-il ? Quel œil pouvait le deviner ? Quel juge pouvait le rechercher ? Nul n'a le droit d'incriminer la pensée de son semblable. Il n'y a faute qu'au moment où la volonté souscrit à la conception du parjure. Tout cela, Simonne se le dit avec une prodigieuse rapidité d'intuition. Le procès fut instruit, délibéré, jugé en un délai qu'aucune appréciation n'avait pu évaluer. La sentence, ce fut un retour immédiat à sa précédente affection.

— Chère Germaine ! — s'écria la pauvre enfant. — Non, tu ne mourras point !

Elle se souvint alors de la pénible mission qu'elle avait acceptée, c'était à elle, maintenant, de rendre le bien pour le mal, à elle de dégager ce front brûlant que la fièvre pouvait ressaisir, fièvre dont le récent délire de Germaine lui parut être l'avant-coureur.

— Allons ! — soupira-t-elle, — accomplissons le sacrifice.

Il y avait plus d'heure qu'elle était là pour cette besogne attristante. Que de choses en ce délai ! Que de révolutions morales dont elle sentait l'ineffaçable vestige dans son cœur ! L'enfant secouait la tête pour chasser les mornes idées. Elle vit briller sur un meuble l'acier clair des ciseaux qui allaient accomplir cette profanation. Elle en eut un frisson, et ce fut en détournant les yeux qu'elle y porta la main. Le fatal instrument lui produisit l'effet d'un fer rouge. N'importe ! Il fallait agir, et faire vite, pour ne point fatiguer la malade. Avec toutes sortes de délicates précautions, elle s'approcha de Germaine, souleva la tête endolorie, et entoura de linges blancs la nuque et le cou de sa cousine ! Celle-ci était plus calme. C'était le sommeil, en ce moment, qui lui tenait les yeux fermés. La respiration était régulière, la température normale. Et Simonne venait surprendre ce sommeil, abuser de ce repos. Quand Germaine s'éveillerait, elle n'aurait plus autour du front le magnifique diadème dont elle avait le droit d'être fière. Sa couronne serait tombée sous le fer. Deux larmes perlèrent au bout des cils de Simonne. Elle se pencha sur la jeune fille endormie, et dans un souffle murmura :

— Pardonne-moi, chérie ! C'est le médecin qui le veut. J'aime encore mieux ta vie que tes cheveux. Dieu te rendra ta beauté, et moi...

Un sanglot fit refluer son souffle quand elle acheva :

— ... Moi, je t'en aimerai d'avantage !

Germaine avait penché le front de côté. L'instant était propice. Simonne plongea les ciseaux dans les épaisses nattes brouillées. Les larmes remplissaient les paupières, troublant sa vue, tombant goutte à goutte de ses joues sur son corsage et aussi parmi la chevelure détachée ; elle entendait le cri des lames coupant impitoyablement les longues tresses fines comme la soie. Jamais, depuis l'enfance, le fer n'avait touché ce front virginal. Et, néanmoins, Simonne accomplit sa besogne jusqu'au bout, avec l'indomptable volonté d'exécuter la prescription du docteur. Elle n'épargna point la pauvre tête, qui lui parut affreusement pâle et amaigrie, quand elle osa jeter un premier regard sur l'adorable visage dépourillé de son cadre d'or bruni. Puis, doucement, elle ramassa la serviette blanche qui contenait l'admirable parure de ce front dégarni et la plia pieusement. Un coup frappé à la porte l'appela du dehors. Une voix étouffée demanda :

— Eh bien Simonne ?

Elle reconnut l'accent douloureux de Mme du Méal et ouvrit en répondant :

— Eh bien, c'est fait ! Elle est presque plus jolie encore !

Mensonge exquis qui ne trompa point la mère, malgré le sourire dont Mlle d'Illoy essaya d'accompagner sa parole. Lorsque Mme du Méal aperçut l'amas des cheveux coupés, elle fondit en pleurs. Simonne la prit par la main et la mena droit au lit où sur l'oreiller se détachait la jolie tête dépourillée. — Une vague rougeur colorait les joues de Germaine, la poitrine se soulevait sans effort sous une respiration égale.

— Il faudra lui mettre une coiffe de Bretonne, — dit Simonne, — vous verrez comme cela lui ira bien ! Elle est si jolie, notre Germaine !

Et, comme celle-ci rouvrait les yeux avec un regard encore vague, la petite Indienne dit en confidence à la mère :

— Vous savez, — il ne faut pas vous en inquiéter ! — elle rêve tout haut... quelquefois.

— Ah ! — fit la veuve, qui ne put dissimuler son trouble.

Mais Germaine avait toute sa connaissance, maintenant. Elle murmura :

— Maman !... Simonne !... Toutes deux ensemble ? Elle ajouta :

— J'ai été bien malade, n'est-ce pas ? J'ai manqué mourir ! Oh ! c'est bon de vivre ! Est-ce que je suis changée ? — Maman, donne moi une glace.

La veuve regarda Simonne avec détresse. Toutes deux gardèrent le silence. Germaine parut inquiète, et comme on se détournait à sa question, elle aperçut le paquet des cheveux coupés. Elle comprit et porta les mains à son front. Des larmes lui montèrent aux yeux. Mais ce ne fut qu'une crise rapidement calmée. Elle appela Simonne.

— Cher ange ! — dit-elle du fond de l'âme, — c'est toi qui m'as fait cela, j'en suis sûre. Je te les offre en sacrifice, ma Simonne bien-aimée.

XI

Lorsque Germaine descendit au jardin pour la première fois, tout le monde la salua d'unanimes compliments. C'était Simonne elle-même qui avait voulu la coiffer. Or, elle avait un goût exquis, cette petite Simonne.

Elle avait choisi, entre toutes, la coiffure des femmes d'Auray, ce petit bonnet garni d'ailes blanches, analogues aux cornettes des saintes filles de la Charité. Seulement, la coiffe de Germaine, bonnet et ailes, était de dentelle superbe, tout en point d'Angleterre. La petite Indienne était allée la choisir elle-même à Nice, cette dentelle, et, de ses mains de fée, avait confectionné le gracieux travail. Il était certain que Germaine n'avait jamais été plus jolie.

Douces heures que celles du retour à la santé ! Quand on a frôlé la mort, quand on a vu l'ombre de son manteau noir s'allonger jusqu'à soi, on trouve à l'existence un éclat nouveau. Ciel et terre s'entendent pour fêter la bienvenue au survivant ; les fleurs ont des parfums inconnus, la brise d'enivrantes caresses. Le moindre bruit est une musique, la moindre rumeur est un chant. Germaine éprouvait tout cela, et ses traits laissaient lire son bien-être. Autour d'elle, d'ailleurs, il semblait qu'un accord tacite se fit pour lui éviter tout retour sur le passé. Pas une question ne lui avait été posée au sujet de son accident, et lorsqu'elle-même avait voulu savoir par quel miracle elle avait échappé à la mer, Simonne, lui avait dit, en lui montrant Charles Kerval qui s'était respectueusement incliné :

— Le voilà, ton sauveur. Après Dieu, c'est à lui que tu dois la vie.

Mais le jeune homme n'avait pas voulu garder pour lui ce qu'il tenait sans doute pour un éloge immérité. Il avait répliqué sur-le-champ :

— Mademoiselle, je n'ai eu, moi, que le bonheur de vous relever sur la roche où vous étiez évanouie. C'est Simonne qui a deviné, qui a eu l'intuition, en quelque sorte, de votre chute, notre Simonne que ni le vent, ni la pluie, ni la foudre n'ont pu faire sortir du jardin.

Bien que troublée par la voix de l'officier, Germaine lui avait tendu la main.

— C'est donc à vous deux, — dit-elle, — que je dois d'être encore de ce monde.

Elle ajouta avec un sourire charmant :

— Ainsi, dans mon cœur comme dans la vie, vous serez à jamais unis.

Ces paroles allèrent droit à l'âme de Simonne. Elles s'étendirent comme un baume sur le souvenir toujours cuisant de ce que lui avait révélé le délire de sa cousine. Mais lorsque Charles Kerval se fut éloigné d'elles, Germaine enlaça étroitement l'enfant de ses deux bras.

— Oh ! Simonne, ma Simonne ! — s'écria-t-elle dans un chaud élan de son affection. — Tu m'étais bien chère, déjà ! Mais de quels mots pourrais-je me servir pour te dire combien je t'aime aujourd'hui ! — Hélas ! les paroles sont impuissantes, le langage n'a pas d'expressions. Les yeux, du moins, ne mentent pas. Regarde-moi bien, ma chérie, et lis jusqu'au fond de mon cœur tout ce qu'il renferme de dévouement et d'affection.

L'orpheline, profondément émue, demanda d'une voix altérée :

— Merci, Germaine. Toujours, n'est-ce pas, toujours tu m'aimeras ainsi ?

Et ses prunelles noires interrogeaient les claires prunelles de sa cousine.

—Toujours !—répéta Germaine avec ferveur.—Ne te dois-je pas tout ce que j'ai, mon bonheur, le bonheur de ma mère, jusqu'à la vie, puisque, comme l'a dit monsieur Kerval, c'est toi qui as deviné que j'étais là, sur cette roche, abandonnée au caprice du flot ? Une question vint aux lèvres de Simonne. Elle eut envie de demander :

—Pourquoi donc aurais-tu voulu mourir ?

Mais elle n'osa formuler cette demande indiscreète. Le regard de Germaine était si pur,—il l'enveloppait d'une si profonde, d'une si absolue tendresse, que le doute n'était plus permis.

Les jours de cette convalescence furent longs. Le docteur Péjarry se méfiait des chaleurs de la saison, aussi avait-il recommandé autant à Mlle du Méal elle-même qu'à son entourage de prendre toutes sortes de précautions, et de continuer pendant quelque temps encore les affusions froides sur la tête. En conséquence, la jeune fille poursuivit ses promenades dans le parc en compagnie de sa cousine. On causa de toutes choses, et, peu à peu, à mesure que la date de l'événement reculait dans le passé, on parla plus volontiers, plus facilement des incidents de la fatale journée. On avait réparé le plus vite possible les dégâts causés par la tempête. La brèche du petit mur avait été soigneusement relevée. Mais la trace du désastre était visible, grâce aux pierres toutes neuves dont la blancheur faisait tache au milieu des moellons gris.

Germaine avait demandé à Simonne :

—Comment ? Est-ce que le mur a été démoli ?

—Mais oui,—répondit Mlle d'Illoy,—démoli par la chute d'une branche du gros eucalyptus. Nous l'avons su depuis... C'est pourtant cette fracture de la muraille qui m'a révélé ta présence. J'ai cru que tu étais tombée de là, en t'appuyant sur le bord...

La fille du capitaine de vaisseau eut un frisson, en regardant la baie par-dessus la crête.

—Dire que j'aurais pu mourir là !—prononça-t-elle avec é pouvante.

Puis, laissant sa pensée revenir en arrière, remontant le cours de ses souvenirs :

—Quels horribles moments, ma Simonne ! Rien n'en peut égaler l'horreur ! Quand j'ai vu que je ne pourrais franchir le passage, quand les vagues m'ont couverte jusqu'au cou, j'ai senti tout défaillir en moi. Mes efforts étaient inutiles. J'ai prié, mais j'espère que Dieu m'aura pardonné le desespoir qui stérilisa peut-être ma prière. Ah ! je t'avoue que je n'étais guère résignée. Je voulais tant vivre !

Soudain Germaine jeta un cri.

Elle étendit la main vers l'extrémité du cap.

Au bas de l'escalier des roches, une embarcation élégante; toute neuve, se balançait sur son ancre.

—Le yacht !—s'écria la jeune fille, qui n'en pouvait croire ses yeux.—Ai-je donc rêvé que la mer l'avait détruit ?—J'aurais juré que j'avais vu les lames le déchiqeter pièce à pièce.

—Non,—tu n'as pas rêvé,—murmura Simonne avec tristesse,—et ce bateau n'est point un revenant. Mon oncle n'a pas voulu que l'absence de notre cotre vint nous rappeler nos angoisses de la journée maudite. Il l'a remplacé par un autre cotre. Ainsi que tu peux t'en assurer, celui-ci est une barque pontée bien plus robuste que sa devancière, et capable de faire de plus longues courses. Personne ne l'a essayée encore, pas même Charles. Nous la mettrons à l'épreuve un de ces jours.

C'était ainsi que, chaque matin et chaque soir, la convalescente rentrait petit à petit dans la vie quotidienne. Et peu à peu, également, les impressions des premières heures de réviviscence perdaient de leur vivacité. Les joies s'émuoussaient, devenaient plus tranquilles ; c'était un présage sans doute. Il en serait de même des chagrins à venir. Car ils viendraient sûrement, ces chagrins. Germaine en avait le pressentiment, presque la prescience.

.....

Ils vinrent même plus tôt qu'elle ne pouvait le prévoir. Dans la seconde quinzaine d'août, on reçut à la villa une visite tout à fait inattendue. Une après-midi les jeunes filles ayant entrepris ensemble une promenade du côté d'Eza, le nawâb et Mme du Méal, qui causaient sous la vérandah, en compagnie de Charles Kerval, furent assez surpris lorsque Dandari leur apporta la carte du capitaine de vaisseau Georges Perriard.

La nomination du brillant officier avait, en effet, paru à l'*Officiel* à l'occasion du 14 Juillet.

Si jamais officier avait mérité le choix ministériel, c'est bien celui-là.

Kerval poussa un cri de joie en lisant la carte à son tour.

— Ah ! cher commandant ! ici ? — dit-il, en courant au-devant du visiteur.

Raham Sing et Mme du Méal firent le plus gracieux accueil au nouveau venu. De toutes les visites que pouvait recevoir la veuve, aucune ne lui aurait été plus agréable que celle de l'ancien frère d'armes de son mari. Elle avait, en effet, bien des motifs pour s'en réjouir. Ce n'était pas seulement un honneur que de recevoir un tel homme, c'était surtout, pour la mère de Germaine, la confirmation d'une espérance caressée depuis deux mois. Aussi à l'annonce de ce nom, son cœur avait-il tressailli d'allégresse. Le commandant Perriard, — n'était-ce pas le plus beau parti qu'elle pût rêver pour Germaine ? L'avenir lui paraissait tout tracé, la route ouverte et aplanie.

Les bonnes raisons ne manquaient pas à Mme du Méal pour se convaincre. Ou plutôt, elle était amplement, surabondamment convaincue. L'important, désormais, était de faire passer cette conviction dans l'esprit de Germaine. Car elle ne doutait pas un seul instant que le commandant fut venu tout exprès pour demander la main de sa fille. En quoi elle ne se trompait point. Le capitaine de vaisseau fut charmant, plein de réserve et de tact. Il s'informa de toutes choses, s'enquit des plus menus détails, et ce ne fut qu'après une demi-heure de conversation, qu'après avoir effleuré tous les sujets, qu'incidemment il parla de Simonne d'abord, de Germaine en dernier lieu. Il était impossible d'être à la fois plus correct et plus délicat.

— Au fait, — dit tout à coup Kerval, — ces demoiselles m'ont demandé d'aller à leur rencontre. Elles doivent être au bout de leur excursion et certainement sur la voie du retour. Si nous y allions tous en cœur ?

Mme du Méal, un peu souffrante, s'excusa de ne pouvoir prendre part à la promenade. Le nawâb, devinant, à la réserve du commandant, qu'il devait avoir quelque motif secret de dialogue avec son ancien camarade, alléguant, de son côté, son grand âge. Forcé fut à Kerval d'interpeler directement le capitaine de vaisseau.

— Commandant, — demanda-t-il allégrement, — une course sur les hauteurs vous effraie-t-elle ? Nous aurons, du moins, l'avantage de trouver la récompense au bout du trajet. Il y a même de nombreuses chances pour que cette récompense vienne au-devant de nous.

— Mon cher ami, — répliqua l'officier supérieur, — c'est une faveur que vous m'offrez là.

Au fond, cette course à la rencontre des jeunes filles le ravissait. Elle allait lui procurer l'occasion d'aborder par le plus court et de la manière la plus avantageuse le grave sujet de sa venue à Saint-Jean. Quand les deux hommes se trouvèrent ensemble sur la route poussiéreuse qui côtoie la baie, en s'élevant vers Beaulieu, Charles Kerval ouvrit le feu d'une causerie intime :

— Eh bien, commandant ! — fit-il, — vous avez doublé le cap des tempêtes. A coup sûr votre mérite vous a grandement servi. Mais vous devez bénir un peu la chance aussi. Vous avez à peine quarante ans, et vous voilà capitaine de vaisseau. Désormais vous n'avez plus d'obstacles, et vous permettrez bien que je vous salue, en escomptant le grade, du titre d'amiral ?

Perriard sourit de la boutade. Il répondit paisiblement :

— Oui, j'ai eu de la chance, j'en conviens. Combien d'amis et de compagnon d'armes qui méritaient mieux que moi l'honneur que l'on vient de me faire !

— Mieux que vous, non. Personne autre que vous ne souscrirait à ce jugement. Quant à moi, je me réjouis de tout mon cœur, pour la marine, que le ministre ait été capable de faire un choix aussi judicieux.

Il ajouta avec un soupir :

— Voilà pourtant ce que c'est que d'aller droit son chemin, de suivre toujours la même voie. On arrive, et, un jour ou l'autre, on a l'insigne gloire, je dirai même le bonheur, d'offrir son sang à son pays, — et quelquefois de le répandre.

— Hein ? — interrogea le commandant Perriard, — on jurerait, mon cher Kerval, que vous énoncez un regret ! Or, je me demande vraiment quel temps libre peuvent bien laisser au regret les perspectives de félicité qui s'ouvrent devant vous.

Il est certain que Kerval n'avait rien à dire. Mais c'est précisément lorsqu'on n'a rien à dire, lorsqu'on est à court de raisons, lorsqu'on a tort, en un mot, que le conseil, même

le plus amical, nous est à charge, que le plus sage avis a le don de nous exaspérer. Charles ne pouvait ouvrir son cœur au commandant, il ne pouvait lui confier l'inavouable cause de ses tristesses et de son désespoir. Il n'était donc pas éloigné d'envoyer le sermonneur à tous les diables. Mais voilà que, brusquement, la conversation de celui-ci devint extraordinairement intéressante pour l'ex-lieutenant de vaisseau. La voix du commandant avait changé de ton. Elle était devenue grave, d'une gravité empreinte de mélancolie, presque de poésie, il disait :

— Et puis, voyez-vous, mon cher ami, la cause la plus réelle des souffrances de l'homme, c'est son impatience à supporter les maux que lui inflige le sort. On ne se résout pas à souffrir ; il est si aisé de se révolter, d'accuser sa destinée, si doux même de se complaire dans la contemplation de ses malheurs. Si l'on savait attendre, on verrait que le temps est le guérisseur par excellence, et qu'il n'est si cruelle blessure dont il ne finisse par faire une cicatrice du cœur.

Kerval avait brusquement tressailli.

— Vous croyez ? — demanda-t-il avidement.

— Si je le crois ! Dites que j'en suis sûr. J'en ai fait moi-même la consolante expérience.

— Comment cela ?

Perriard eut un moment d'hésitation.

— Bah ! fit-il, — la plaie ne saigne plus. Je puis donc bien vous raconter cette histoire. Figurez-vous que ma première jeunesse s'est flétrie dans un deuil, — un de ces deuils dont on ne met pas le crêpe, parce que ce n'est pas la mort de l'être cher qui le cause,

— Ah ! — fit Charles, qui avait jadis entendu parler de cette histoire.

— Oui, mon ami, J'ai aimé. J'ai aimé dès ma vingtième année, éperdument, follement, une femme qui ne devait jamais être à moi, une créature sans cœur, qui a pris plaisir à me lacérer l'âme, à railler, à bafouer mon pauvre amour. Et cet amour a duré quinze ans, malgré les luttes, malgré ma volonté, malgré le travail, et, aujourd'hui, j'ai la conviction que, s'il a duré si longtemps, c'est parce que ma stupide mémoire l'a fait durer, alors qu'il m'était peut-être facile de m'en distraire, de m'en guérir moi-même en cherchant autour de moi un être plus digne d'un amour comme le mien. — Un jour, sans que rien ne l'eût fait prévoir, cette passion malheureuse est tombée de mon cœur, et je me suis aperçu que, depuis longtemps déjà, il n'y avait plus de racines. C'était moi qui, en la retenant dans mon souvenir, entretenais l'oppression que me causait sa présence.

— De sorte qu'aujourd'hui, vous en êtes entièrement délivré ?

— Entièrement. Et, en faisant un retour sur moi-même, en contemplant le vide et la nudité de mon existence, j'ai eu froid de ma solitude. Je me suis rattaché à l'espoir. J'ai retrouvé ma jeunesse enfermée, cloîtrée au plus intime de mon cœur, mûrie seulement par cette souffrance. Je me suis dit que, peut-être, le bonheur ne m'était pas interdit. Et, précisément, sur ma route, je crois avoir rencontré l'ange de la consolation !

— Oh ! oh ! — fit Kerval en souriant : — on voit, et de reste, que vous êtes demeuré jeune ! Vous vous servez encore de métaphores. L'ange de la consolation ! Oh oh !

Mais le commandant ne riait pas, lui.

— Raillez, jeune homme, raillez, — reprit-il sans amertume, quoique avec un peu de tristesse. — Pourquoi renoncerais-je aux métaphores, si elles traduisent exactement ma pensée ? Ange, ai-je dit ? Je maintiens le mot. C'est bien un ange. Beauté, jeunesse, mérite, esprit, elle réunit toutes ces qualités à un degré presque surhumain,

— Palsambleu ! s'exclama Kerval, éclatant tout de bon, cette fois, — tous mes compliments, commandant ! Vous me présenterez à cette merveille, soit avant, soit après le mariage. J'avoue que vous excitez au plus haut point mon désir de la connaître.

— Vous la connaissez, mon ami. Vous la connaissez mieux encore que moi, et je puis bien vous dire que j'ai un peu compté sur vous pour me faciliter une démarche toujours délicate à ce sujet.

Un soupçon atroce mordit le cœur de Charles. Il se sentit pâlir.

— Je la connais, dites-vous ? — bégaya-t-il d'une voix mal assurée.

— Oui, cher ami, et fort intimement.

— Mais encore m'obligeriez-vous en me disant son nom.

Le capitaine de vaisseau fit l'aveu avec un trouble égal à celui de son interlocuteur.

— Elle se nomme mademoiselle Germaine du Méal. C'est la cousine de la future madame Kerval.

O ironies cruelles ! O sanglantes douleurs de certaines situations ! En cet instant, Charles Kerval endura une souffrance auprès de laquelle tout ce qu'il avait précédemment subi ne pouvait être qu'une égratignure d'épiderme. Il lui parut qu'il épuisait, en ces quelques secondes, toute sa faculté de souffrir.

Tout à coup, au tournant d'un sentier, deux formes gracieuses, deux blanches silhouettes apparurent, Simonne et Germaine, appuyées au bras l'une de l'autre. Les deux hommes s'arrêtèrent sous l'empire de la même émotion. En reconnaissant son fiancé, Simonne agita son mouchoir. Hélas ! où était, en ce moment, l'esprit de Charles ? A laquelle des deux femmes allait-il ? De quel front pourrait-il les accueillir ? Elle descendaient allègrement la côte, suivies, à quelque distance, de la daïe Parvâti et du vieux matelot niçois Giuseppe. Le capitaine de vaisseau saisit le bras de Kerval avec anxiété.

— J'y compte n'est-ce pas ? — dit-il.

Et Charles, la tête perdue, l'âme broyée, répondit, sans savoir ce qu'il disait :

— Oui.

Deux jours s'étaient écoulés. Le commandant Perriard avait pris le train pour Paris le soir même, après le dîner, emportant de Mme du Méal des paroles pleines d'encouragement. — Depuis lors, Kerval avait ramassé divers prétextes pour s'absenter. Il avait couru à Nice pour de prétendues emplettes. N'ayant aucune raison de suspecter l'absence de son fiancé, Simonne s'était bornée à en soupirer pour son propre compte. Quant à Germaine, les couleurs qui avaient fleuri ses joues s'en étaient de nouveau effacées. Ses paupières avaient la rougeur fatiguée des nuits d'insomnie et de larmes. L'orpheline ne voyait rien, ne devinait rien. Et, ce jour-là, comme sa cousine alléguait une grande lassitude, Simonne, qui n'avait jamais été plus vaillante, lui déclara qu'elle ne la quitterait point, qu'elle lui tiendrait compagnie dans sa chambre. On verrait à tuer le temps par toutes sortes de moyens. Or, parmi ces moyens, l'imagination de la petite Indienne en trouva un des plus ingénieux. Toute la grâce infuse en sa fragile personne se dépensa à inventer pour Germaine des coiffures nouvelles, seyant le mieux à sa radieuse beauté. D'abord, quand elle lui enleva le petit bonnet de dentelles, elle poussa une exclamation desurprise émerveillée. Depuis plusieurs jours, Germaine pourvoyait seule aux apprêts de sa coiffure. Et voilà que Simonne, en battant des mains, avec de petits rires entraînants, saluait la transfiguration progressive de sa cousine. Les cheveux de Germaine avaient crû de près de trois pouces. Et, en vérité, c'était un tableau exquis, digne de fournir une toile admirable à un Greuze, ou à un Chaplin, que cette belle tête aux lignes pures, à peine ceinte d'un brouillard de chevelure aussi vaporeuse que le tissu d'un gaze.

— Oh ! que tu es jolie ! Que tu es jolie ! — s'écriait l'espiègle. — J'ai presque envie de te les raccourcir tous les huit jours pour te les conserver comme cela. Ils sont tout frisés.

Et l'ainée de lui dire, entre deux baisers :

— Fi ! Simonne, que c'est laid de te moquer ainsi de moi ! Je ne t'aimerai plus !

— Va ! va ! — répliquait la plus jeune, — tu ne peux pas m'empêcher de te trouver belle, et de le dire.

Et elle essaya vingt procédés différents, des foulards, des pantines, des résilles, de simples nœuds qu'elle chiffonnait à ravir sur la charmante tête dépouillée. Tout à coup, elle avisa un grand voile de mousseline, de ceux qui complétaient la toilette de l'Indienne Parvâti. Le saisir et, malgré la résistance de celle-ci, le fixer sur le front de Germaine, ne fut pour Simonne qu'un simple jeu d'enfant.

— Ton voile de noces, — et c'est moi qui l'attache. Bonjour, madame Perriard.

D'un geste nerveux, Germaine arracha la coiffure et la jeta sur le plancher. Elle s'était levée toute raide, horriblement pâle.

— Qu'as-tu ma chérie ? — demanda la petite Indienne effrayée.

— Simonne, — prononça Mlle du Méal d'une voix caverneuse, — ne me dis jamais de ces choses-là ; ne prononce jamais ce nom. Tu me ferais mal. Je ne me marierai jamais, entends-tu, jamais !

Et, comme sa cousine la considérait, douloureusement surprise, elle saisit un morceau de calicot tombé négligemment sur le tapis.

— Tiens ! — fit-elle avec une navrante expression, — puisque tu m'as coupé les cheveux, achève la besogne. Fais-moi une cornette de sœur grise.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE.

I

Novembre, le hideux novembre du septentrion, ce mois suaire de l'année, mais suaire taillé sur le moribond et non sur le cadavre, avait répandu ses bises et ses brumes sur toute la France. Seuls, les bords de la Méditerranée avaient échappé à son souffle léthifère. Mais là, comme partout ailleurs, avec un délai de grâce toutefois, les arbres avaient dépouillé leur parure. Les feuilles des platanes et des eucalyptus jonchaient le sol. Plus heureux, cependant, ces derniers devaient en garder quelques-unes jusqu'au printemps. Il y avait encore des fleurs à Nice, à quoi servirait-il que Nice existât ? Les roses, — non plus celle des haies et des sentiers, mais celles des plates-bandes et des serres, — des serres surtout, — continuaient à s'épanouir, côte à côte avec les retardataires du règne végétal. Ils étaient passés, les jours des lucioles et des vagues phosphorescentes. Mais le soleil n'en était pas moins aimable et radieux. Il donnait à tous les malades assis et dilatat leurs pores sur les terrasses qui bordaient la mer, l'illusion d'un être qui ne prendrait jamais fin. A Saint-Jean, on n'avait pas été sans éprouver le changement. Un matin, Simonne, toute frileuse, descendait au jardin enveloppée d'un châle de laine, ses yeux furent violemment attirés vers les hauteurs. Quelque chose scintillait là-haut, à la limite du regard touchant le ciel, sur les niveaux embrumés de la Turbie, — quelque chose de blanc, comme une poussière de diamants à laquelle les traînées des rayons donnaient un éclat merveilleux. L'enfant appela Germaine et lui montra les sommets.

— Oh ! vois donc, chérie, comme c'est joli ! Je n'ai jamais rien contemplé de pareil. C'est de la neige, n'est-ce pas ?

— Oui, c'est de la neige, — répondit Mlle du Méal.

— Je voudrais voir ça de plus près, Germaine, — dit la jeune fille.

Sa cousine hocha la tête.

— C'est bien haut, ma Simonne, et pour que la neige soit tombée là, il faut qu'il y fasse bien froid. Ce serait une imprudence d'y aller.

— Bah ! — murmura Mlle d'Illoy, — une imprudence ? Pourquoi ? Ça ne tue pas, le froid. Et puis, je te répète que je n'ai jamais vu cela. J'en serais si heureuse !

La fille du capitaine de vaisseau ne prit point garde à l'accent de lassitude dont ces paroles furent prononcées. N'avait-elle point assez à faire de surveiller son propre cœur ? Car, depuis la visite du commandant Perriard, un voile de tristesse paraissait s'être abattu sur la demeure. Germaine était devenue nerveuse, agacée, d'humeur inégale et fantasque. Tous ceux qui souffrent sont ainsi. Et elle souffrait cruellement, la pauvre Germaine ! Un instant, à la faveur des apaisements de la convalescence, elle avait cru son âme guérie. Il lui était si doux de penser qu'elle s'habituerait au spectacle du bonheur de sa cousine.

Quand donc aurait lieu ce mariage ? Elle avait hâte de le voir accompli, — cette impatience fiévreuse qu'ont les malades de voir leur mal au paroxysme pour se dire qu'ils ont bu le calice jusqu'à la lie, et que, désormais, ils ne peuvent que guérir... ou mourir... de leur souffrance. Or, voilà que, par le plus inattendu des hasards, c'était elle, Germaine, qui avait été la première sollicitée, presque mise en demeure. C'était pour elle qui allait précéder Simonne dans la voie du bonheur !...

Le choc avait été affreusement violent, et Germaine avait maudit la destinée. Et lorsque sa cousine, dans son naïf enthousiasme, avait voulu faire, pour elle, le simulacre des pompes de la noce, l'essai du voile des épousées, la jeune fille n'avait pu réprimer ce cri de détresse, cette parole irréfléchie, symbole de son désespoir, annonçant l'intention, bien vague d'ailleurs, de renoncer au monde et de prendre l'habit. Hélas ! la parole avait porté. Elle avait frappé Simonne en plein cœur.

— Chaque jour, avec une volonté farouche, indomptable, Simonne s'engageait la lutte contre le mal qui la rongeaient. Chaque jour, en joignant ses mains exsangues dans sa prière du matin, elle disait au dispensateur des douleurs et des joies :

— “ Mon Dieu ? faites que je ne trompe, faites que j'ignore, et vous qui savez le nombre de mes heures, faites, du moins, que ma vie finisse avant l'illusion dont j'alimente mon cœur !

Hélas ! comme si cette prière n'était pas déjà le signe de la certitude ! Comme si le doute que l'on veut conserver n'est pas le plus cruel des maux !

Ce matin-là, à la vue de la neige, la résolution de Simonne ne fit que se fortifier.

Elle revint à la charge auprès de sa cousine, sur le sujet.

— Si tu étais bien gentille, ma Germaine, tu me conduirais là-haut.

Elle demandait cela avec un beau sourire plein de caresses. Mlle du Méal h'y put résister. Pour toute défense, elle allégua les prescriptions du médecin, l'interdiction faite à Simonne de s'exposer à toute occasion de refroidissement.

— Voyons, — conclut-elle, — nous allons consulter monsieur Péjarry aujourd'hui même, et s'il le permet, demain nous ferons ensemble cette ascension.

Simonne eut une ravissante moue de contrariété.

— Demain ? — Pourquoi remettre ce que l'on peut obtenir le jour même ? Je suis sûre que, demain, il n'y aura plus de neige là-haut.

Rien ne put la convaincre. Elle emporta le consentement de Germaine au moyen de l'argument classique qui force les dernières résistances :

— Eh bien, si tu ne veux pas m'accompagner, j'irai toute seule.

La raison était péremptoire. Mlle du Méal dut céder. Une demi-heure plus tard, la voiture partait au trot, emportant les deux jeunes filles escortées du fidèle Dandari. A tout risque, celui-ci s'était muni de manteaux et de fourrures. On ne savait point, en effet, quel serait exactement la différence de température. Le landau gagna la Corniche par le plus court. A vrai dire, les deux tiers du parcours confirmèrent les affirmations aventurées de Simonne. Le soleil rayonnait si bien sur les pans des murailles rocheuses et sur les routes toutes blanches, qu'on eut chaud au point que les chevaux fumèrent sous la sueur de leur marche.

— Eh bien, pessimiste ! qu'en dis-tu ? — s'écria gaiement Mlle d'Illoy en apostrophant sa cousine. — Je parierais presque que la neige aura disparu des hauteurs avant que nous ayons atteint son niveau.

Mais cette hypothèse ne se vérifia point. A quatre cents mètres d'altitude, le refroidissement devint sensible. D'autant plus sensible que les grandes voies prenaient fin, et qu'il devenait presque impossible de mener plus loin la voiture. Ce fut en battant des mains que Simonne mit pied à terre. Le cocher conduisit ses chevaux dans une façon d'hôtellerie située à quelque trois cents pieds des crêtes d'Eza ; Dandari, porteur des manteaux, aida les deux jeunes filles à gravir les contreforts. Tous trois suivaient les sentiers arrondis aux flancs des collines, sans éprouver le moindre vertige, mais gagnés, en revanche, par l'admiration émouvante à laquelle donnent naissance les changements progressifs du décor. De ces niveaux, en effet, le panorama était merveilleux. Le regard s'étendait, sans interruption, de Port-Maurice en Italie, jusqu'à la baie de Saint-Raphaël, embrassant, à vol d'oiseau, une ligne de quarante lieues. — Et si certaines villes ou villages se cachaient derrière les murailles des collines, du moins les grands contours du paysage s'accusaient avec une stupéfiante netteté. La mer est surtout belle vue de très haut. Elle se montrait d'un azur intense, ce jour-là, creusant en même temps les golfes, les rades, les anses et les criques. Du même regard, les deux jeunes filles pouvaient voir la principauté de Monaco, les terrasses de Monte-Carlo, les escarpements étagés d'Eza et de Beaulieu, — tout cela immédiatement sous les pieds des visiteuses, comme aussi l'humble pointe de Saint-Jean, si petite que son exigüité arracha un éclat de rire à Simonne.

— Oh ! vois Germaine. Voilà notre monde à nous ! Regarde donc la villa, elle n'est pas aussi grosse qu'un domino.

Et, après une réflexion, elle ajouta :

— Quel est donc l'écrivain français qui a dit : “ Vous êtes quelque part sur cet atome ” ?

— La Bruyère, — fit Germaine en souriant.

— C'était un grand penseur, ce La Bruyère, et je le goûte fort en ce moment.

Elle était devenue sérieuse. Ses beaux yeux noirs pleins de clartés d'intelligence paraissaient se saturer de splendeurs.

— Et dire que si nous pouvions monter jusqu'à la hauteur voulue, toute la terre nous produirait sans doute le même effet !

Elle ne se lassait pas d'admirer cet incomparable paysage. Simonne s'oubliait dans sa contemplation.

— Mon Dieu ! fit-elle avec un soupir, — pourquoi mon oncle a-t-il planté sa tente sur ce petit morceau de roches éboulées ? C'est ici qu'il aurait dû se faire construire une demeure !

Germaine éclata de rire à cette boutade.

— Voilà bien tes idées, petite folle ! Et tu ne remarques même pas que les arbres ont à peu près disparu autour de nous ? Et tu oublies totalement que tu es venue pour voir la neige ? Nous pouvons nous hâter, si nous voulons en trouver quelque trace.

— C'est vrai ! — s'écria Simonne. — Vite, vite, Germaine, mène-moi où l'on peut la trouver encore. Pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Elles reprirent leur escalade. Le soleil les suivait ou plutôt, il les avait devancées, ayant pris soin d'étendre ses rayons sur toutes les parois renflées. Mais, malgré sa présence, on sentait que, pour être plus près du ciel, on ne se rapprochait pas du grand foyer qui réchauffe la côte bénie. Maintenant, la route devenait plus ardue. Ça et là des fissures se produisaient, troublant le regard, des cassures nettes, des failles qu'on eût dit taillées avec la hache ou la scie, et, dans ces falaises effrayantes, des bouquets d'arbre rabougris s'accrochaient de toute la vigueur de leurs racines pour éviter une chute verticale de quatre-vingts mètres dans les gouffres. Les jeunes filles grimpaient par des sentiers de chèvres, et quelquefois il arrivait à Simonne de clore brusquement ses paupières.

— La tête me tourne ! — disait-elle parfois, haletante.

Et Germaine se rapprochait, plus forte, le pied plus sûr.

— Redescendons, ma chérie, — lui soufflait-elle à l'oreille.

Alors, l'enfant se redressait, avec une ténacité infrangible.

— Non, non, non ! Toujours avant, toujours. Je veux voir la neige.

Soudain, à cent pas d'elles, sur une sorte de plateau coupé comme une table, une nappe rutilante les aveugla. Instinctivement, les deux jeunes filles mirent leurs mains devant leurs yeux. La réverbération les éblouissait. Mais Simonne, promptement remise, avait couru sur la surface étincelante. Ce blanc immaculé lui arrachait de petits cris d'enthousiasme.

— La neige ! la neige ! — proféra-t-elle dans sa joie enfantine. — Au moins, je l'ai vue, je sais ce que c'est. Que c'est joli ! que c'est joli ! Quels draps blancs pour la couche de l'hiver ! Est-ce que ce n'est pas Buffon qui a appelé l'hiver le temps du sommeil de la nature ?

— Parfaitement, — répliqua Germaine, — Mais qu'est-ce qui te prend aujourd'hui ? Je ne t'ai jamais connue si pourvue de réminiscences, si prodigue de citations !

Simonne avait ôté ses gants. Sans souci de la température qui engourdissait ses phalanges, elle plongea avidement ses doigts dans le tapis d'argent diamanté par les rayons. Elle ramassa la neige à poignées, et s'amusa à la pétrir en boule. Brusquement la morsure cuisante de l'eau glacée traversa son épiderme. Un frisson la saisit et la secoua violemment de la tête aux pieds.

— Oh ! que c'est froid ! — laissa-t-elle échapper en lâchant la boule de neige qui se brisa sur le sol.

Et elle tendit vers la chaude lumière ses mains engourdies. En même temps elle se serrait contre sa cousine, comme pour retrouver un peu de flamme à ce contact.

— Oh ! cette neige ! — prononçait-elle, tandis que ses dents claquaient, — cette neige ! On a bien fait de l'appeler un linceul !

Elle ajouta avec une vague terreur dans le regard :

— Dis-moi, Germaine, est-ce que les morts ont aussi froid que cela dans le cercueil ?

Mlle du Méal éprouva une singulière émotion. C'était un si douloureux contraste qu'offrait cette réflexion d'une enfant malade sur la mort avec la radieuse incantation de ce paysage ensoleillé. Simonne reprit, sans détacher ses yeux de la surface de neige :

— Ce doit être comme cela dans la vie : un continuel mélange de tristesse et de bonheur. Le soleil du cœur ne fond pas les glaces que le chagrin peut y mettre. Il leur donne seulement un éclat, un sourire, et ceux qui voient du dehors s'y méprennent. Ils disent ce que je disais tout à l'heure : " Que c'est joli ! " Puis, quand ils viennent plus près, quand ils viennent plus près, quand ils y touchent ils disent aussi : " Oh ! que c'est froid ! "

Elle grelotta encore. Germaine prit des mains de Dandari un manteau qu'elle jeta vivement sur les épaules de sa cousine. Celle-ci se pencha vers elle :

— Merci. J'ai vu ce que je voulais voir. Je sais ce que c'est que la neige, et aussi le froid ! — Viens, Germaine, — allons-nous-en !

Elle prit le bras de Mlle du Méal et commença avec elle la descente.

Elle eut des péripéties, cette descente.

A descendre, en effet, on subit toutes les actions de la pesanteur. La terre vous sollicite par tous les sens à la fois. Les bas-fonds vous attirent, et le vertige rapproche les distances. L'homme oublie qu'il n'a point d'ailes. Il tombe en voulant planer. Pourtant, les deux jeunes filles parvinrent à regagner les niveaux où l'œil ne redoute plus les illusions. La descente leur devint facile. Dès qu'elles se trouvèrent dans la voiture et que celle-ci fut rentrée dans la zone de la chaleur. Simonne ôta le manteau qui lui pesait. Elle reprit avec sa cousine une conversation assez incohérente. A travers mille circonlocutions, elle aborda enfin le sujet qui la préoccupait le plus.

— Décidément, le mariage n'est pas le mobile de toutes les actions féminines, n'est-ce pas, Germaine ? Je m'aperçois que ce but final n'exerce sur toi que fort peu de sollicitations.

Mlle du Méal conçut quelque inquiétude de cette question inattendue, sous laquelle se cachait évidemment une curiosité dont elle ne démêlait point encore le caractère. Elle répondit, à tout hasard :

— Pourquoi penserais-je au mariage ? Ne t'ai-je pas dit déjà que je me crois une autre vocation ? Il y eut un peu de sarcasme dans le sourire avec lequel Simonne accueillit ces paroles.

— Oui, je sais. Tu veux te faire religieuse. — Entre nous, Germaine, je ne crois pas beaucoup à cette vocation-là de ta part.

— Ah ! Et pourquoi n'y crois-tu point ?

— Parce qu'elle me paraît bien récente, bien vague. Je ne m'imagine pas qu'on puisse se déterminer ainsi à renoncer au lendemain d'une contrariété ou d'un dépit. La réflexion vient ensuite, par bonheur, qui corrige les résolutions trop spontanées.

Mlle du Méal se sentit froissée de la remarque. Elle y trouvait quelque chose de désobligeant et d'amer qui n'était point dans les habitudes de Simonne.

— Ainsi, — dit-elle, — c'est au " dépit " que tu attribues mon intention d'aller au couvent ?

— Non, — dit Simonne, toujours ironique, — puisque je ne saurais tenir compte d'une intention qui n'a jamais existé, selon moi.

— De sorte qu'en t'en faisant part, j'aurais agi à la légère, j'aurais parlé pour ne rien dire ? — C'est mal, Simonne, de me juger ainsi. Les événements te prouveront que tu ne me connais pas bien.

— Je ne demande qu'à te mieux connaître, — dit encore la petite Indienne, sans adoucir ni le sens ni le ton de ses paroles.

Un morne silence tomba entre elles, éteignant leur dialogue.

Lorsque, au retour de la promenade, Germaine remonta seule dans sa chambre, laissant Simonne fiévreuse et prise de frissons, elle éprouva, plus vif que jamais, le désir de voir finir cette contrainte, d'échapper à cette nécessité du mensonge qui n'était ni dans son caractère, ni dans ses habitudes. Car, ce qu'elle ne pouvait plus se dissimuler maintenant, c'était la mauvaise disposition de sa cousine à son égard. Mlle d'Illoy, en rentrant, bien qu'elle parût être sous une influence morbide, avait refusé les soins de Germaine. Elle aussi paraissait désirer d'être seule le plus tôt possible. La pensée vint à la fille du marin de soulager son cœur en versant sa peine dans le sein de sa mère. Il n'y a encore que les mères pour compatir aux douleurs de leurs enfants, pour trouver le secret des paroles qui apaisent. Mais Germaine n'osa pas. Elle eut peur de s'être alarmée trop tôt elle-même. Elle ne voulut point assombrir les yeux de la veuve par le spectacle de son chagrin.

La jeune fille évita donc de rencontrer sa mère, afin de ne point trahir les appréhensions de son âme. La journée lui parut interminable, la soirée plus longue encore, surtout lorsque, au moment du dîner, Parvâti annonça que Simonne, se sentant indisposée, n'assisterait pas au repas.

L'heure de la retraite vint pourtant. Chacun regagna sa chambre. Germaine avait espéré que le sommeil la remettrait de ses inquiétudes. Hélas ! ce fut le chagrin, au contraire, qui prit le dessus et la tint éveillée fort avant dans la nuit. Ses paupières ne se fermèrent définitivement qu'à l'aube, et encore s'endormit-elle avec la méfiance du jour qui allait se lever. Les proverbes ne disent pas toujours vrai, ou, du moins, ils souffrent de très nombreuses exceptions. Pendant cette longue nuit d'automne Germaine eut en proie à toutes les incertitudes. La lumière seule lui apporta la résolution définitive. Elle se leva avec une très vive émotion. Le moment de l'explication, désirée et redoutée en même temps, était enfin venu. Elle prit le chemin de la chambre de Simonne. Sur le seuil, elle rencontra Parvâti.

— J'allais vous chercher, — dit l'Indienne avec un accent où Mlle du Méal crut discerner une nuance d'aigreur, même de ressentiment.

— Ah ? Est-ce que ma cousine ne va pas mieux ?

— Pardon ! mademoiselle Germaine. Elle va même bien, ce matin, et c'est pour cela qu'elle m'envoyait vous chercher.

— Me chercher ! — répliqua Germaine surprise. — En ce cas, je puis entrer.

Elle souleva la lourde tenture de la portière et pénétra dans la chambre de l'enfant. Celle-ci était encore au lit. A la vue de sa parente, elle se mit sur son séant.

— Toi, Germaine ! — s'écria-t-elle. — Parvâti a donc eu déjà le temps de te faire ma commission ?

— C'est-à-dire, — répondit Mlle du Méal, qu'elle me l'a faite à ta porte. Je venais justement pour te voir. J'ai à causer avec toi.

Un fin sourire se dessina sur les lèvres de la petite Indienne.

— Si c'est pour ce que je crois, c'est inutile ; je devine va !

Et, comme Germaine très étonnée ouvrait de grands yeux, elle poursuivit :

— Oui, je devine. C'est d'ailleurs, pour le même motif que je t'envoyais chercher.

Alors, tendant les bras à la jeune fille brusquement conquise par ce sourire qui lui donnait une irrésistible séduction, Simonne ajouta :

— Germaine, j'ai voulu te voir la première, ce matin, pour te demander pardon.

— Pardon ! — s'écria Mlle du Méal qui ne s'attendait pas à ce mot.

— Oui, pardon... Hier, j'ai été mauvaise. Je t'ai dit des choses qui ont dû te paraître désagréables. Il ne faut pas m'en vouloir ; je t'ai prévenue, il y a longtemps déjà, que je ne suis point bonne. — Je souffrais, hier, — et puis vois-tu, chérie, c'est cette neige maudite qui en a été la cause. Elle m'avait glacé le cœur.

Le ressentiment de Germaine ne put tenir contre cette franchise. Toute sa fierté s'amollit, se fondit. Elle répondit à l'étreinte de l'enfant en fondant en larmes, et jamais larmes ne firent plus de bien à des yeux que l'insomnie, avait brûlés, à une âme que l'angoisse avait si cruellement déchirée. Une heure plus tard, les deux jeunes filles quittaient ensemble leur chambre. Simonne paraissait totalement remise de son indisposition, et parlait déjà de ses nouvelles excursions à entreprendre.

II

Cependant, après une première attaque du froid, l'été de la Saint-Martin, qui rend quelques illusions aux firmaments du Nord, avait permis au soleil méditerranéen une recrudescence de chaleur. Les journées étaient remontées à vingt degrés, température extraordinaire pour la saison ; les nuits en gardaient parfois dix et douze.

Un soir que la brise, d'une exceptionnelle douceur, caressait de son haleine printanière une mer argentée par la lune, Simonne demanda à faire une promenade sur les flots. On lui objecta qu'il était un peu tard pour satisfaire à un tel caprice. La jeune fille insista et répondit à l'objection en invoquant un arrêt tout récent du docteur Péjarry qui lui permettait de respirer à toute heure les effluves marins.

En conséquence tout le monde embarqua en même temps. Giuseppe et Charles Kerval se partagèrent le soin de la manœuvre.

Le yacht glissa sur une nappe étincelante, un lac uni comme un miroir sur lequel le disque pâle de l'astre se reflétait à l'infini. Foc et brigantine, doucement gonflés, emportèrent l'élégante embarcation dans la rade de Villefranche.

Simonne, à demi couchée sur les genoux de Germaine, avait fixé ses yeux sur cet infini d'en haut. Son regard s'y perdait avec joie. Elle oubliait la terre où la retenait son corps, et cette surface mobile dont les ondulations la berçaient mollement. Sa pensée fuyait dans ce vide sans bornes où les globes se meuvent à l'aise, s'y dispersait, pareille aux aérolithes dont l'éther dévore la substance et dont toute l'existence se mesure à nos yeux dans cette trajectoire lumineuse qu'ils tracent au travers des ténèbres. Elle qui, naguère, avait peur de l'ombre, elle, enfant du soleil dans les veines de laquelle brûlait le feu de ce foyer géant, se complaisait maintenant dans cette contemplation des sphères lointaines et inconnues. Soudain, elle éleva la voix, interrogeant son fiancé.

— Charles, — commença-t-elle, — aimez-vous les étoiles ?

— Certes, — répondit le jeune homme. — Je les trouve toutes belles, car elles ont été souvent les veilleuses de mes nuits.

— Connaissez-vous leurs noms ?

— J'en sais quelques-uns. Quel homme dénombrerait les mondes ? Quel œil pourrait compter les grains de sable dont la mer borde nos rivages ?

— Voulez-vous me dire quelques noms de celles que vous connaissez ?

Elle se redressa et vint s'asseoir à ses côtés. Sa tête se posa sur l'épaule de son fiancé. Charles était, ce soir-là imprégné tout entier de la poésie du spectacle. La curiosité ingénue de l'enfant l'emplit d'une indicible émotion. Et, pour y répondre, il se mit à détailler lentement cette carte du ciel qu'en véritable marin il avait étudiée et observée si souvent pendant ses quarts de nuit.

Il les désignait l'une après l'autre, toutes ces étoiles fixes du firmament. Il en expliquait les caractères, la lumière, l'éloignement, la coloration, les variations qui les résolvent parfois en deux ou plusieurs globes, centre et noyaux d'autres globes. Puis il montrait à Simonne les masses obscures, les sœurs géantes de la Terre qui ne doivent qu'au Soleil les clartés qu'elles réfléchissent : l'énorme Jupiter, flanqué de quatre lunes, le morne Saturne, ceint d'un anneau qui le déborde et l'enveloppe, le redoutable Mars, tout rouge du sang des guerres, la splendide Vénus, si belle, si pure, que l'on peut la nommer le plus riche joyau du ciel. Simonne l'écoutait avidement sans détacher ses yeux de la voûte. Le jeune homme poursuivait ses explications avec tant de savoir et de charme que tout le monde était suspendu à ses lèvres. Quand il eut terminé cette nomenclature des mondes visibles, il continua non sans une pointe de sceptique raillerie :

— Voyez-vous, chère Simonne, voilà ce que nous fournit l'astronomie. Mais, jadis, à côté de l'astronomie, il y avait une autre science, occulte celle-là, qui avait nom l'*astrologie*. Elle a fait son temps, et son souvenir provoque aujourd'hui les sourires. Elle avait des visées plus hautes, plus ambitieuses.

— Ah ! — demanda Simonne, sans ramener ses yeux du ciel, — et quelles étaient ses ambitions ?

— Elle prétendait expliquer les destinées de notre monde, les changements des empires aussi bien que les modifications de la condition individuelle, par l'influence de ces mêmes astres, sur chaque homme et sur leur totalité.

Du coup, la jeune fille redescendit sur la terre.

— Et vous dites que cette science est illusoire ? — demanda-t-elle.

— Je dis plus. Ce n'est pas une science, — répondit tranquillement Kerval.

L'enfant se dressa vivement et d'une voix très douce elle murmura :

— Laissez-moi croire le contraire, mon ami. Je suis persuadée, moi, qu'il y a du vrai dans cette théorie, — qu'une parcelle de cette lumière qui nous arrive si ténue, si minime, est répandue en notre propre substance, et qu'à la mort quelque chose de notre corps doit s'envoler vers ces espaces inconnus.

Mme du Méal intervint.

— Oh ! Simonne, mon enfant ! C'est de la superstition, cela. Prenez garde !

La jeune fille éclata de rire. Elle se pencha vers la veuve et l'embrassa.

— N'avez-vous donc pas entendu ce que vient de dire Charles ? Tout cela, c'est de la

folie, du rêve, si l'on préfère. Je demande qu'il me soit permis de rêver un peu. C'est si bon ! Et puis je serais curieuse de savoir si ces superstitions de l'astrologie cadrent avec mes imaginations.

— D'abord, ma chère petite, dit le Nawâb, je ne connais de l'astrologie que ce qu'en peut connaître un pauvre indien imbu de toutes les étrangetés de sa croyance. Ensuite, il me faudrait connaître, au préalable, tes... "imaginations," comme tu les nommes, pour te dire si elles concordent avec les théories en question.

— Soit ! fit Simonne, — je vais vous dire comment je conçois les choses... Mais, je vous en prie, — ajouta-t-elle avec un joli rire, — que personne ne se moque des conceptions même saugrenues d'une ignorante comme moi.

— Ce sont les ignorantes comme toi, — prononça la douce voix de Germaine, — qui poétisent les mythes et les font aimer des esprits.

— Tu m'encourages, répliqua la jeune fille. — Écoutez donc tous ce que ma folie me suggère quand je m'abandonne à mes divagations.

Germaine la considérait avec une nuance d'étonnement. Elle l'avait vue fréquemment passer d'un extrême à l'autre, mais, ce soir-là, elle lui parut presque exaltée à force d'entraîn et de vivacité. Elle se mit en devoir de l'étudier. La jeune fille avait donné la libre carrière à sa verve. Et il fallait bien reconnaître que cette verve avait toutes les apparences d'une véritable inspiration.

— Il me semble, — disait Simonne, — que les astres ont pour guides des anges chargés de leur tracer leur course et de veiller incessamment à ce qu'ils ne s'écartent point de leur route. Lorsque, chacun à son tour, ces astres rayonnent sur la terre, les âmes que Dieu envoie animer des corps subissent l'influence de ce rayonnement. Les anges dont je parle deviennent donc les arbitres de nos destinées. Ils mêlent à notre corps quelque chose de l'astre qu'ils dirigent. Si nous naissons au moment où le soleil domine, ou dans les régions de la terre qu'il affectionne le plus, nous participons des qualités que donne le soleil. Si c'est la lune, au contraire, nous prenons le calme, la tristesse de la nuit. Et il y a comme cela d'autres étoiles et d'autres planètes, toutes celles que Charles nommait tout à l'heure ; elles doivent avoir leurs vertus et leurs défauts, qu'elles nous communiquent de la même façon.

Kerval applaudit.

— Bravo, ma chère Simonne ! C'est tout à fait cela. Si l'horoscope venait à se perdre, vous pourriez en refaire seule la théorie et les lois.

— Et puis, continua l'enfant, emportée par son idée, je m'imagine que cette influence dure autant que notre vie, qu'elle se retrouve dans tous nos actes, dans tous les événements de notre existence. J'ai lu dans un livre, — je ne sais plus quelle livre, — qu'Alexandre le Grand était placé sous l'influence du soleil et qu'il lui devait tout le génie dont il a fait preuve. Je ne sais pas si je suis comme Alexandre le Grand, mais j'aime le soleil de toutes mes forces, au point que je serais heureuse de vivre toujours dans ses rayons.

Raham-Sing confirma cette énonciation.

Il n'y a rien de surprenant à cela, ma fille. N'es-tu pas née sur une terre lumineuse entre toutes, favorisée de tous les dons de l'astre ? L'atavisme, d'ailleurs, suffirait à expliquer cette prédilection. Ta grand-mère était ma sœur. Ton père, ton grand-père, ton bisaïeul ont vécu et sont morts dans ces zones de la chaleur vivifiante. Et, pourtant, tu vois que les hommes de science n'ont pas voulu pour toi de cette chaleur.

Simonne baissa le front et répondit d'un ton où le doute mettait ses craintes et ses amertumes :

— Les hommes de science ! Oui, ceux de la science régulière, méthodique, qui fait des règles générales et des classifications... Qu'est-ce qu'ils en savaient, les pauvres gens ? Connaissent-ils donc ma nature, mon tempérament, mon caractère ?

— Allons ! — plaisanta Kerval, — voilà que vous allez faire le procès à la médecine ? Elle répondit avec une mansuétude empreinte de tristesse.

— Vous vous trompez, Charles. Pour faire le procès à la médecine, il faudrait que je la connusse, et je ne la connais pas. Je me contente de n'y point croire. Lorsque je suis souffrante, je n'accepte les visites du médecin que pour vous complaire, et aussi parce que je n'ai plus le droit de suspecter leur bonne foi que de nier la valeur de leur savoir. C'est à moi-même que je donne tort en professant que mon ignorance ne va pas jusqu'à la confiance. Mais, tout en me donnant tort, je n'y crois pas davantage.

Elle s'interrompt et interpela directement son oncle.

— Eh bien ! Est-ce que tout cela est d'accord avec les données de la magie, de l'astrologie, et, en un mot, avec tous les systèmes qui ont hanté l'esprit humain ?

— Puisque nous sommes dans le domaine de la haute fantaisie, — répliqua le nawâb — je puis te dire, comme M. de Kerval tout à l'heure, que tes conceptions sont celles des gens qui ont érigé leurs imaginations à eux en dogmes. Eh bien, oui, nous admettons, nous, que les astres donnent comme une émanation de leur substance à tous les êtres. Notre Amharâvâti n'est point un ciel purement idéal. Il est peuplé d'êtres qui traînent avec eux leur quantité de matière éthérisée, sublimisée. Ils se meuvent dans un monde où Indra, le génie de la flamme éternelle, alimente tous les soleils de la création, où Vischnou se manifeste sous les formes les plus diverses, parcourant tous les degrés des cycles de ses réincarnations, depuis le minéral où l'énergie est latente, jusqu'à l'homme parfait dont le prototype est Krishna. Chaque âme a son étoile qui la protège et qui, parfois, l'opprime pour la mieux entraîner vers le but final de son évolution.

En ce moment, Simonne se leva et, répétant la parole du vieillard :

— Oui, fit-elle, chaque âme a son étoile. Tenez, voulez-vous voir la mienne ? Je vais vous la montrer. Toute petite, je la reconnaissais dans le ciel, à travers les arbres de Bhurnpore. Que de fois je me suis endormie en la contemplant ! Ici, en France, je l'ai retrouvée. Mais elle semble bien plus pâle que je ne la voyais là-bas. Pourtant, c'est bien la même.

Son doigt tendu montrait un point du ciel qui se découvrait un peu plus depuis le commencement de la promenade en mer.

— Là, — fit-elle, en désignant à Charles Kerval la constellation du Grand Chien, — la voyez-vous ? Elle est toute petite et très rouge. Là, tout au bout de l'angle que forment les lignes des deux autres.

— Je ne vois que Sirius, — répondit le jeune homme. — Au reste, si c'est là l'astre qui préside à vos destinées, votre amour de la chaleur s'explique surabondamment. Vous êtes sous l'influence de la Canicule, ma chère Simonne.

La jeune fille insista. L'étoile qu'elle désignait était si proche de Sirius lui-même qu'on eût pu la prendre pour un satellite. Mais il fallait une longue tension du regard pour arriver à découvrir ce point imperceptible de l'espace.

Le nawâb jeta une phrase mélancolique.

— Tu sais, chère petite, que tu as fort mal choisi ta constellation. Les pundits la tiennent pour néfaste et assurent que Sirius dévore tout ce qui relève de son empire. C'est même leur manière d'expliquer l'accroissement des vides autour de lui, accroissement que les savants d'Europe expliquent en disant que la terrible étoile s'éloigne très rapidement de notre système solaire dans lequel, jadis, elle causa tant de perturbations.

— Ah ! — fit Simonne avec un tressaillement, — elle va donc me dévorer aussi, moi !

Elle se tut. Ses regards se fixèrent sur l'étoile, comme si elle eût ressenti la crainte de la voir s'éclipser soudain dans les sombres profondeurs de l'infini. Le silence retomba sur la barque et sur ceux qu'elle portait. Aussi bien la brise fraîchissait-elle un peu ; quelques rides frangées d'écume se dessinèrent à la surface de l'eau.

— Je crois, — dit le nawâb, — qu'il est grand temps de rentrer au port.

Le cotre était, en ce moment, en face de Villefranche. Il doubla le cap et se trouva dans son axe, dominant à la fois la rade militaire et la baie des Anges. Telle était la profusion des irradiations célestes, qu'on eût dit sur la mer un renversement complet de la voûte. Et sous le rapide frémissement qui plissait la nappe silencieuse, les étoiles se mirent à trembler, comme tremblaient là-bas, à l'ouest, le long du quai du Midi et de la promenade des Anglais, les reflets des becs de gaz de Nice. La brise qui causait ainsi cette émotion de la mer se prit à saturer l'atmosphère de senteurs salines. Poumons et pores se dilatèrent. On but cet air avec délices.

— Décidément, — fit Charles, il manque quelque chose à notre charmante promenade.

— Vraiment ? — interrogea Mlle d'Illoy. — Et qu'y manque-t-il donc ?

— Un peu de musique, — plaisanta l'officier, vaguement goguenard.

— De la musique, vous avez raison. Quel dommage que nous n'ayons aucun instrument ici.

— Mais, — risqua Germaine, — l'instrument n'est qu'un aspect de la musique. A

défaut d'instrument, n'avons-nous pas à notre disposition le plus beau des organes : les voix humaines ?

La proposition de Germaine parut charmer Simonne.

— Chanter, — s'écria-elle avec joie. — Tu as raison aussi, toi... Mais, qui va chanter ? Je ne connais que toi qui sois capable de nous faire ce plaisir.

— Non, — répondit Mlle du Méal. — D'ailleurs, je te dirai sincèrement que je ne suis point en voix ce soir. Seulement, si tu voulais, tu y suppléerais toi-même, Simonne, Je n'ai jamais rien entendu qui puisse se comparer à ta voix.

On put voir, aux yeux qu'ouvrit l'enfant, qu'elle ne cherchait point à se faire prier quand elle s'étonna du compliment si directement adressé par sa cousine. C'était vrai, Simonne s'ignorait entièrement sous ce rapport. Fille de la terre des mystères, elle ne savait point que la nature lui avait départi le plus suave des organes. Le sens musical était infus en elle, et elle avait appris toute seule l'harmonie, en prêtant une oreille attentive aussi bien aux concerts de la nuit dans les grands bois et au bord de la mer, qu'aux lambeaux de chant ou d'orchestration retenus par son souvenir à la suite des rares soirées auxquelles elle avait assisté. Si c'est le cœur qui fait les inspirés, ainsi que le veut l'adage latin, il faut compter les musiciens au premier rang des inspirés. De ces divers lambeaux, pris un peu partout, Simonne n'avait retenu qu'un chant complet, une mélodie de second ordre qui doit tout son charme aux vers admirables qu'elle encadre. Son âme, débordante de poésie, s'y était attachée. Il lui semblait que la plainte du grand poète n'était que l'écho merveilleux des sentiments nés dans son propre cœur. Et, comme on insistait autour d'elle, elle consentit pourtant à chanter. Elle entonna le *Lac*, non sur la note élevée que le musicien a cru devoir jeter au début de la mélodie, mais à demi-voix, comme si des sanglots se répercutaient dans son chant.

Elle chanta, se dépensant elle-même, se livrant à son chant, exhalant le désir de son âme et ses plus secrètes aspirations, ce je ne sais quoi d'inassouvi que tout être humain porte en dedans de lui-même. Ses grands yeux noirs s'emplirent de larmes, et ce fut avec un véritable cri de déchirement qu'elle exprima l'admirable plainte du poète :

Temps jaloux, se Peut-il que ces instants d'ivresses
Où l'amour à longs flots nous verse le bonheur,
S'envolent loin de nous de la même vitesse
Que les jours de malheur ?

Eh ? quoi ? n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
Quoi ? — passés pour jamais ? Quoi ? tout entiers perdus ?
Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
Ne nous les rendra plus ?

Le chant pleurait. L'orpheline l'avait fait sien. N'était-il pas le cri de sa propre existence menacée, la traduction littérale de cette pensée implacable qui remplissait de trouble ses heures de veille ?

Quand le chant prit fin, elle s'affaisa épuisée. Germaine était à ses côtés, les bras ouverts, Germaine aussi troublée, aussi bouleversée qu'elle même, brusquement saisie par les mêmes pensées douloureuses et n'ayant pas, comme Simonne, la consolation de se croire aimée, n'ayant pas même celle de se complaire dans la pensée de son amour. Il s'était fait un profond silence.

Personne n'élevait la voix pour complimenter la jeune fille. Mais plus éloquent que toute parole élogieuse, le mutisme de son auditoire disait assez à l'enfant quel succès elle venait d'obtenir. Tandis que Germaine mêlait ses larmes aux siennes, Charles Kerval se détournait vers la mer pour ne point laisser voir ses paupières humides, Mme du Méal tenait le front obstinément penché. Seul, le vieil Holkar, immobile, les traits tendus, le regard errant dans l'espace, ne cherchait point à retenir deux grosses larmes qui roulaient pesamment de ses yeux dans sa barbe blanche.

On entendit la voix de Kerval donnant des ordres à Giuseppe pour presser le retour.

Le cotre vira de bord et présenta ses voiles à la brise venue du sud-ouest. Jusque-là on avait marché contre le vent, à l'allure du *plus près*, qui ralentissait la promenade. Prise par le souffle direct, la barque se mit à fuir, légère et vive, vers Saint-Jean. Elle glissa sous la nuit, toute blanche des rayons de la lune, gracieux fantôme qu'escortaient les songes et les incantations.

Au moment où le yacht atteignait la pointe du petit promontoire, Simonne releva la tête.

Elle riait maintenant d'un rire sonore et frais qui soulagea toutes les poitrines en donnant aux assistants comme l'impression d'une caresse.

Voilà ce que j'ai obtenu en chantant fit la jeune fille. Nous ne disons plus un seul mot. Maudite inspiration que j'ai eue là de chanter.

Elle se reprit, avec le même ton d'enjouement et de gaïté :

—Et puis, c'est la faute aux étoiles ! Nous avons eu une conversation qui n'était pas réjouissante, tant s'en faut. A l'avenir, je me défierai des promenades nocturnes... Ou si nous nous avisons de faire de la musique ambulante, nous emporterons avec nous les instruments nécessaires, une mandoline ou une harpe, et nous dresserons le programme des morceaux. C'est une baccarole qu'il aurait fallu, ce soir, et non pas cette lamentation.

Comme elle mettait le pied sur le dernier degré de l'escalier rocheux, elle se retourna vers Sirius qui s'abaissait à l'est. Un cri s'échappa de sa poitrine :

—Ah ! mon étoile qui a disparu !

III

On garda longtemps, dans la villa, le souvenir de cette soirée de novembre. Aussi bien les promenades en mer, le soir du moins, étaient devenues impossibles. L'hiver est partout l'hiver, et si la pitié du soleil en atténue la rigueur sur les bords de la mer bleue, elle ne la supprime point en entier. Le froid a toujours des droits à faire valoir.

Il était surtout sensible pour Simonne. On lui avait parlé des fêtes de l'hiver à Paris, des théâtres dont les spectacles de Nice et de Monte-Carlo ne pouvaient lui donner qu'une idée très imparfaite. Elle avait manifesté, très négligemment, d'ailleurs, le désir de connaître la capitale des plaisirs, qui est aussi celle des intelligences. Mais, lorsqu'en interrogeant longuement Germaine, elle put comprendre ce qu'en étaient les brumes glaciales, les déchainements d'aquillons, les ciels mornes et gris, saisie d'un désenchantement, elle y renonça.

—Non, — dit-elle. C'est déjà bien assez triste de voir les jours décroître, ici même. Pourquoi anticiper sur la nuit en habitant un pays où il faut remplacer le soleil par la lumière électrique, par celle du gaz ou des bougies ?

Mais, par un effet tout naturel de cette évocation, l'enfant eut comme la nostalgie de cette vie de fêtes et de plaisirs dont on lui parlait. Peu à peu, des relations s'étaient créées à l'entour de la villa. Des invitations étaient venues ; il en venait chaque jour qu'il fallut trier avec soin, les prescriptions du docteur Péjarry étant des plus sévères à l'endroit des veilles prolongées et du froid des nuits. Simonne n'entendait pas traverser l'existence facile de Nice sans prendre sa part des plaisirs qu'elle procure. Elle disait, dans son langage plein d'images, à Germaine :

—Voyons ? Puisque je dois être toute ma vie une plante d'appartement, au moins faut-il que je me fasse à mon rôle, que je m'habitue au feu des lustres.

Après beaucoup de pourparlers, on arracha à l'intraitable médecin la permission d'assister à une fête costumée offerte par une grande dame russe à toute l'aristocratie française et étrangère de la région. Encore fallut-il promettre au praticien que l'on prendrait toutes sortes de précautions, que Simonne ne prolongerait pas sa soirée au delà de deux heures du matin, qu'elle accepterait l'hospitalité qu'offrirait à tous ses hôtes éloignés la princesse Volinsky, et qu'elle ne se retirerait le lendemain, qu'après le soleil de dix heures. Toutes choses furent donc ainsi réglées d'avance, et comme l'on avait quinze jours devant soi, on put s'occuper à loisir du détail des toilettes. La question était d'importance. N'est-ce point là le plus cher souci des femmes, et, il faut bien le dire, n'est-ce pas aussi le plus naturel ? On y consacra huit jours entiers, au bout desquels le choix était fait, les deux jeunes filles étant pourvues au même degré du goût le plus sûr et le plus délicat. Et là où l'argent abonde, les miracles peuvent se produire. Ce fut le cas de ce qui se passa à la villa. Les premières couturières furent mandées, et des chefs-d'œuvre d'élégance sortirent de leurs doigts. Le chapitre des bijoux avait été ouvert en même temps. Il se présentait une difficulté que le tact de Simonne ne laissa guère subsister. L'écrin de Germaine était des plus modestes, si mo-

ste même que la jeune fille n'osa pas en parler à sa cousine. Lorsqu'on en vint à parler le sujet, Simonne prit les devants.

— Ma chérie, — dit-elle, — je ne suis pas faite à tous vos usages. Je crois savoir pourtant qu'en France une jeune fille met aussi peu de bijoux que possible. Est-ce que je me trompe ?

— Non, — répondit Mlle du Méal, — et je t'admire de deviner si bien nos usages.

— Dans l'Inde, — reprit Simonne, — on ne les redoute pas, et si je m'habillais au goût des grandes dames indoues, j'aurais des anneaux jusqu'aux chevilles.

Toutes deux se laissèrent aller au rire que provoqua cette hypothèse. Mais Germaine près réflexion, ne la trouva point aussi déraisonnable qu'elle le paraissait.

— Tiens ! — dit-elle, — mais c'est une idée, cela, si l'on t'invite à un bal costumé, je ne vois rien de mieux que cela. Brune comme tu l'es, tu seras tout simplement adorée sous un pareil costume. J'avoue même que je serais curieuse de t'en voir revêtue.

L'enfant sourit et, embrassant Mlle du Méal.

— C'est un plaisir qu'il me sera facile de te faire, — dit-elle, — dès que tu voudras. Mais, puisque nous parlons bijoux, épuiisons le sujet, tu le veux bien, Je vais t'en montrer quelques-uns qui viennent de ma grand'mère, une indienne pur sang, la propre sœur de Raham-Sing. Ils ont un cachet tout particulier.

La cassette de Marguerite est une fiction empruntée à la réalité.

Simonne courut à sa chambre et en rapporta une boîte exquise, sculptée en ébène massif et incrustée d'ivoire. Et, prenant sa cousine par le bras, elle lui montra le perron.

— Viens là, — fit-elle, nous serons mieux. Le temps est admirable aujourd'hui, et rien ne vaut les rayons du soleil pour donner du lustre aux bijoux.

Elles allèrent s'asseoir côte à côte, sur un banc du jardin, en une place inondée de claire et chaude lumière. Alors, tirant de son sein une petite clef d'argent ciselée et guillochée elle-même comme un véritable bijou, Simonne ouvrit la boîte capitonnée de velours bleu. Un cri d'admiration sincère jaillit des lèvres de Germaine. C'est que le rayon oblique venait de faire irruption dans la cassette, l'emplissant des flammes les plus diverses, dispersant à l'entour la rutilance des objets précieux que renfermait l'écrin. Elle était de flamme, cette cassette. Un pêle-mêle fascinant y entretenait comme un brasier de scintillations et d'éclairs, et l'on eût dit que, rendu soudain à la lumière, tout cet or et toutes ces pierres allaient se liquifier, se fondre, s'évaporer dans le rayon qui leur venait du ciel.

— Oh ! — s'écria Germaine, — c'est une fortune que tu as là dedans !

Elle ne croyait pas si bien dire, la douce et raisonnable fille. Son œil avait embrassé cet ensemble de splendeurs sans se rendre compte de leur inestimable valeur. Mais ce coup d'œil avait suffi pour lui donner une sensation adéquate. Elle avait raison. Il y avait une fortune dans ce coffret. Un à un, Simonne retirait les bijoux de la boîte, et sans vanité, mais non sans complaisance, les étalait sous les regards ravés de sa cousine.

— Vois-tu, Germaine, il y en a, là dedans, qui seraient par trop exotiques. Il y en a d'autres qu'on traiterait de rococo. Les choses ont bien changé depuis le temps où ces bijoux brillaient au cou et aux bras de ma grand'mère. Mais, dans le nombre, il y en a qui ont bien leur cachet.

Elle avait tiré du fond du coffret un rouleau soigneusement enveloppé dans un fourreau. Quand elle eût retiré ce fourreau, Mlle du Méal éprouva une surprise et une admiration plus vives encore. Le rouleau était une sorte de baguette revêtue de velours, sur laquelle s'enfilaient vingt bracelets d'or parsemés, dans tout leur cercle, de pierreries étincelantes.

— Où donc met-on tout cela ? — demanda Germaine, étonnée.

La petite indienne ne put se défendre d'un beau rire en face de cet étonnement.

— Où cela se met ? — répondit-elle. Tu vas le voir tout de suite.

Elle releva sa manche jusqu'au coude, allongea ses doigts menus, et doucement fit glisser sa main au travers des vingt bracelets qui vinrent s'incruster l'un après l'autre dans la chair délicate de son bras.

— Voilà comment cela se porte. — dit-elle. — Naturellement cela ne s'accorderait pas avec nos toilettes européennes. Mais n'oublie pas que les indiennes ont les bras nus jusqu'aux épaules. Dans le peuple même, l'usage de ces bracelets est si constant que les plus pauvres femmes en ont autant que moi.

— Tu dis “ les plus pauvres femmes ” ? — s'exclama Mlle du Méal.

— Pardon, — reprit malicieusement Simonne. Il faut s'entendre. J'ai dit qu'elles “ en ont autant ”. C'est de la quantité, non de la qualité que je parle. Les miens sont en or, les leurs sont en terre émaillée.

Derechef les deux jeunes filles se mirent à rire avec entrain.

Germaine éprouvait en ce moment un sentiment inexplicable. Jamais elle ne s'était connue envieuse ou jalouse. Elle avait peur de le devenir maintenant.

Par bonheur, la réaction se fit promptement en elle, La répulsion qu'elle éprouva fut la meilleure des justifications à ses propres yeux, et Germaine put se dire, avec une légitime fierté, qu'elle n'avait eu là qu'une crainte chimérique, et qu'elle n'avait subi aucune déchéance morale.

Alors, chassant loin d'elle toute préoccupation néfaste, elle reprit avec sa cousine l'énumération des bijoux contenus dans la cassette. Simonne prenait plaisir à lui donner les détails intéressants sur le caractère et l'origine de chacun d'eux. Tout à coup elle s'interrompit. Ses doigts venaient de rencontrer un bracelet d'or rouge large et plein, massif et pesant, un de ces anneaux continus qui enveloppent le bras et dont l'usage est devenu si fréquent en Europe. Au centre du bracelet, en relief, se dessinait une figure d'animal, — de tigre, — au dessous de laquelle une date était gravée. Germaine avait pris le bijou et le considérait avec curiosité.

— Ce bracelet t'intrigue, — n'est-ce pas ? — dit Simonne, avec un sourire. Il a son histoire, et c'est le premier joyau qui m'ait été offert... par moi-même, — ajouta-t-elle gaiement, — En voici un autre, et aussi une broche et des pendants d'oreilles que Charles m'a offerts. Ce sont mes plus chers souvenirs. Quand mon cœur s'attriste, quand mes yeux se voilent de sombres pensées, je les assemble avec les cadeaux de mon oncle, et leur vue suffit à ramener la joie, à me consoler tout au moins.

Un soupir, comme ceux que Germaine avait surpris plusieurs fois déjà, souleva sa poitrine.

— Il a son histoire, — dis-tu ? — demanda Mlle du Méal.

— Oui, — répondit mélancoliquement l'enfant. — C'est l'histoire de mon amour, d'ailleurs. L'image de ce tigre que tu vois là, au centre, a eu pour but de perpétuer le souvenir de l'événement auquel j'ai dû de le connaître... et de l'aimer.

— Je sais, — prononça rapidement Germaine, le tigre qu'il a tué.

— Le tigre qu'il a tué ? On t'a donc raconté la chose ? interrogea Simonne un peu étonnée.

— C'est de M. Kerval lui-même que je le tiens. Et je te prie de remarquer que je n'en sais rien de plus, M. Kerval s'étant montré d'une sobriété d'expressions excessive.

— Où donc t'a-t-il raconté cela, Germaine ?

— Mais... cet été, le jour de notre fugue à Monaco. Nous avons dit beaucoup de mal de toi, là-bas, sous cette charmille vitrée du restaurant, et si les oreilles ne t'ont point tinté, c'est parce que tu dormais de plus profond des sommeils.

Elle ajouta avec une gracieuse insistance :

— Et même, s'il faut tout te dire, je serais bien heureuse qu'il te plût de m'en faire le récit plus détaillé, plus pittoresque. Là-bas, à Monaco, il me semble que tu m'avais promis de me raconter la scène, lorsque tu t'éveillas. Avec M. Kerval, tout le drame se borne à un palanquin renversé, des coolies en fuite, et un heureux coup de fusil.

Simonne se mit à battre gaiement des mains.

— Voilà bien Charles et je le reconnais à ce que tu dis de son laconisme. Il n'est point homme à se dépenser en paroles, acheva-t-elle avec une nuance d'ironie dans la voix.

Mais ce n'est pas cela, reprit-elle. Tu veux que je le supplée en comblant les lacunes de son récit. Il ne t'a donné, en effet, que le canevas du sujet. Au reste, tu s'admirablement résumé la chose en trois phrases courtes et précises. Je vais donc la lire pour ton seul agrément, cette emplification que tu me demandes.

Germaine se tut et tendit avidement l'oreille.

Voici l'aventure, poursuivit Simonne. Je vais tâcher de n'omettre aucun détail. Il y a deux ans écoulés depuis cette date, et pourtant les moindres détails des faits ont encore présents à ma mémoire. — J'étais sortie à mon habitude, en palanquin ; mais contrairement à l'habitude, mon bon Dandari n'était pas venu. Il connaissait admirablement le pays, et jamais il ne m'eût permis de pousser aussi loin mon excursion.

Germaine sourit et risqua une réflexion.

— Il est donc admis, dans l'Inde, qu'une jeune fille, même européenne, peut sortir toute seule ?

Simonne répondit sans aucun embarras :

— Mais oui, tout dépend du lieu et de l'heure. Est-ce que ce n'est pas l'usage, en France, qu'une femme mariée peut aller à cheval ou en voiture dans la compagnie d'un simple domestique, d'un groom ? N'en ai-je pas vu, même, assis aux côtés de leur maîtresses, les bras croisés, se bornant à faire acte de présence, pendant que madame conduit en personne l'attelage ? — Dans l'Inde, et dans une station anglaise, peut-être trouverait-on à redire à un tel usage, — et, encore, je n'en sais trop rien, car la liberté des jeunes misses est fort grande. Mais dans un trou comme Bhurnpore, entre des jungles, des bois, une rivière et une voie ferrée, qui donc aurait pu s'en scandaliser ?

— Je t'ai inutilement interrompue, dit Mlle du Méal, — Pardonne-moi et reprends ton récit

— Simonne poursuivit, sans plus songer à sa digression : — M'y voici. Mon oncle avait fait dresser à la limite de ses terres, en pleine forêt, une pagode de famille. Si tu connaissais les mœurs des Hindous, — c'est-à-dire de ceux qui pratiquent le Brahmanisme, — tu saurais que chaque famille, dans chaque caste, a aussi ses temples particuliers dressés au souvenir de ses morts.

La pagode de mon oncle avait été dédiée à mes grands-parents, sa sœur et son beau-frère, son meilleur, peut-être son unique ami. Il l'avait placée en ce lieu mystérieux et sombre, à la lisière même de ces forêts sans bornes qui couvrent le Bundelcund et le Gondwana. Au delà, c'était l'inconnu dont la terreur gardait le seuil, un inconnu à l'abri duquel vivent tranquilles, loin de la balle et de la flèche, le grand tigre du Bengale, le frère du cadet, mais l'égal du lion, les panthères et les léopards de toutes robes, les rhinocéros blancs à deux cornes, les éléphants de douze pieds de haut, les bapirous-sas monstrueux, les devins énormes, moins redoutables que les cobras-capelles et les serpents noirs. — Ces solitudes où les hommes qui les habitent sont aussi féroces et aussi sauvages que les fauves auprès desquels ils vivent, et si noirs que le reste des Hindous les tient pour des démons incarnés, ont d'autres hôtes plus gracieux et moins redoutables. C'est là que s'envolent par myriades les bangalis et les colibris, que les manuocodes et les kouroukous étincellent comme des émeraudes et des saphirs vivants, que le paradisier lui-même, très rare dans l'Inde, se laisse admirer parfois. Les paons y étalent leurs roues resplendissantes, les grands aigles et les vautours y nichent sur les sommets perdus des Vindyas ; les tourterelles et les colombes s'y donnent d'incessants rendez-vous. On peut marcher des semaines entières sous ces voûtes feuillues sans voir la lumière du jour, et l'on y peut dormir bercé par le murmure d'invisibles ruisseaux coulant entre des herbes hautes de six pieds.

J'étais hanté par le désir de contempler ces merveilles. J'avais supplié mon oncle de m'y conduire lui-même. Il avait toujours refusé, disant avec sa sagesse de vieillard : " Le danger n'est fait que pour les hommes. C'est offenser Brahmâ, père des êtres, que de laisser un enfant y courir sans raison. "

Donc, ce jour-là, je profitai de l'absence de Dandari, et je fis mon coup de tête. — Arrivée à la pagode, je donnai l'ordre aux coolies de pousser dans les bois. Ils hésitèrent ; ils tremblèrent ; ils déposèrent même le palanquin pour mettre le front en terre et me supplier. Je fus inflexible. Moi qui passe pour douce et généreuse, même à tes yeux, ma Germaine, je fus dure pour ces pauvres gens. Je leur jetai une poignée de païssas, de quoi acheter du riz pour le reste de leurs jours, et je leur enjoignis de s'avancer sous le couvert. Nous n'allâmes pas bien loin. Les Hindous m'avaient prévenue. Kfli rôdait par là. Elle avait pris la figure d'un *kâla-bâgh*, ce qui veut dire tigre noir, d'un *mangeur d'hommes*, ainsi que les anglais appellent ces formidables solitaires altérés de sang humain. Celui-ci était énorme, il mesurait près de trois mètres du museau à l'extrémité de la queue. Depuis des années, sans doute, il prélevait son tribut sur les pauvres villages des Ghonds, et guettait les voyageurs au passage. Nous lui offrîmes une occasion superbe. J'avais laissé l'un des volets du palanquin ouvert. Par l'autre, en relevant le rideau, je repaisais mes yeux du spectacle que m'offrait le splendide paysage. Elles sont merveilleuses, nos forêts de l'Inde, ma Germaine. L'endroit où nous nous trouvions en ce moment était une vallée se creusant, verte et fraîche, entre

deux pans de montagnes. Tout ce que le regard peut embrasser de sublimes horreurs et de suaves beautés, se trouvait assemblé, dans un rayon de quelques kilomètres. Les arbres qui nous donnaient leur ombre avaient plus de cent pieds de haut. Il y en avait de toutes les essences ; des bayan-trees projetant leurs branches, d'où jaillissaient des racines destinées à alimenter de nouveaux troncs, des rosiers, des manguiers, des tecks, des ébéniers. Je ne suis pas forte en botanique, ma Germaine ; aussi n'attends-tu pas de moi une description savante du tableau. Tout-à-coup...

Ah !—fit Mlle du Méal,—nous y voici. C'est le moment psychologique.

—Oui, reprit Simonne, grave, un peu pâlie par le souvenir. Tout à coup, au détour d'un hallier, le grand bâgh apparut. Tu ne peux te faire une idée de ces choses, ma Germaine ! Le monstre me parut plus grand, plus terrible encore qu'il ne l'était. Il ne prenait pas la peine de se cacher. Il se savait dans son domaine, monarque incontesté de la jungle. Ces téméraires qui pénétraient là étaient sans doute des dévoués de bonne volonté qui venaient s'offrir en holocauste, payer eux-mêmes le tribut du sang. Son choix fut vite fait. Je vis sa gueule sanglante s'ouvrir démesurément. Ce ne fut pas un rugissement qui en sortit, mais une voix rauque, mêlée de sifflements, quelque chose comme le bruit d'un soufflet d'orgue dont le vent passerait dans un tube de fer. Son grand oeil jaune s'alluma, et son éclair sinistre se croisa avec mon regard. Il m'avait aperçue. Il savait que, dans cette botte bizarre, il y avait un être humain qui ne ressemblait pas tout à fait ceux dont il faisait habituellement sa pâture. J'étais la victime réservée à la déesse de la mort.

Un grand frisson secoua Simonne à ce moment de son récit.

Germaine, haletante, ne songeait plus à l'interrompre.

—Alors, reprit l'enfant, je me sentis perdue. Le temps d'élever ma pensée vers Dieu et la catastrophe s'était produite. Le palanquin reçut un choc formidable et fut jeté assez rudement sur l'herbe, qui, heureusement, amortit la chute. Je m'évanouis à moitié, mais la conscience de l'effroyable péril que je courais me ranima presque sur-le-champ. Le palanquin était tombé sur le côté, précisément celui dont le volet était ouvert. De l'autre, juste au-dessus de ma tête, les pattes formidables du tigre attaquaient le bois verni, et je comprenais que, d'un instant à l'autre, le frère panneau allait se défoncer sous un coup mieux asséné. Quelle agonie, Germaine ! Par les fentes du volet, je voyais luire l'effrayante prunelle. Le vent de cette haleine fétide venait jusqu'à moi. Entre ces griffes et moi, il y avait une planche d'un demi-pouce d'épaisseur, et je savais, par tout ce que nous avaient rapporté nos shikarris, que le "coup de marteau" du tigre tue presque à coup sûr, qu'il broie le crâne d'un buffle, et perce du haut en bas le flanc d'un nilghaw. Au reste, pas de lutte engagée. Mes hommes s'étaient enfuis. Je sus plus tard que l'un d'eux avait été abattu sous le coup. Mais le bâgh n'en voulait qu'à moi. Cela sauva la vie du malheureux.

Soudain, un poids énorme fit craquer toute la boîte. De guerre lasse, le tigre avait pris le parti de se dresser debout sur le palanquin. Le volet se rompit, l'énorme patte fit voler la moitié du panneau, et la tête hideuse s'enquadra dans cette ouverture. Je compais que c'était fini. La face ricanait à moins d'un pied de ma tête. Brusquement, la tête quitta l'ouverture. J'entendis un rauquement semblable au premier, comme un cri de rage et de défi. A la secousse qu'éprouva le palanquin, je devinai que l'animal prenait son élan. Quelque nouvel ennemi venait-il de surgir ! Et cet ennemi du tigre, serait-il un ami pour moi ? Un coup de feu répondit à la question que venait de se poser ma pensée. Puis je perçus une voix, une voix étrangère qui me fit tressaillir. Elle cria, en français :

—Au palanquin, tas de poltrons, au palanquin !

Ce fut tout. L'émotion avait été trop forte ; un détente s'opéra forcément. Je m'évanouis. Je ne repris mes sens que dans ma chambre, sur mon lit de repos. Mon oncle se tenait debout à mon chevet, pendant que Parvâti me mouillait le visage. Auprès de mon oncle, il y avait un homme, un jeune homme, un blanc, le Français de tout à l'heure. Il me me parut très beau. C'était lui.

Elle se tut, et se rejeta comme épuisée dans les bras de Germaine.

Voilà mon histoire, chérie. Tu vois que, tout en étant très dramatique, mon amour a pris naissance sous le souffle de la mort. Un vieux fakir, auquel je donnais souvent l'aumône, m'a dit un jour en étendant sur moi son bras droit ankylosé :

—Jeune fille, ce que l'on prend à Roudrâni, Roudrâni sait le reprendre. Que la triple Roudrâni, Kâli, Dorgâ te pardonne. Ta vie lui a coûté celle d'un être vivant. Puis-
se-t-elle oublier l'heure et le jour !

—Que signifiaient ces paroles ? demande Germaine.

—Je ne l'ai su que par ma pauvre Parvâti, qui s'est mise à pleurer à chaudes larmes. Elles signifient qu'en tuant le tigre pour me sauver, Charles a encouru les colères de la déesse. et que l'un ou l'autre de nous deux doit être sa victime en compensation. Mais, ajouta l'enfant avec une navrante expression, la croyance des Hindous affirme que l'élu de Kâli est toujours celui des deux fiancés qui aime le plus !

—Allons ! s'écria Mlle du Méal, prise elle-même d'une morne tristesse, voilà tes folies et tes superstitions qui reviennent !

—Non répliqua Simonne, puisque je n'ai pas peur. Les fakirs disent aussi que la Mathadévi recule si le second des fiancés ne se laisse pas prendre le cœur par un autre amour. Qui donc me prendrait le cœur de Charles ?

Un lourd silence tomba sur ces dernières paroles. Germaine voulut le secouer.

—Et le bracelet, dit-elle vivement, l'histoire du bracelet ?

—C'est vrai... Le bracelet, je l'ai fait faire moi-même en souvenir de l'événement.

Tu vois, il est trop grand pour moi, acheva Simonne en agitant le magnifique bijou au bout de son poignet d'enfant.

Elle attira sa cousine, et, lui mettant un long baiser sur la joue :

— Prends-le. Il t'ira à merveille. Il te rappellera ta cousine, et si.....

— Si... quoi ! — demanda Mlle du Méal profondément émue.

— Si... je mourais, ma Germaine, tu n'aurais qu'à regarder cette figure du tigre pour te dire : " Pauvre Simonne, elle est morte victime de Roudrâni ! "

IV

Le docteur Péjarry avait eu raison de se méfier des nuits de veille. Dès le lendemain du bal de la princesse Volinsky, Simonne fut prise d'un accès de fièvre. Le soir même, elle dut s'aliter. Naturellement le médecin fut rappelé. Il gourmanda amicalement la malade, prescrivit le repos absolu, une nourriture substantielle et l'usage de l'huile de foie de morue et du quinquina. Simonne fit la grimace en entendant ces ordres. Elle ne put s'empêcher de dire au praticien :

— Mon bon docteur, est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de m'épargner toutes ces mauvaises choses ?

M. Péjarry protesta. L'huile de foie de morue, le vin de quinquina, mauvaises choses ! Ah ! ça, mais que voulait-elle donc de meilleur ? Il était de ces savants bourrus qui font rire leurs malades et que leurs malades adorent, parce que, lorsqu'ils apparaissent, ils leur font l'effet de sauveurs. En se retirant, il prit à part le nawâb et Mme du Méal, les seuls auxquels il se crut en droit de faire une confidence.

— Ce n'est pas absolument la poitrine que je crains de voir directement menacée. Il n'y a pas de péril immédiat de ce côté. Mais il pourrait surgir des complications. Surveille le cœur et le système nerveux ; pas de surexcitations ni de fatigues. Il faut la ménager, l'observer comme un enfant au berceau.

Bien entendu, le vieillard et la veuve gardaient pour eux ce commencement de pronostic. Rabam-Sing était si bien fait à ces menaces éternellement renaissantes que l'arrêt du médecin de France ne fit que confirmer celui des médecins de Bhurnpore et de Calcutta.

Tandis que ces soucis cruels rongeaient le cœur du vieil Holkar et plissaient le front de Mme du Méal, d'autres chagrins bien différents attristaient Charles Kerval et Germaine.

Kerval sentait que, chaque jour, leur situation respective devenait plus fautive, moins acceptable. Fiancé de Simonne, il recevait d'elle une hospitalité que bien des gens eussent été en droit de blâmer, de critiquer tout au moins. On pouvait trouver étrange que ce mariage n'eût point lieu, et Charles lui-même s'en étonnait un peu. Il ne s'expliquait pas bien que Simonne ne le pressât point davantage, et, quant à lui, le seul état de son cœur l'empêchait d'aborder cette question. Ce mariage, en effet, qui allait consommer son malheur, il était prêt à le subir, mais il n'avait pas assez de résignation

sublime pour en hâter la célébration. La maladie de Simonne, tout en l'affligeant profondément, lui apporta une sorte de répit. Pendant ces quelques jours, du moins, il put s'isoler, s'abstraire à la contrainte journalière de faire mentir officiellement ses traits et son langage, et, à la faveur de ce délai de grâce, il put combiner à loisir un prétexte de prochaine absence.

Un jour, comme Simonne alanguie, mais renaissante à la vie, s'était traînée jusqu'au salon, pour y reprendre ses habitudes, Mme du Méal annonça qu'elle allait se rendre jusqu'à Nice en compagnie de Germaine, pour y faire quelques emplettes. La malade, qui avait embrassé sa cousine avec effusion, le payant ainsi de tous les soins que celle-ci ne cessait de lui prodiguer, se tourna vers Kerval qui, silencieux, fumait un cigare sur le perron.

— Et vous, Charles, — demanda-t-elle en souriant, — n'allez-vous pas prendre un peu l'air aussi ?

Il crut sentir un reproche sous ces paroles.

— Mais est-ce que je ne le prends pas tous les jours ici, ma chère Simonne ? — répliqua-t-il.

L'enfant eut un nouveau sourire qui, en éclairant son beau visage, dissipa les doutes dans l'esprit de l'ancien lieutenant de vaisseau. Elle tendit simultanément ses deux mains, l'une à son fiancé, l'autre à sa cousine.

— Pauvres chers amis, — murmura-t-elle, — les malades sont toujours égoïstes. Dire que, sans m'en apercevoir, je vous retiens sans cesse auprès de moi, comme si toute la joie de votre jeunesse consistait à veiller une petite fille couchée sur un sofa.

Et comme tous les deux protestaient vivement, elle reprit, remuant négativement la tête :

— Non, non. Je ne veux plus qu'il en soit ainsi. A l'avenir, tant que je ne pourrai pas être de vos parties, j'entends que vous fassiez au moins deux parts de votre temps, dont la meilleure sera pour vous-mêmes.

Elle ajouta, avec cette grâce exquise qui caractérisait sa séduction :

— L'Évangile nous ordonne d'aimer le prochain *comme nous-même*. Vous voyez que je serai encore la plus riche, puisque je vous aurai en entier tous les deux pour l'affection.

Et revenant à Kerval, avec un air entendu de femme pratique :

— Charles, l'autre soir, au bal, on a beaucoup parlé chassées à nos côtés, Il paraît qu'en ce moment, les mâquis de la Corse sont surabondamment pourvus de gibier de passage. Prenez donc vos meilleures armes, mon cher Nemrod, et partez pour cette belle île de la *vendetta*. Ne vous y faites pas tuer, c'est tout ce que je vous demande.

Kerval fut un instant inquiet de ce congé qu'on lui octroyait. Que cachait cette générosité de sa fiancée, cette invitation, qu'elle lui faisait de s'accorder une absence dont lui-même, depuis plusieurs jours, cherchait à trouver un prétexte plausible ? Mais il fut promptement rassuré à cet égard. Simonne n'avait aucune arrière pensée. C'était sincèrement, par une compassion réelle pour l'espèce de gêne et de contrainte que sa maladie imposait à ses amis, qu'elle se décidait à les éloigner d'elle, dût-elle souffrir elle-même de cette absence momentanée. Il essaya de dire non, de repousser les vacances qu'elle lui accordait.

— Vous n'y pensez pas, Simonne ? M'en aller pendant que vous êtes malade ?

— Oh ! ma maladie n'est pas de longue durée ! Et puis je ne vous renvoie pas pour longtemps, mon ami. Prenez une quinzaine, un mois, si vous voulez ; fatiguez-vous de Diane, c'est-à-dire de perdrix, de bécasses, de coqs de bruyères de faisans, et vous reviendrez plus empressé au foyer. Votre pauvre petite Simonne vous paraîtra peut-être embellie ; vous l'aimerez davantage.

Charles avait pris la main fragile, aux ongles un peu bombés, teintés de rose pâle. Il y mit un baiser de reconnaissance, et d'affection. Et Simonne, se laissant retomber sur le coussin du sofa, acheva :

— Allons ! vous avez le temps de faire votre valise et de partir ce soir pour Marseille. Je crois qu'il y a un départ de Nice, sans aller plus loin.

— Mais vous, — demanda-t-il avec sollicitude, — qu'allez-vous faire pendant ce temps ?

Elle lui jeta une caresse des yeux.

— Je pourrais vous traiter de fat, monsieur l'homme indispensable ! Me croyez-vous donc si embarrassée que cela de ma personne ? Demandez à Germaine ; elle vous dira que nous saurons bien certainement employer notre temps.

— Mais... encore ? — insista le jeune homme.

— Etes-vous curieux, aujourd'hui ! — Eh bien ! puisque vous tenez à le savoir, je vais vous le dire. Je m'occuperai de notre mariage, Monsieur, car j'ai décidé que nous nous marierons à Pâques, aux premiers jours du printemps, au retour des hirondelles et des fleurs. Là !

Il n'en demanda pas davantage. Comme il hésitait encore, Raham-Sing s'approcha de lui.

— Faites ce qu'elle vous conseille, mon enfant, — murmura-t-il à voix basse.

L'ancien officier de marine se retourna et regarda son interlocuteur. Il fut frappé de l'expression de majestueuse tristesse dont le visage du nabab était empreint. Un signe que lui fit le prince arrêta la question prête à jaillir de ses lèvres. Charles se dit qu'il y avait là peut-être quelque doux secret du cœur de sa fiancée. Il ne chercha donc pas à en pénétrer le sens, et remonta dans sa chambre pour faire à la hâte ses préparatifs de départ. Mais il n'en emportait pas moins un souci dans sa pensée. Pour quelle raison cette enfant, par une sorte de divination mystérieuse, avait-elle prévenu le désir qu'il avait de s'éloigner quelque temps ? Est-ce que son regard d'être frère et maladif possédait une acuité de vision telle qu'elle pût sonder jusqu'à ses impressions les plus intimes ? Tant de fois menacée par la mort, avait-elle déjà cette vue d'en haut qui plane au-dessus des événements et des hommes ? Une heure plus tard, il redescendit en tenue de voyage pour prendre congé de sa fiancée et de ses hôtes. Simonne lui tendit son front à baiser, et Charles ne vit pas les larmes qui brillèrent un instant sous les paupières de la vaillante petite créature. Le lendemain, Simonne trouva un autre prétexte pour éloigner Germaine et sa mère, comme elle venait d'éloigner Charles Kerval. On approchait de la Noël, Mlle d'Illoy en prit texte pour prier Mme et Mlle du Méal de faire le voyage de Paris, afin d'acheter divers objets qu'on ne pouvait trouver que dans la capitale. En même temps, elle lui recommandait de ramener avec elle une couturière parisienne qui fût disposée à passer une quinzaine sur la rive d'or, à seule fin de préparer à Simonne une toilette dont celle-ci réglerait l'ordonnance et les détails avec cette bonne faiseuse.

— Vous savez, ma cousine, que nous ne ménagerons rien. Faites donc comme s'il s'agissait de Germaine, et choisissez ce qu'il y aura de mieux comme talent.

Elle ajouta, insistant avec une touchante délicatesse :

— La nouvelle année vous surprendra là-bas. Vous aurez des visites à faire, des amis à revoir. Ne vous pressez donc pas. Je ne vous attendrai pas avant le 15 janvier.

Malgré ces bonnes paroles, la séparation avec Germaine n'alla point sans larmes. Simonne s'était si bien faite à la présence quotidienne de sa cousine, que la seule pensée de son absence la troublait profondément. Elle ne put cacher ce chagrin, et Germaine pleura avec elle.

— Ma chérie, — dit Mlle du Méal, — avec toi je n'ai point à feindre. Je ne dirai donc pas que ce voyage à Paris me laisse indifférente, car je mentirais. Je suis, en effet bien grand creve-cœur de te laisser ici. Nous pourrions bien attendre le retour de la belle saison, et, alors, c'est tous ensemble que nous ferions le voyage.

— Non, non, répliqua Simonne avec une certaine vivacité ; — pour le plaisir surtout il ne faut jamais différer. Profitez de l'occasion qui vous est offerte. Quand tu me reviendras, tu auras satisfait ton cœur ; tu m'appartiendras mieux.

— Tu vois, — ajouta-t-elle amicalement, — c'est encore en égoïste que je parle.

Les dames du Méal partirent le 22 décembre, le surlendemain du départ de Kerval. Et, le jour de Noël, Simonne se retrouva seule à la villa, en face de la mer bleue et du soleil resplendissant. Il se faisait d'étranges changements dans la petite Indienne. Chaque jour marquait en elle comme un progrès nouveau dans la voie de la perfection morale.

— C'est une sainte, — disait à Parvâti la camériste française attachée à la personne de Mlle d'Illoy. — Et ce n'est pas encore assez dire : c'est un ange du bon Dieu.

Parvâti, elle, ne pouvait jamais achever, après l'avoir commencé, le chapitre des éloges de l'enfant. Un sanglot venait lui étrangler la voix. Simonne, depuis le départ

de ses cousines et de son fiancé, vivait plongée dans un mutisme méditatif. La parole devenait aussi rare sur sa bouche que le sourire. Elle vivait intérieurement et passait des heures entières étendue sur sa chaise longue, affaissée sur l'oreiller, regardant la mer qui lui prodiguait les plus suaves caresses de ses brises. Au près d'elle, un autre être se tenait, lui aussi, dans une sorte d'immobilité douloureuse. Celui-là, c'était le vieux nawâb Holkar Raham-Sing. Il allait et venait autour de sa petite-nièce, évitant de se montrer, la couvrant d'un regard avide et jaloux, impassible à l'apparence, lacéré d'appréhensions cruelles en réalité. Simonne ne le voyait point, tant le spectacle de l'eau bleue l'absorbait. A ces moments-là, le vieillard s'approchait d'elle. De ses yeux dardait une flamme si vive et si chaude qu'on eût juré que le nawâb voulait faire passer toute sa vie dans l'éclair de ses prunelles. Et c'était vers Simonne que converaient ces éclair. L'enfant se sentait aimée par son oncle d'une tendresse absolument paternelle, et si elle avait éloigné Charles et Germaine, c'était avec l'intention bien arrêtée de consacrer au vieux prince d'Aminabad les jours qui allaient s'écouler avant le retour des trois voyageurs.

Un jour vers les deux heures de l'après-midi, au sortir de table, comme Raham-Sing venait reprendre sans bruit sa place derrière la chaise longue de Simonne, celle-ci se tourna à moitié vers le vieillard et demanda :

— Êtes-vous là, mon oncle ?

Il s'approcha d'elle, se voyant découvert, et lui mit un baiser au front.

— Tu m'appelles, enfant ? — murmura-t-il.

— Oui, je vous appelle, — répondit la jeune fille. — Je veux vous parler.

Il s'assit à ses pieds, craignant de lui prendre trop de place ! Alors, elle se souleva doucement et lui tendit les bras.

— Père, — murmura-t-elle, — quand j'étais toute petite, vous me preniez sur vos genoux. Vous me berciez pour m'endormir. Il y a des années de cela, et pourtant j'en ai gardé la mémoire, et il me semble entendre encore le son de votre voix. Vous, chantie.

Quand elle employait ce mot " père," qui allait tout droit à son cœur, le vieux soldat de l'indépendance, le guerrier, compagnon du Lion du Pendjâb, sentait une grande douceur inonder son âme. Et pourtant, dans ce bonheur, le seul qu'il lui eût été donné de goûter, Raham-Sing sentait venir une douleur affreuse. L'être charmant qui lui parlait ainsi ne lui appartenait plus. Elle était la fiancée d'un homme jeune et vaillant. Lui-même avait prêté la main à ces accordailles, lui-même avait approuvé le choix de l'enfant, se disant qu'il serait trop heureux encore si les flambeaux de l'hymen pouvaient, de leur éclat joyeux, éloigner les torches funèbres.

Depuis dix-huit ans, il avait vécu ainsi, sans cesse aux prises avec les appréhensions et les doutes, sans cesse contraint à invoquer son fatalisme stoïque pour rendre le calme à son cœur déchiré. L'enfant s'était rapprochée de lui. Elle posa doucement sa main diaphane sur l'épaule encore robuste du vieillard.

— Est-ce que je suis trop lourde maintenant pour vos bras ? Est-ce que votre baby de Bhurnpore ne peut plus appuyer sa tête sur votre poitrine ?

Au lieu de répondre, il l'enleva de sa couche et la retint dans son étreinte. Oh ! qu'elle était frêle, la petite Simonne ! Qu'elle était légère ! Une pression de la main l'eût brisée, un souffle l'eût emportée dans le ciel ! Holkar eut un frisson. Il la pressa sur son sein, comme s'il eût craint de la voir s'envoler. Elle le regarda en souriant du fond de ses yeux noirs encore agrandis par la fièvre, et d'une voix douce comme un chant, elle lui dit :

— Vous êtes bon, père ! Comme je vous aime ! Comme je suis bien, là, près de vous ! J'entends battre votre cœur, et je sais qu'il bat pour moi, celui-là ! N'est-ce pas que les petites filles sont folles de faire des rêves, de chercher le bonheur au dehors, quand elles l'ont si près d'elles ; de demander un autre amour que celui de leurs parents ? Peut-être que je vous ai fait de la peine, le jour où je l'ai aimé, lui ?

Il sentait des sanglots lui monter à la gorge et l'étouffer, en entendant, cette parole qui ressemblait si fort à une plainte. Il demanda :

— Pourquoi me dis-tu ces choses, mon enfant bien-aimée ?

Elle se serra plus près sur sa poitrine. Elle se blottit comme un oiseau frileux sous son étreinte.

— Parce que ce sont des pensées qui me viennent quelquefois. Elles me gonflent le cœur et me font du mal. Je ne voudrais pas vous avoir fait de la peine.

— Mais tu ne m'as fait aucune peine, mon enfant bien-aimée. Depuis que tu es entrée sous mon toit, tu n'as été pour moi qu'une source de consolations, et si j'ai souffert de ta présence, ce n'a été que lorsque je t'ai vu souffrir.

Simonne baissa les yeux. Un frisson courut dans ses veines et sa voix se mit à trembler.

— Alors, père, je vous ferais bien souffrir, si je vous quittais ?

Holkar eut un tressaillement qui le secoua de la tête aux pieds. Son embrassement, en se resserrant sur l'enfant, fit comprendre à la jeune fille ce qu'était cet amour, ce que serait cette douleur à laquelle elle venait de faire allusion.

Simonne se laissait aller à la chaleur de cette étreinte paternelle ; elle s'abandonnait à cette affection.

— Père, — dit-elle, — tandis que le sommeil pressait de plus en plus ses paupières, — aimez-moi toujours ainsi, soit que vous vouliez me garder près de vous, soit que vous vous efforciez de m'adoucir le triste passage. Je ne veux pas deviner vos pensées. Vivante ou morte, Simonne restera votre fille, — votre toute petite fille... La mort ne doit pas être une séparation ; ce n'est que la disparition de celui qui s'en va, jusqu'au jour où l'on se retrouve, et si l'on vivait bien seul, si l'on prêtait bien l'oreille au silence, peut-être entendrait-on près de soi le souffle de l'être disparu.

Il se fit un profond silence. La poitrine du nawâb battait tumultueusement. Simonne leva vers lui ses grands yeux pleins d'infini.

— Père. — demanda-t-elle, — voulez-vous me chanter, comme lorsque j'étais enfant, la balade du Tadj ?

— Chanter ! — prononça Raham-Sing, que les sanglots étouffaient.

— Oui, — fit l'enfant, — vous savez bien : la complainte de la Râni Nourdjâhân ?

Et elle-même, d'un accent intraduisible, laissa la mélodie douloureuse s'exhaler de sa gorge :

Là-bas, sous les palmiers qui pleurent
Parmi les oiseaux et les fleurs,
Dans l'ombre où les houris demeurent
Le front penché sous leurs douleurs,
Je vois se dresser une tombe,
Une tombe de marbre blanc,
Et mes pas y traînent tremblant
Mon corps épuisé qui succombe.

Elle avait chanté ce couplet mélancolique de sa voix la plus douce, comme pour inviter le vieillard à continuer avec elle. Ses yeux se fermèrent sur les derniers mots et Raham-Sing, comme au temps où la jeune fille n'avait d'autre notion musicale que la perception des sons harmonieux dont on berçait ses premiers songes, poursuivit le deuxième couplet :

C'est pour moi que l'on a dressé
Ce sépulcre aux blanches murailles ;
C'est mon front qu'aura caressé
L'encens des mornes funérailles ;
C'est sous mes doigts que l'on mettra
Les trésors ravés à la terre,
Et sur ma couche solitaire
La myrrhe immortelle croitra.

La voix cassée du vieillard sanglotait. Ces vers informes, dénués d'art, cette mélodie élémentaire prenaient des circonstances même une poésie puissante et désolée qui les faisait ressembler à ces thrènes de l'antiquité grecque, à ces voceros de la Corse, qui empruntent du lieu et de l'heure leur étrange et mystique grandeur. Étaient-ce donc les plaintes de la reine d'Agrah que traduisaient en ce moment les paroles de regret de la complainte ? N'était-ce pas plutôt Simonne elle-même et cet aïeul désolé qui pleuraient ensemble leurs mutuels adieux ? L'enfant s'était endormie. Au doux poids que le front charmant imposait à son bras, Raham-Sing se rendit compte que le sommeil s'était emparé de la jeune fille. Une fois encore, comme aux jours de Bhurnpore, en ces jours

déjà lointains où il avait reçu sa nièce des mains de Parvâti agenouillée, le prince déchu eut comme le reflet du bonheur sur son auguste face. Non, la mort ne serait pas si cruelle ; elle lui laisserait la suprême consolation accordée à ses destins de vaincu ; elle ne ferait pas son foyer vide. C'est le droit de ceux qui ont vécu de précéder les plus jeunes, de sortir les premiers, tête haute, de la carrière. Ce ne serait pas lui qui dresserait à son enfant un mausolée pareil à ce Tadj-Mahâl dont la romance évoquait le souvenir.

Il la souleva doucement, avec de pieux scrupules, et la déposa sur sa couche. Et il se tint debout à ses côtés, la regardant dormir enveloppée par un rayon oblique, tandis que, par les baies largement ouvertes, la mer bleue faisait entrer dans la pièce son haleine bienfaisante. Rien ne le contraignait plus à cette heure. Les bras croisés, il donna libre cours à ses larmes. Elles roulèrent silencieusement de ses paupières sur ses joues de bronze, jusque dans les boucles de la barbe neigeuse. Et, semblable à une statue de la résignation fataliste, il s'oublia dans cette contemplation, jusqu'au moment où, près de lui, un soupir étouffé se fit entendre. Il se retourna. Parvâti, le front caché dans les plis de la robe de Simonne, pleurait agenouillée.

— Pauvre femme ! — murmura le veillard. — C'est tout ce que nous aimons, nous ! Et, s'éloignant lentement sans se détourner, il dit à la nourrice.

— Veille sur son sommeil, bonne daïe. Chante, si elle te demande de chanter.

V

Il fut calme et hanté de beaux rêves, ce sommeil de la petite Simonne. Un moment, ses bras s'agitèrent ; ses lèvres s'entr'ouvrirent sous le reflet d'une allégresse. Des mots tendres flottèrent autour de ses songes. Elle parlait à l'invisible.

— Charles, — disait-elle, — vous m'aimez bien, n'est-ce pas ? Vous n'avez pas peur de moi ? Vous ne croyez pas aux prédictions de ce vieil homme ? Et puis, si la mort venait nous prendre, eh bien ! nous nous en irions ensemble tous les deux. Nous commencerions notre course dans les cieux, à travers les mondes de flammes. Je n'aurais plus froid. Je ne tremblerais plus. Nous aurions des fleurs éternelles, et nous donnerions la joie à tous les êtres. Ce doit être bon de mourir ensemble quand on s'aime !

Ainsi, à travers le sommeil, l'amour faisait battre ce cœur. Si voisins des anges, Simonne, avait encore ce lien qui la retenait à la terre, et, comme la captive d'André Chénier, mise en face du terme redoutable, elle se fût écriée : " Je veux achever ma journée."

La nourrice qui la veillait s'y trompa. Elle crut que la jeune fille allait ouvrir les yeux qu'elle réclamait peut-être la suite du chant alterné tout à l'heure avec le nawâb. Et alors, elle-même, la pauvre daïe, reprit, d'une voix plaintive, le troisième couplet du chant :

Chaque jour sous la froide pierre,
Je verrai mon royal époux
Abaisser sa triste paupière
En me pleurant à deux genoux.
" O Roi, pourquoi sur ma dépouille
As-tu mis ce marbre pesant ?
La terre à l'humble paysan
Donne la larme qui la mouille."

Simonne se retourna sur le sofa. Parvâti reprit encore :

Moi, dans mon douloureux sommeil,
Je ne pourrai quitter ma couche,
Et t'offrir le baiser vermeil,
Mon époux, qu'attendait ta bouche...

Elle n'allâ pas plus loin. Simonne s'était redressée. Assise sur le bord du divan, elle considérait l'Indienne avec tendresse. Son regard avait encore le vague que donne l'apaisantissement du repos. Mais elle eut bientôt recouvert la notion de la réalité.

— Daïe, — s'écria-t-elle, s'efforçant d'être gaie.

— Ma fille ! — répondit la nourrice, qui se releva d'un bond et courut à l'enfant.

— Que chantais-tu donc là ? — demanda la jeune fille avec enjouement.

L'Indienne parut un peu confuse. Elle dit le nom de la romance du ton dont elle aurait fait un aveu.

— Ah ! oui, la ballade du Tâdj-Mahâl ! — Je l'ai chantée, tout à l'heure, avec mon oncle...

Et, sautant au bas de sa couche, comme brusquement ranimée par la baguette d'une fée bienfaisante, elle entourra de ses bras le cou de la fidèle amie.

— Non, ne chante pas cela. C'est trop triste. Qu'est-ce que j'avais donc tout à l'heure ? J'étais folle sans doute. Je parlais de mourir. Mon pauvre oncle ! Je lui ai fait de la peine, je l'ai fait pleurer. C'est mal de ma part, bien mal !

Elle couvrait de baisers le front et les joues de la daïe ravie.

— Je veux vivre, entends-tu, je veux vivre ! Pourquoi mourrais-je ? Je suis jeune, je suis jolie. N'est-ce pas, daïe, que je suis jolie ?

— Tu es la plus belle des filles, — prononça l'indienne avec ferveur.

Et Simonne de rire avec le fol entrain d'un petit enfant qu'on agace pour l'amuser.

— Mais non, mais non ! Tu te trompes ! Il y en a de plus jolies que moi, de bien plus jolies, Germaine par exemple. Je ne connais rien d'aussi beau que Germaine.

— Germaine est jolie ; pas tant que toi.

— Tu veux me flatter, daïe ! Prends garde ! Je te connais bien, va. Et je me connais aussi.

Elle se rassit sur le divan. La nourrice s'approcha d'elle et la regarda avec un orgueil maternel.

— Ecoute, — fit-elle, — ces gens d'ici ne savent pas t'habiller. Toutes ces toilettes ne conviennent pas à ma fille. Laisse faire ta vieille daïe. Tu verras comme je te ferai belle !

C'était sa joie à elle, la pauvre Parvâti, l'unique grande joie de son existence, d'orner sa fille, de la parer à sa guise comme une châsse.

Simonne répliqua avec la plus sincère gaité.

— Va, va, amuse-toi. Cela m'amusera aussi. Je me laisse faire : comment vas-tu m'affubler ?

— Comme une grande dame, — répondit la nourrice, — comme une princesse. Il y a dans la chambre du nawâb un portrait de ta grand'mère. A force de le regarder, j'en ai fixé tous les détails dans la mémoire de mes yeux. Montons dans ta chambre. Nous y serons à notre aise et je te ferai ta toilette.

Vraiment, cette idée de la vieille indienne égayait énormément Simonne. — Elle prit le bras de Parvâti et l'entraîna au premier étage. La grande chambre aux meubles d'Orient était inondée de clarté. Mystérieusement, la nourrice poussa le verrou aux portes, comme si une indiscretion eût put révéler trop tôt la transformation qu'elle voulait faire subir à l'enfant. Alors, Simonne s'abandonnant à sa fantaisie, la daïe, main expérimentée, défit la coiffure européenne de la jeune fille, et les splendides cheveux noirs ruisselèrent sur les épaules de Mlle d'Illoy. C'était un merveilleux manteau que cette chevelure d'ébène dont les reflets bleus faisaient encore mieux ressortir la pâleur mate de ce visage de houri. Sans doute, Charles Kerval ne l'avait jamais vue ainsi, sa petite fiancée, car il n'aurait pu désormais détourner d'elle ses regards !

Parvâti avait pris à pleines mains les flots de cette chevelure. Amoureusement, elle y pressa ses lèvres. Ses entrailles de mère frémissaient d'orgueil.

— Oh ! que tu es belle, *babu* ! — répétait-elle, ne pouvant trouver autre chose. — Vois ?

Elle roula au milieu de la chambre une grande glace psyché. Simonne s'y vit reflétée toute entière. Une rougeur subite colora ses joues, disant assez haut que l'admiration de sa nourrice ne la laissait point indifférente. Alors l'indienne se mit à l'œuvre. Il fallut relever ces cheveux, les tordre, les natter, puis en édifice savamment délicat, les masser au sommet de la tête, les fixer au moyen d'épingles d'or qui se plantèrent autour du pur ovale à la façon d'une couronne.

Puis, sur le front uni et blanc, Parvâti attacha le bandeau d'or garni de diamants et de rubis qu'attachait jadis à son front la grand'mère de Simonne, la sœur de Raham-Sing.

Et ainsi, petit à petit, la transformation se fit complète. Les oreilles aux lobes fins reçurent ces longs pendants que les dames indiennes affectionnent. Le corsage s'arrondit sous une veste de velours bien brodée d'or, recouvrant la chemisette de jaconas rayée

da satin, et la daïe, surprise, put constater que, dans sa fragilité, ce buste d'enfant avait toutes les harmonies du torse de la femme ; les bras nus, à la peau de camélia, se chargèrent des bracelets qui, peu de jours avant, excitaient l'admiration de Germaine. Un collier de perles, à triple rang, retomba sur la poitrine entrevue par la discrète échancrure du corsage, et une jupe de soie blanche descendit jusqu'aux chevilles, cachant les braies plissées au-dessus des larges anneaux d'or que ne dissimulaient point les babouches à pointes relevées. Et, sur le tout, ainsi qu'un voile de mariée, la nourrice jeta ce tissu merveilleux que l'Orient prodigue à l'opulence, cette gaze transparente vaporeuse comme un manteau de brouillard, dont les plis flottants, retenus par l'écaille du peigne et par les joyaux des épingles, enveloppèrent Simonne ainsi que les nuées claires dont se revêtent les périls de l'Amharavâti.

Elle avait raison, la bonne daïe, en disant que les toilettes d'Occident n'étaient point faites pour Simonne. C'étaient ces atours de l'Inde qu'il lui fallait. Sous ce voile, dans le resplendissement de cet or et de ces pierreries, la taille prise et dessinée par ce court vêtement de velours, Mlle d'Illoy retrouvait tout le charme des contrées où naît le jour, où est née l'humanité. Il fallait à cette beauté le cadre des lumineuses régions, l'éclat des parures sans tache dont l'eau limpide garde la trace du rayon qui les enfanta, les parfums subtils et pénétrants des arbres qui poussent librement dans les forêts mystérieuses, des aromates que l'on brûle au fond des temples souterrains. Fleur précieuse, transplantée de la flore équatoriale sous nos cieux gris et mornes, elle avait besoin de l'atmosphère des serres chaudes, en même temps que de soins constants et infatigables, d'une tendre et pieuse sollicitude. Et, en la voyant si radieusement belle sous ses yeux, Parvâti, telle que le sculpteur affolé, oubliant que cette transformation était son œuvre, ne put retenir un cri d'admiration :

— O ma fille ! mon enfant ! Tu es née d'une flamme enfermée dans un diamant !

Jamais image ne rendit mieux une pensée spontanée. L'Indienne, emportée par l'instinct poétique de sa race, n'avait pas seulement créé une antithèse de mots ; elle avait traduit une sensation. Car Simonne, ainsi que sous les fulgurances des lueurs qui l'enveloppaient, était bien l'épanouissement d'un éclair. L'œil, frappé par cette vision, avait la stupeur de son étonnement, et il restait à l'âme la crainte irraisonnée de voir s'évanouir ce fantôme de la clarté. Simonne en était à cet instant de la coquetterie naturelle et naïve où, par un phénomène réflexe, l'âme se reporte vers l'être aimé, cause occasionnelle et finale de l'artifice mis en œuvre. Elle pensait à Charles Kerval. Que n'était-il là en ce moment ? Que ne pouvait-il assister à cet apothéose ? Pourquoi fallait-il qu'elle fût éloigné sans prévoir le resplendissant diadème que Parvâti venait d'attacher à son front ? La pensée lui vint tout à coup de le rappeler. Il y avait huit jours qu'il était parti. Elle lui avait accordé une quinzaine. Pourquoi n'abrègerait-elle pas le délai ? Il ne s'en plaindrait pas, assurément. Et sans réflexion, l'idée s'échappa de ses lèvres. Elle demanda à Parvâti :

— Crois-tu qu'il me trouverait belle ainsi, ma bonne daïe ?

C'était le cri du cœur, la préoccupation unique qui absorbait toutes les autres. Un fin sourire se dessina sur les lèvres de l'Indienne. Elle répondit :

— Mais il t'aime déjà, méchante enfant. Tu le sais bien.

— Oui, — fit Mlle d'Illoy. — Mais je veux qu'il m'aime davantage, qu'il n'aime que moi.

Le reste de la conversation ne fut plus qu'un échange de réflexions et d'hypothèses. Simonne, comme tous les enfants, risquait des questions, de celles auxquelles il est convenu d'avance que l'on répondra dans le sens souhaité par celui qui les pose. La journée se prolongea de la sorte jusqu'au moment du dîner.

— Garde le secret, — dit Parvâti à sa " fille, " — et tu verras quelles surprises nous causerons !

Simonne dépouilla la toilette d'occasion et reprit celle de tous les jours. Oui, de tous les jours, car le lendemain, le surlendemain et toute la semaine, ce fut le sujet de tous les entretiens de la petite Indienne avec sa nourrice. En vérité, Parvâti avait eu une bienheureuse inspiration. Ce fut une orientation nouvelle donnée aux pensées de l'enfant malade. On ne tarda pas à s'en apercevoir.....

L'année nouvelle se leva dans un ciel maussade et gris. Ce premier janvier que le

monde fête tant et de si diverses manières, apporta à Simonne deux lettres. L'une venait de Paris ; elle était longue, affectueuse, pleine de termes d'attachement, de ces caresses de la plume qui font tant de plaisir, parce qu'elles prouvent que l'absence n'a pas altéré ni amoindri les sympathies. Germaine s'y montrait ce qu'elle était, bonne et tendre, délicate et prévoyante. Sa sollicitude y éclatait à chaque ligne, avec cette réserve pieuse qui évite d'alarmer ceux dont on redoute de mauvaises nouvelles. Mlle du Méal annonçait son retour et celui de sa mère pour la semaine suivante.

“ Nous avons retenu, disait-elle, en terminant, — la couturière que tu nous avais recommandé de chercher. Je crois que tu seras contente d'elle, bien que je te sache d'un goût aussi difficile que sûr.

“ Avec cette lettre, tu recevras un tout petit souvenir de ta Germaine. C'est bien peu de chose auprès du magnifique bracelet que tu m'as donné, mais j'ai fait du mieux que que j'ai pu. S'il m'était donné de couler en or chacune de mes pensées qui va vers toi, tu aurais bien vite un piédestal plus haut que les tours de Notre-Dame.

“ Tu ne me croiras peut-être pas, et, cependant, ce que je te dis est l'expression de la plus pure vérité. Les huit mois que j'ai passés à Saint-Jean, près de toi, ont nui à mon cher Paris. Je croyais l'aimer davantage, et j'ai hâte de te revoir.”

Le cadeau qu'annonçait la missive était arrivé par le même courrier.

“ J'ai fait du mieux que j'ai pu, ” — écrivait Germaine. En défaisant d'une main avide la petite boîte de bois qui contenait l'écrin annoncé, Simonne jeta un cri de surprise admirative.

Germaine avait choisi en Parisienne qu'elle était, et l'objet était une merveille. C'était une broche représentant l'une des plus jolies fables de la Fontaine. Une colombe d'ivoire, avec des yeux de rubis, le bec en or et les pattes en argent, tendait un brin d'herbe incrusté d'émeraude à une fourmi d'écaille émergeant d'une goutte de saphir. Le bijou était un chef-d'œuvre, auquel le travail accompli, plus encore que la valeur de la matière employée, donnait un prix inestimable. Il était manifeste que la jeune fille l'avait fait exécuter pour elle, d'après son propre dessin, et que l'objet était unique. A l'entour, comme une devise, se déroulait sur un ruban d'or, en lettres de corail, un exergue qui n'était point la moralité de la fable. Germaine avait inscrit ces paroles :

“ A force d'aimer, on se sauve. ”

L'allusion au bienfait de Simonne était discrètement voilée. Et quant à la phrase un peu obscure dont Mlle du Méal soulignait sa reconnaissance, elle résumait toute l'affection comme aussi toutes les douleurs de son cœur. Elle s'assimilait à la fourmi en détresse, et nul autre qu'elle-même ne pouvait deviner que cette herbe d'émeraude était le lien couleur d'espérance qui l'unissait à sa cousine, sa bienfaitrice, et pourtant la seule cause de son chagrin.

La seconde lettre venait de Corse. Elle était datée de Bastia. Au premier regard qu'elle jeta sur l'enveloppe, Simonne sentit un vertige l'éblouir. Elle demeura quelques secondes sans pouvoir en rompre le cachet. Charles ne s'étendait point en longues phrases. Mais ceux qui auraient su les perplexités de son âme n'auraient pu qu'admirer la tendre concision de son épître. Ma Simonne, — avait écrit l'ancien officier, — je n'ai rien à vous apprendre. Ne savez-vous pas par cœur mes désirs et mes pensées ? Je suis à quelques centaines de kilomètres de vous, et pourtant il n'y a entre nous que ce morceau de mer bleue dont les vagues vont de moi à vous, à moins qu'elles ne viennent de vous à moi. Il me suffit de me retourner vers le Nord pour retrouver Saint Jean et la villa, et bien des fois je me persuade que mes yeux découvrent votre horizon.

“ Vous m'avez envoyé ici pour chasser. Je m'y applique de mon mieux. Vous recevrez, à l'intention de votre oncle surtout, toute une caisse de ce gibier dont on vous vantait la présence au maquis. Quant à vous, je ne pouvais vous offrir ni bijoux ni papiers. Mais j'ai choisi un objet qui est pour la femme une arme de défense et d'attaque. Les plumes, c'est moi qui les ai prises sur les victimes de mon fusil ; la monture, je l'ai coupée moi-même sur un olivier géant auprès duquel ceux du cap Martin ne sont que de petits enfants.”

Et Simonne brisa fiévreusement une boîte oblongue de laquelle elle tira un superbe éventail. Il était fait de douze lames de bois d'olivier reliées par une anneau et un ruban d'or, au bout desquelles s'épanouissaient les plus belles plumes d'autruche qui eussent jamais orné l'oiseau des déserts de sable. Force avait été à la jeune fille de deviner que,

depuis son départ, Kerval avait trouvé le temps de courir jusqu'en Algérie, plus loin que Biskra, et d'y accomplir les exploits cynégétiques qui lui avaient permis d'offrir à sa fiancée un cadeau vraiment princier. Et malgré la séparation et ses peines, ravivées par ces chers envois, malgré les brumes grises du ciel, Simonne salua la nouvelle année qui venait à elle prodigue d'espérances, chargée des vœux des êtres qu'elle aimait le plus au monde.

La journée du 2 janvier lui réservait une autre surprise. A son lever, elle trouva le nawâb, qui l'attendait, les traits hilares.

En l'embrassant, le vieillard lui dit gaiement :

—Hier, j'ai été le seul à ne point t'offrir mon cadeau. Il faut que tu me pardonnes, car il est de ceux qui ne peuvent se transporter. En revanche, nous pouvons nous transporter auprès de lui.

Et comme elle le considérait, bouche béante, les yeux largement ouverts :

—Ne cherche point à deviner,—fit-il avec un bon rire.—Tu n'y parviendrais pas. laisse-moi te bander les yeux et te conduire. Tu regarderas tout à l'heure.

Il tira d'une boîte de laque un mouchoir de dentelles qu'il attacha délicatement sur les paupières fermées de l'enfant, prenant son bras sous le sien :

—Maintenant, en route pour le pays du mystère,—dit-il allègrement.

Simonne traversa le jardin, s'orientant du mieux qu'elle put par sa pensée.

Au bout d'une cinquantaine de pas, la voix de Raham-Sing lui dit :

—Appuie-toi bien sur mon bras. Nous avons quelques marches à descendre.

Elle sentit une bouffée d'air frais la frapper au visage. L'odeur de la mer lui arriva plus vive.

—Où allons-nous ? demanda-t-elle un peu craintive.

Un bruit de porte qui se ferme avait résonné derrière elle. Raham-Sing répondit :

—Nous sommes arrivés. Tu peux enlever ton bandeau.

Elle le fit, et soudain, dans un transport de joie enfantine, elle sauta au cou du vieillard.

—Oh ! que c'est joli, mon bon oncle, que c'est joli ! Mais où sommes-nous donc ?

—Dans une grotte que ta cousine était seule à connaître, mais dont ton fiancé a découvert l'orifice le jour de la tempête. C'est ici que la pauvre enfant s'était laissé surprendre. J'ai voulu perpétuer ce souvenir. Mais j'ai voulu aussi transformer le théâtre du drame. Le voilà digne de toi, désormais.

De la main, il lui montrait l'ouverture de la caverne rocheuse. La mer venait battre aux pieds, contenue, reculée maintenant par d'énormes blocs qu'on y avait coulés. Un escalier montait des flots jusqu'à la plate forme bordée d'un garde-fou de marbre. au-dessus duquel des châssis vitrés permettraient de convertir la retraite en une chambre spacieuse. C'était bien la grotte de Germaine, son asile préféré. Mais quels changements accomplis ! Les murailles de roches avaient été rabotées. Une paroi de marbre les revêtait, garnie au bas d'un dallage de mosaïque sur lequel, autour d'une table d'ébène, se rangeaient des sièges moelleux. A la voûte, incrustée de pierre stucquée, pendait une élégante lampe destinée à permettre, à toute heure, l'accès du souterrain.

L'escalier que Simonne avait franchi au bras de son oncle, comptait vingt marches de marbre. Il accédait par une spirale douce en une rotonde de pierre éclairée de superbes vitraux et couronnée d'une élégante coupole. C'était la porte de ce temple hindou dont la jeune fille venait d'entendre retomber le battant de fer. En quinze jours tout s'était fait. Raham-Sing avait accompli, lui aussi, un tour de force. Aucun regard n'avait surpris le secret de cette besogne. Dandari allait attendre les ouvriers à la petite porte de la route et les faisait passer en dehors du parc, sur un pont jeté à la hâte au-dessus de la corniche qui ceignait le promontoire. Holkar n'avait rien épargné. Quand l'architecte appelé en cachette avait remis son devis, un devis exorbitant, le vieillard s'était contenté d'en rire, disant :

—Bah ! l'on n'est pas *nabab* pour rien, comme vous prononcez, messieurs les Français. Il faut bien payer son titre et se faire pardonner la fortune !

Et c'était ainsi qu'en deux semaines, l'or étant là pour activer les zèles, on avait édifié la pagode, creusé la voûte de granit et transformé la grotte en boudoir.

—Ah ! père, père ! s'écria Simonne soudainement prise d'une mélancolie,—prenez garde qu'à force de bienfaits vous ne me fassiez trop aimer la terre !

Raham-Sing devint très pâle. Dans son désir de varier les joies de son enfant bien-aimée, il avait oublié ses craintes de naguère,—il ne s'était plus rappelé la plainte du Tadj-Mahâl. Par un mouvement instinctif dont il ne fut pas le maître, il entoura de ses bras la taille de Simonne.

—Allons-nous-en !—proféra-t-il avec un spasme dans la voix.

Et, enlevant la jeune fille dans son étreinte, il l'emporta éperdu, loin de cette retraite sous terre qui ressemblait à une tombe.

Sombre journée pour le vieillard, fatale occurrence qui lui fit l'effet d'un présage.

Tout le jour, il en subit l'influence. Une teinte sombre lui parut s'étendre, ainsi qu'un voile de deuil, sur les objets qui l'environnaient. En vain essayait-il de secouer l'impression maudite, ce deuil enveloppa sa pensée, et le soir, seul, dans sa chambre, il tomba, le front sur les tapis, avec un cri désolé de son âme :

—Père universel des êtres, choisis en moi la victime. Ne permets pas que j'aie creusé de mes mains la tombe de mon enfant !

Le lendemain, quand, sous une clarté du ciel, il vit venir à lui Simonne rayonnante, souriant à la vie, il put croire que sa prière avait été exaucée. La jeune fille s'était approchée de lui avec des regards caressants qui laissaient pétiller pourtant un malicieux désir dans ses prunelles.

—Mon oncle,—murmura-t-elle avec les plus séduisantes inflexions de la voix,—j'ai une demande à vous adresser, une demande importante.

—Parle,—répondit le nawab.—Tu sais bien que tes souhaits sont pour moi des ordres ?

—C'est que... peut-être... ce souhait-là, vous ne voudrez pas l'accomplir ?

—Quel souhait pourras-tu donc faire qui me parût irréalisable ?

—Oh ! il n'est pas irréalisable, loin de là. Seulement, avant de le réaliser, vous voudrez peut-être consulter...

—Consulter ? Qui voudrais-je consulter dès qu'il s'agit de te faire plaisir ?

Je ne sais pas, moi ! Le docteur Péjarry, sans doute ?

Ah ! fit Raham-Sing, dont le front se couvrit brusquement d'un nuage. A quelle fête nouvelle voudrais-tu donc aller ?

Je ne veux aller à aucune fête, mon oncle. Je n'ai pas l'intention de quitter la villa. C'est ici, c'est chez nous, que je voudrais la donner moi-même.

Une fête ici ? Tu n'y penses pas, Simonne ! chez un vieillard, un étranger !

Ce vieillard est le plus aimable des hommes ; cet étranger est un prince souverain déchu, qui n'ignore aucun des usages du pays où il a obtenu l'hospitalité.

Et puis ! ajouta-t-elle, mettant en jeu toutes les persuasions du regard et de la voix n'avez-vous pas votre fille Simonne pour faire les honneurs de la maison ? N'aurais-je pas moi-même, auprès de moi, ma cousine, Mme de Méal, pour me conseiller, ma belle Germaine pour me seconder ?

Elle insista, se faisant de plus en plus pressante.

Et, ici, quel danger à craindre pour moi ? Je ne cours aucun risque, je ne sortirai du salon que pour remonter dans ma chambre. Ce que M. Péjarry redoute, ce sont les transitions mal ménagées, c'est son mot, vous le savez. Ce ne sera pas le cas ici.

Le nawab était ébranlé. Elle était si pénétrante et si douce, la prière de son enfant.

Pourtant, il hésitait encore. Dans l'intérêt de sa santé, il était bien capable de lui faire de la peine. Elle se fit insinuante, souple, féline. Elle le conquist pas à pas, faisant le siège de ses objections, l'acculant à ses dernières résistances.

Et lorsque, en fin de compte, au bout d'une heure de bataille, elle eut remporté la victoire telle qu'elle la désirait, elle courut s'enfermer dans sa chambre, et tout d'une haleine, jeta ses impressions sur le papier.

Elle avait commencé par l'enveloppe, traçant la suscription de sa plus belle main :

*Mademoiselle G. du Méal,
238, rue de Grenelle,
Paris,*

Cette épreuve de calligraphie faite, elle avait écrit toute la lettre :

“ MA GERMAINE,

“ Tu ne peux te figurer le plaisir que m'a fait ton cadeau. Chère aimée, je traduis ton illusion à ma manière et je n'attends pas qu'on lui donne une autre interprétation.

“ Une pauvre petite fourmi du Midi, toute noire, toute mince, était tombée, par mégarde, dans les eaux bleues de la Méditerranée. Elle était là perdue, en face de la côte pleine de soleil, et elle cherchait à regagner la rive des beaux songes, sans y parvenir, hélas ! Et voilà que tout d'un coup, elle se dit : “Tous les êtres ont des frères; les âmes des hommes ont pour sœurs les anges.” Et elle invoqua alors, de loin, une sœur à elle, une belle colombe blanche, qui avait le cœur tendre et généreux. La colombe entendit l'appel de la pauvre petite fourmi noire, la fourmi des Indes, qui se débattait dans la mer bleue. Et le bel oiseau du Nord, que la déesse de la beauté avait ornée de toutes ses grâces, se pencha sur le bord de la mer. Elle tendit une verte espérance à la petite bestiole qui se mourait de tristesse et d'ennui, et la fourmi se trouva sauvée.

“ Or, la colombe blanche s'appelait Germaine du Méâl, et la pauvre fourmi noire, Simonne d'Illoy. Ce fut celle-ci pourtant qui, en retrouvant l'espoir et la consolation eut dans son cœur ce cri : “ A force d'aimer, on se sauve ! ”

Brusquement, la plume tomba des doigts de la jeune fille. Un nuage sombre venait de s'interposer entre ses yeux et le papier où elle avait commencé sa missive. C'est qu'un souvenir, un souvenir cruel et terrible, avait surgi, lui rapelant cette journée de veille douloureuse où elle avait de ses mains résolues coupé les cheveux de Germaine malade. Enfin dépouillant ce front charmant, elle avait craint de lui enlever sa beauté. Et elle revoyait la blanche coiffe de bretonne, puis les mantilles de dentelles qu'elle-même avait tant de fois arrangées sur le front de la jeune fille rachetée de la mort. Elle revoyait le bonnet et la résille succédant progressivement à ces coiffures de fantaisie, puis reculant eux-mêmes, rétrogradant vers la nuque à mesure que la superbe parure des cheveux blonds reprenait possession de la charmante tête. Et elle se disait que, lorsqu'on donnerait la fête, Germaine radieuse, pareille en cela au héros biblique, aurait recouvré la force triomphante de sa merveilleuse couronne. Pauvre Simonne !

Et elle songeait, en même temps, aux paroles que le délire avait arrachées à sa cousine malade, à ces paroles qui, si longtemps, avait pesé sur son cœur à elle, au point de la rendre, un instant, dure et injuste pour la chère créature, aussi dévouée, aussi bonne qu'elle était belle. Mlle d'Illoy ressaisit sa plume un peu fiévreusement.

— Non, — avait-elle dit à haute voix, — non, je ne veux pas prêter l'oreille à ces suggestions de l'envie : Dieu, qui voit mon cœur, sait bien qu'il n'y a qu'amour pour elle et... pour lui.

Elle traça quelques phrases banales, racontant les très rares péripéties de sa vie uniforme à la villa, depuis le départ de sa cousine et de son fiancé. Elle insista plus longuement sur la surprise que lui avait faite son oncle, décrivant à plaisir la grotte et ses transformations, le bon goût qui avait présidé à l'aménagement de cette retraite digne d'un conte des *Mille et une Nuits*. Enfin, l'âme remise en joie, l'esprit tranquillisé, elle conclut allégrement sa missive :

“ Je termine sur la dernière nouvelle, la plus importante, celle-là. Devine, si tu le peux, ce qui se prépare ici, ce que j'ai réussi à obtenir du nawâh, en dépit de ses craintes et de ses objections.

“ Mais, non. Ne cherche pas. Tu ne trouverais pas la voie. Je vais tout te dire.

“ Nous allons donner une fête ici, à Saint-Jean, une vraie fête qui durera tout un jour, et qui se clora, le soir, en un bal paré et costumé. On en est très friand dans la région, et la nôtre réussira à merveille. “ Tu vois combien ta présence et celle de Mme du Méâl sont indispensables.

“ Il faut que tu sois ici. Depuis que je m'habitue à vos mœurs européennes, j'ai comme la divination de ce qui s'accorde le mieux avec elles. Il me vient des inspirations que, personnellement, je juge sublimes, mais pour lesquelles, tu le comprends du reste, j'ai besoin du sentiment d'un juge éclairé et désintéressé. Est-il besoin de te dire que ta bonne mère a tout ce qu'il faut pour me fournir ces sages avis, cette lumineuse direction ?

“ Et, quant à toi, dont le bon goût n'est plus à louer, je te considère en ce moment avec le plus parfait égoïsme. Au milieu des éblouissements que nous préparons, il faut un astre éclatant, une lumière vivante dont la présence explique toute notre féerie. “ C'est toi qui seras ce soleil de notre fête, de ce charme des yeux et du cœur.

“Allons, reviens vite. Le froid de Paris, dont tu me parles, a dû rendre à tes joues ce fard admirable qui empourpre si bien ta peau blanche. Apporte-le-moi, et compte que j'emploierai tous mes soins pour le faire durer jusqu'en mars, époque assignée à notre fête, qui se donnera juste une semaine avant le Carnaval, et dont les préparatifs vont incessamment commencer.

“En attendant, je t'envoie assez de baisers pour que mes lèvres rougissent au contact de tes joues.”

VI

Dans ce tourbillon mondain qui, tous les ans, de novembre à avril, partout, au bruit des rires naturels ou forcés, le rivage du golfe de Gênes, d'Hyères à Bordighera, les approches du carnaval jettent une recrudescence de folie et de fièvre.

Le carnaval, c'est tout l'hiver de Nice, le grand éclat de rire jeté par les favorisés du soleil ou par les transfuges des pôles. Lui fini, il semble qu'on ait vaincu la neige et la brume, et l'on peut regagner Paris qui appartient de droit au carême. La pénitence s'observe mal, là-bas, sur un rivage où les roses s'accordent à peine un mois de répit, et combien d'oiseaux de passage regagnent à tire-d'aile la capitale, après s'être immergés huit jours dans un bain de chaleur lumineuse ! Il fallait donc une bien puissante attraction pour que, cette année-là, le carnaval ayant retardé sa venue jusqu'en mars, on négligeât de s'occuper de lui pour ne parler que de la fête indienne qui se préparait à Saint-Jean. Car les bouches n'en parlaient pas, car les oreilles en étaient pleines, car les échos se fatiguaient à en annoncer au monde les splendeurs projetées.

A Hyères, à Saint-Raphaël, à Cannes, à Nice, à Monaco, sur la lisière même de la côte d'Italie, il n'était bruit que de cette féerie. On allait se répétant qu'un grand seigneur archi-millionnaire, oncle de deux jeunes filles adorablement belles, transformait tout son domaine en palais enchanté, et jamais la mer Tyrrhénienne, qui a pourtant vu tant de prodiges, depuis Lucullus donnant un repas de trois millions jusqu'à Polycrate de Samos lassé de sa fortune et jetant son anneau dans les flots, n'aurait assisté à la réalisation d'un plus fantastique caprice d'imagination déchaînée.

Peut-être la rumeur publique.—*vires acquiri eundo*,—amplifiait-elle les hypothèses et les conceptions, en passant de bouche en bouche. Les plus enthousiastes, à coup sûr, n'étaient pas les mieux informés, et la foule bénéficiait des racontars, selon la parole profonde de Tacite : “L'inconnu est toujours magnifique.”

Cependant, ceux qui avaient eu l'occasion de voir les préparatifs disaient qu'on n'exagérait guère. Raham-Sing avait fait grand dans le domaine de l'éblouissement.

Si l'œil d'un physicien avait pu sonder cette âme de vieillard, il se fût détourné devant l'intensité du désespoir que révélait cette grandiose folie. Le nawab avait voulu jeter l'or à pleines mains. Cette profusion de richesses, c'était son cœur, sa pensée, sa vie métallisée qu'il dépensait.

De ses biens passés, les Anglais, vainqueurs scrupuleux, en retenant la terre sur laquelle il avait dressé son trône, lui avaient laissé l'équivalence transitoire, cette rente presque fabuleuse qui permettait au prince déchu de continuer à vivre selon son rang.

Eh bien ! il lui agréait maintenant de rassembler cette fortune consolatrice injurieuse, suprême ironie jetée à sa déchéance, pour en faire l'instrument d'un miracle humain, pour montrer aux vivants, dans une auréole incomparable, l'être chéri, l'enfant adorée dont il comptait les dernières heures de séjour ici-bas. Depuis que la fête avait été décidée en principe, le nawab, pris d'un scrupule, avait tenu à consulter le docteur Péjarry. Les deux vieillards s'étaient trouvés face à face, ne pouvant se mentir l'un à l'autre. Et pourtant, le savant praticien n'avait pas voulu prononcer de sentence. Il s'était contenté de hocher la tête pour conclure finalement par ces mots :

Bah ! pourquoi la chagriner, pauvre petite ?

Holkar avait trop l'expérience de la vie pour ignorer l'art de ces adoucissements, de ces euphémismes au travers desquels on peut lire de cruels arrêts. En conséquence saisi par la révolte contre la dureté du sort, il avait voulu lui jeter comme un défi. Et c'était pour cela qu'à cette heure, dépassant même les désirs de sa nièce, il avait apporté tous ses soins à faire de cette fête un véritable événement.

Le jour vint. Une atmosphère de printemps lui versa la fraîcheur de ses brises et les senteurs de ses bourgeons naissants. La sève, partout en éveil, gonflait les branches et faisait éclater les écorces pour livrer passage aux larmes de joie du renouveau. La mer, plus calme et plus bleue que jamais, alanguissait ses vagues à l'entour du riant promontoire, comme pour attester qu'elle allait payer son tribut à ces exaltations du délire humain.

Vers deux heures, les invités arrivèrent, empressés, frémissants d'impatience mal contenue.

Simonne et Germaine, en toilettes claires, accompagnées de Mme du Méal, les recevaient, faisant les honneurs de la maison. En arrière, le nawâb, très simplement vêtu à l'européenne, escorté de Charles Kerval, ouvrait à ses hôtes de passage toutes les portes de la maison.

A quatre heures, les derniers retardataires étaient présents. Ce que l'on a l'habitude d'appeler l'élite de la société, toutes les autorités locales, toutes les aristocraties et les opulences, françaises et étrangères, avaient répondu à l'appel.

Alors les enchantements commencèrent. Afin de réserver les salons pour la fête du soir, on avait converti le perron et ses alentours en une tente somptueuse dont un plancher volant faisait une salle de bal pour le jour. L'orchestre, dissimulé derrière un motif de verdure, épanchait ses plus pures notes dans les échos sonores, au gré des souffles que prodiguaient la mer. Le bosquet d'eucalyptus avait reçu le buffet, et les allées qui y menaient étaient bordées de guirlandes de fleurs, de pavillons multicolores dont les battements emplissaient de vie les pauses des harmonies musicales. C'était un luxe inoui de tentures resplendissantes, de tapisseries hors de pair, dont l'étalage arrachait aux plus sceptiques des exclamations de stupeur. Aux arbres pendaient des fruits, de vrais fruits, conservés ou expédiés des régions où le soleil avait déjà mûri les dons de Pomone : chasselas de Corinthe et muscats de Chypre. pêche des jardins d'essai du khédivé, bananes récoltées dans l'Inde, avec les mangues qui achevaient à Saint-Jean une maturité hâtive. Au pied de ces arbres, s'allongeaient des plates-bandes où des fraises penchaient leurs têtes rouges au milieu de corolles fécondées, comme confuses de se rencontrer là, elles, les filles de prédilection des cèdres du Liban, avec tant d'autres chefs-d'œuvre de la vie végétale. Plus loin, sous une voûte de roches, trois sources jaillissaient de fentes invisibles, sources intermittentes, en filets clairs, en nappes ou en cascades. Et il ne fallait pas s'y tromper. Car à l'une on remplissait son verre d'un Ai écumeux, à l'autre on pouvait s'enivrer des nectars de Sauternes, tandis que la troisième ne versait que des parfums saturant l'air de leurs suaves émanations.

Plus loin encore, dissimulées au milieu de leurs sœurs vivantes, des fleurs mécaniques s'ouvraient au contact des mains qui les approchaient, et selon le goût de chacun, les hommes tiraient de leurs calices de superbes havanes, d'odorants manilles indéfiniment renouvelés, ou des bonbons, des caramels, des chocolats marqués de l'estampille de Marquis ou de Boissier. La fille du préfet de Nice, exquise créature de seize ans, vit s'envoler de l'une de ces corolles une nuée de papillons : elle jeta un cri de surprise, et tout le monde l'imita. Quoi ! l'on était qu'en mars et les brillants lépidoptères étaient nés sur l'appel d'une incantation ? C'était donc un mage que ce nawâb ! Oui c'était un mage, un enchanteur de la fortune, digne frère de ces sorciers de l'Inde dont on raconte tant de choses extraordinaires. Les papillons voltigèrent quelque temps, comme si le pollen de ces fleurs à surprises les eût grisés. Puis ils retombèrent en pluie. Des mains avides se tendirent vers eux. Quelques-uns s'évanouirent, pareils à des buées, et une fraîcheur d'eau parfumée vint mouiller quelques beaux fronts. D'autres se posèrent légers sur des épaules nues, sur des bras blancs, sur les ors des galons et des uniformes. Celui qui par une sorte de choix, vint se placer sur la main mignonne de la fille du préfet, avait une tête de jais, un corps d'onyx transparent, des ailes de filigrane d'or et des yeux de saphir.

Des applaudissements éclatèrent unanimement.

Non, — jamais, — on n'avait rien vu, conçu de pareil.

Tout à coup, pendant une accalmie de l'orchestre, alors que les couples de danseurs au grand jour se formaient pour les prochains quadrilles, il se fit un grand bruit de pépiements et de battements d'ailes. Le ciel se voila à l'instant. Des myriades d'oi-

seaux des fies, vivants, ceux-là, rendus à la liberté, tourbillonnèrent dans l'espace. Leur vol plana au-dessus du rocher, où bon nombre vinrent se reposer entre les deux azurs sans bornes. Beaucoup, effrayés par le murmure des voix admiratrices, s'enfuirent vers les jardins d'alentour. Quelques-uns, affolés, se donnant les audaces de l'hirondelle, prirent leur essor vers l'horizon lointain, comme si cette nappe bleue, qui leur parlait peut-être des terres où se cachaient leurs nids, n'avaient pas dû laisser leurs ailes insensées.

Et ce fut ainsi, de surprise en surprise, que passèrent les heures trop courtes, jusqu'au moment où, sur l'appel d'une conque marine, l'eau claire des deux baies se couvrit de voiles soudaines. Des barques apparurent qui semblaient sortir des rochers, vêtues de couleurs vives qui en rajeunissaient les carènes. Elles vinrent, à la façon des écuyères d'un cirque, se ranger autour de la pointe, comme pour saluer les hôtes de la villa enchantée et recevoir un signal attendu. Et, brusquement, elles se formèrent en cercle, leurs arrières se touchant en un ordre symétrique qui permit à toutes les étraves de faire face à l'horizon. Sur ces étais d'un nouveau genre un plancher surgit, si solide, si uni, construit avec une telle promptitude, qu'il offrit aux danseurs émerveillés comme une nouvelle salle de bal, avec cet attrait irrésistible qu'au lieu de la terre immuable, on avait l'eau sous les pieds. Quand la foule curieuse eut pris place sur ce radeau merveilleux, ne laissant sur la rive que les prudences trop méticuleuses, le yacht de Simonne se fit le convoyeur du trapeau, et l'on alla danser à un demi-mille en mer, l'orchestre latent des barques alternant ses concerts avec les mélodies enyolées de la côte. La nuit seule apporta un terme à cette première partie du programme. Mais le soleil n'eut pas plus tôt caché sous l'occident, ses rayons jaloux de tant de splendeurs, que la villa et les jardins s'embrasèrent de leurs polychromes. Les incandescences de l'électricité mirent des astres factices dans les branches encore nues des arbres et jusque dans les corolles si fécondes naguère en surprises. En même temps, les trois sources de la grotte improvisée versèrent des ondes lumineuses dont les teintes changeantes n'ôtèrent pourtant aucune saveur aux liquides épanchés. Alors aussi, malgré les friandises et les fruits croqués à belles dents par les jolies invitées, une table somptueusement servie fut roulée sur le plancher au-dessus duquel se dressait la tente. Les bons vins, les mets délicats y mêlèrent leur fumet aux parfums de l'atmosphère, et les conversations du repas accompagnèrent les morceaux choisis de l'orchestre. Simonne profita de cet instant.....gastrologique pour se dérober aux compliments enthousiastes, faux ou sincères, que lui valaient les merveilles de la fête. Elle entraîna Germaine et Mme du Méal. Comme elle traversait le vestibule encore dans l'ombre, elle se heurta à Raham-Sing. Débordant de joie orgueilleuse, l'enfant se jeta dans les bras du vieillard.

— Oh ! père ! — s'écria-t-elle, — vous êtes un magicien sans pareil !

Il la prit dans ses bras et lui baisa longuement le front.

— Ainsi, tu es contente, petite Simonne ? Ainsi tu ne trouves rien à dire à notre fête ?

— Je ne trouve qu'à vous admirer, mon oncle.

— A m'admirer.....seulement ?

Elle l'enveloppa de son regard plein de filiales tendresses.

— Avais-je donc besoin de cela pour vous aimer, — répondit-elle.

Et, réservant à son tour une surprise au cœur du vieillard troublé :

— C'est à moi, maintenant, — dit-elle, — d'entrer en scène. Vous saurez me dire après si je possède aussi bien que vous l'art des métamorphoses.

Comme il cherchait à la retenir, à l'interroger, elle mit un doigt sur sa bouche.

— Chut ! Soyez aussi sage que moi. Je n'ai point cherché avant l'heure à pénétrer vos secrets.

Elle s'enfuit et courut dans sa chambre se mettre aux mains de Parvâti. Le nawâb contempla du seuil la salle du banquet improvisée, pleine du rire et des exclamations des convives. Dououreusement son front se plissa. Il proféra une parole amère.

— Riez, vous autres, réjouissez-vous. Oubliez que je suis votre hôte en ce moment et que, pour la première fois peut-être, le désespoir est devenu l'amphitryon du plaisir.

Il était dans l'ombre. Des tables encore chargées de mets, nul ne pouvait distinguer ses traits ou même sa silhouette. Et, lui-même, absorbé par un souci unique, ne vit

pas l'ombre de Kerval épaissir la sienne et décroître progressivement dans la direction de la pagode hindoue, dont il avait condamné la porte depuis ce jour, où il y avait conduit Mlle d'Illoy.

Chacun de son côté, les deux hommes éprouvaient le besoin de se recueillir.

Il y avait un mois que Charles était revenu de la Corse. Sa première question à Simonne avait été pour lui demander :

— Eh bien ? vous êtes-vous occupée de notre mariage ? A quand notre union ?

A cela la jeune fille avait répondu en riant :

— Patience ? C'est le jour de la fête qui va avoir lieu que nous proclamerons nos fiançailles.

Et ce jour de la fête était venu. Tout à l'heure, dans un instant, l'annonce officielle serait faite qui mettrait un sceau de plus à ce lien, devenu une chaîne, avant même d'être sacré par la bénédiction nuptiale. Ah ! depuis dix mois, Kerval avait subi toutes les souffrances et toutes les contraintes ! Son énergie et sa force, il les avait dépensées à se vaincre lui-même. Il n'y était point parvenu, hélas ! Il avait revu Germaine à son retour, Germaine plus belle encore que par le passé, reposée, en quelque sorte, par cette fuite loin du lieu de son martyre, Germaine dont il ignorait les sentiments et qui ignorait aussi les siens. Et, héroïquement, il avait broyé son propre cœur ; il avait marché sur sa souffrance. Meurtri, mais résolu à aller jusqu'au terme du sacrifice, il en attendait le moment redouté.

Mais voilà qu'à cette heure ce sacrifice lui semblait surhumain. Il lui paraissait trop dur qu'on immolât ainsi son amour à la faveur d'une fête. Ces sons harmonieux, ces concerts, ces bruits de voix joyeuses, cette féerie orientale, cet éblouissement et ce vertige de tous les sens, ne lui faisaient plus que l'effet d'une infernale vision, et de tout cet accord de merveilles il ne recevait d'autre impression que celle d'un cauchemar monstrueux infligeant à son âme la damnation dès cette vie. En vérité ! Est-ce que tout cela existait ? Est-ce que tout cela était réel ? Il s'était isolé de la foule. Tapi derrière la muraille arrondie de la pagode, la tête entre ses mains, le corps secoué de frissons, il ne se rendait plus compte de la fuite du temps, il ne s'apercevait même pas que de lourdes larmes coulaient de ses yeux de vaillant qui, naguères, regardaient la mort en face. Soudain, il se redressa. Ce qu'il venait de voir l'arrachait à la notion du présent. Ce n'était plus un épisode de la fête, un détail de l'inoubliable soirée. C'était le fantôme de sa jeunesse et de ses premières aspirations émergeant des ténèbres de la nuit qui l'enveloppait, incantation imprévue au milieu de tous ces enchantements.

A un mille de la côte, un grand vaisseau de guerre passait blanc et lumineux, versant sa lumière de son propre sein, s'accusant dans l'éclat de ses puissants foyers électriques. Kerval en distinguait tous les détails, l'étrave camarde avec son formidable éperon, l'arrière actionné par l'hélice, les flancs munis de leurs réduits d'où s'allongeaient formidables, les gueules des pièces de 27 centimètres, l'énorme cheminée couronnée d'un panache noir, les mâts, les vergues, les haubans et les hunes, la passerelle sur laquelle, était-ce une hallucination, il crut discerner une fière et mâle silhouette.

— Le *Redoutable* ! — s'écria-t-il malgré lui, — le *Redoutable* où j'ai fait mes premières armes ; le *Redoutable* avec son nouveau commandant, l'héroïque Perriard, cet homme si grand qui m'a ouvert son cœur et qui l'aime, et qui vient sans doute me la prendre ! Il en est plus digne que moi ! Germaine ! Germaine !

C'était comme le dernier coup porté à sa douleur, cette vision de ce qu'il aurait pu être de ce qu'il ne serait plus jamais ! Et à pareille heure, en pareil moment, elle mêlait à son agonie comme l'humiliation d'une insulte. Il avait parlé à haute voix, sans y prendre garde. Audessus de lui, il vit deux fenêtres éclairées. Il y avait là deux chambres, celle de Simonne, celle de Germaine. Mon Dieu ! Si l'une ou l'autre, — si toutes les deux l'avaient entendu !

Une angoisse le paralysa. Il eut une tentation formidable, insensée, de franchir la muraille de briques, de se laisser tomber dans l'eau limpide qui gazouillait sur les galets, à trente pieds au-dessous de lui, — de s'évader honteusement de cette fête, de ces fiançailles, de tout ce bonheur navrant, pour gagner le vaisseau blanc, qui s'éloignait vers le sud.

Brusquement, les foyers électriques s'éteignirent, l'apparition s'effaça sur la surface

de la mer ténébreuse. Et derrière lui, du milieu des murs de la villa, fusa une gerbe d'harmonie trouant les rumeurs de la foule et le susurrement des voix baissées.

Il ne pouvait plus rester là. On allait réclamer sa présence. On le cherchait déjà. Que dira-t-on s'il arrivait en retard ? Kerval rassembla toutes ses forces. Sa main passa fébrilement sur son front et sur ses yeux. Il secoua sa belle tête pâlie et se dirigea vers les salons. Il n'arrivait point trop tard.

C'était un bal travesti, mais pour lequel on avait laissé toute latitude aux initiés. L'habit noir et la robe décolletée y étaient accueillis sur le même pied que les déguisements et les costumes. D'ailleurs cette réunion splendide ne comportait-elle pas un détail sérieux : l'annonce du prochain mariage de Mlle Simonne d'Illoy avec M. Charles Kerval, ancien lieutenant de vaisseau, l'intrépide explorateur dont s'enorgueillissaient à la fois la France, sa patrie, et le monde de la science ?

En franchissant le seuil du grand salon, Kerval ne put en croire ses yeux. Comment donc Raham-Sing s'y était-il pris pour accomplir de pareils prodiges ? Tout un pan de mur avait disparu, celui-là même qui terminait le petit salon par une marquise vitrée.

A sa place, une immense galerie se prolongeait en jardin d'hiver, tapissée de glaces continues, qui en multipliaient indéfiniment les colonnades improvisées, les arceaux reproduits, importés, des palais merveilleux de Delhi et d'Agrah, les parois de marbre striées d'arabesques dont la mosaïque étincelait comme sous une profusion de pierres précieuses. Des torchères de bronze doré, hautes de trois mètres étaient surmontés de coupes où, dans une huile odorante, brûlaient des flammes aux couleurs fascinantes. Des lustres se balançaient sur les têtes et la clarté s'en épanchait comme s'épanche en pluie de feu un embrasement d'incendie. Les divans et les sofas étaient vêtus de cachemire et de soie, et, tous les dix mètres pour combattre efficacement la chaleur croissante des salles, des *pankas* accrochés aux plafonds jetaient leur vent rafraîchissant, agités par d'invisibles mains.

Cette profusion de richesses, cette restitution de l'Inde vraie sur un rocher méditerranéen, achevait de confondre les yeux et les intelligences. On n'applaudissait plus, on murmurait, à voix basse, des "oh !" et des "ah !" étouffés. Et, plus éloquent encore, le silence disait les stupeurs et les admirations.

Raham-Sing venait d'entrer dans le premier salon. Charles ne le reconnut pas tout d'abord. C'est qu'en effet le vieillard avait voulu, pour la circonstance, revêtir une dernière fois les attributs de son antique splendeur.

Un turban de soie blanche, mais d'une soie si fine, si vaporeuse, qu'on l'eût dite tissée d'un brouillard neigeux, ceignait sa tête, accusant davantage les lignes mâles et fières de ce visage brun de prince asiastique. Au lieu des marques blanches du front et des sourcils, on voyait une triple étoile de diamants, rattachée par un cercle d'or à la plus splendide aigrette de brillants qui ait orné le chef altier d'un grand de la terre. La tunique de soie bleu de ciel, brodée d'or, avec un double rang de boutons de rubis, laissait éclater la royale munificence de l'écharpe en fil d'or qui soutenait le cimenterre incurvé des solennités militaires. A ce costume éblouissant de richesse, de hautes bottes de cuir jaune, d'un cuir odorant comme celui de Russie, mêlaient une nuance de couleur européenne. Et pour ne rien oublier de ses droits aux regards de la postérité, le frère d'armes du Français d'Illoy avait arboré sur sa poitrine la croix de la Légion d'honneur que le grand empereur d'Occident avait jadis octroyée à son père.

On s'était tu sur le passage du vieillard. Quelques Anglais présents à la fête, invités par Simonne et non par la nawâb, éprouvèrent bien quelque irritation sourde en face de cette hautaine attitude d'un vaincu. Au demeurant, ils n'avaient point le droit de s'en irriter. Saint-Jean n'est point une terre anglaise, et Raham-Sing était l'hôte de la France. Mais, après l'échange des salutations, les groupes se confondirent, et l'impression du premier moment ne tarda point à être effacée par l'admiration que provoqua l'entrée de Simonne et de Germaine. L'effet était aussi original qu'imprévu. Mlle d'Illoy l'avait médité et préparé de longue date, n'en faisant part à sa cousine qu'au dernier moment. N'était-ce donc pas par elle qu'elle voulait ouvrir la série des étonnements ? Les deux jeunes filles entrèrent appuyées au bras l'une de l'autre. Germaine, grande, sculpturale et blanche comme un marbre de déité, ses cheveux déjà longs relevés et retenus par un haut diadème, portait le costume altier des grandes dames russes. Ses beaux bras, ses admirables épaules, sa tête aux joues pleines, au profil de camée, son

port de reine tout justifiait en elle le choix de cette toilette superbe. Et auprès d'elle dépassant à peine son épaule, Simonne rayonnante dans son voile d'or, sous la veste de velours qui accusait la rondeur de sa taille, donnait la sensation de quelque révélation soudaine de ce paradis des poètes hindous dont le Ramayana accuse les images troublantes. Belles, elles l'étaient toutes deux, miraculeusement belles, attirées sans doute par quelque sortilège sur cette terre saturée d'enchantements, dans ce cadre disposé à souhait à l'entour de leur radieux éclat. Elles passèrent, rougissant malgré elles au murmure des admirations sincères, répondant par de gracieux sourires aux compliments directement offerts. La princesse Volinsky courut à elle, folle d'enthousiasme, réclamant pour son plus prochain bal la réédition du tableau. Et tout le monde appuya cette demande de la patricienne polonaise. Il n'y eut guère qu'une Anglaise pour dire assez haut entre ses dents :

— Décidément c'est un bal politique. La scène se passe en France et l'on y voit l'Inde mystique, l'Inde opprimée, s'abritant sous l'égide de la Russie libératrice.

Elle n'avait pas tort, la fille d'Albion. Simonne avait voulu, en une fois, payer son oncle de toutes ses tendresses. Elle savait ses regrets et ses espérances, et sous ce costume, d'une transparente allusion, elle venait d'incarner la parole que son aïeul mourant avait laissée, dernier adieu, suprême espoir, à Holkar vaincu mais non dompté. Elle avait eu raison de lui annoncer une surprise. Jamais ce mot ne fut mieux justifié.

Pour le nawâb, ce n'était pas seulement l'image de la patrie, l'allégorie des relèvements possibles, qui prenait corps et vie dans le gracieux travestissement de sa nièce. C'était, tout à fois, la révélation d'un aspect insoupçonné de sa beauté en même temps que la résurrection, l'évocation d'une morte bien-aimée, de cette Sita, sa sœur, l'épouse, de Robert d'Illoy, frère de son âme guerrière. Mais, dans cette foule, au sein de tous ces oisifs indifférents, le vieillard contint son émotion, bien que son agitation subite la laissât lire aux yeux clairvoyants de Simonne. Et cette émotion fut cause qu'il ne vit pas lui-même le trouble de la jeune fille.

Plus pâle qu'elle ne l'avait jamais été, secouée de frissons intermittents, se soutenant à peine, l'enfant faisait appel à une indomptable énergie pour conserver un calme apparent, pour retenir un sourire menteur sur ses lèvres. Mais si le nawâb ne vit point ces signes qui l'auraient épouvanté, Germaine s'en aperçut.

Qu'as-tu chérie ? — demanda-t-elle à demi-voix. — On dirait que tu trembles ? Te sens-tu fatiguée, souffrante ? Veux-tu te reposer un instant ?

Non, — répondit Mlle d'Illoy, d'une voix presque dure.

Germaine en eut le cœur serré. Elle devina qu'un drame s'accomplissait au sein de cette fête, un drame dont le théâtre était l'âme même de cette enfant. Et, du même coup, comme elle en savait la cause, elle eut l'intuition de l'atroce souffrance que subissait la pauvre et charmante créature suspendue à son bras, et le pressentiment d'un dénouement morne et désolé. Simonne avait repris, entre deux anhélationes de fièvre :

— Et lui, où est-il ? Je ne l'ai pas encore vu ce soir. Je veux qu'il me voie ainsi.

Lui ? Il venait précisément à sa rencontre, aussi pâle qu'elle, aveuglé par le feu de ces lustres, affolé par ces mélodies joyeuses qui insultaient à sa détresse.

Tout à coup, les deux fiancés se trouvèrent face à face. Les prunelles dilatées de Charles exprimèrent sa stupeur fascinée. Son regard alla à Germaine, plein de muette tendresse, mais ce ne fut que pour revenir à Simonne avec une sorte d'aveu, de crainte respectueuse, de secret désir de se faire pardonner un aveuglement involontaire. Il semblait que le jeune homme eût honte de n'avoir pas pu deviner toute cette beauté presque surnaturelle, et Simonne, consolée soudain, sentit, pour la première fois de sa vie, une joie sans mélange et sans bornes descendre en elle et l'inonder. Elle avait supporté la souffrance en son plus amer paroxysme. Ce bonheur innattendu l'écrasa. Elle voulut parler, tendre la main à son fiancé. Aucun son ne jaillit de sa gorge. Un soupir seul s'en exhala, elle ferma les yeux et tomba, mal soutenue par Germaine, dans les bras ouverts de Kerval.

Il se fit un remous dans la salle. Les groupes les plus rapprochés s'empressèrent.

Qu'y avait-il ? Que se passait-il ?

— Ce n'est rien, — dit Charles bouleversé ; — une syncope seulement.

Et se penchant vers Mlle du Méal :

— Germaine, — demanda-il, d'un accent bref et sourd, — voulez-vous prévenir votre mère ?

La jeune fille eut elle-même un vertige. Germaine ! Il l'avait appelée Germaine, sans faire précéder son nom de la formule "mademoiselle" ! De quel droit prenait-il ainsi possession de sa personnalité ? Mais l'heure n'était pas aux réflexions. Il fallait secourir au plus vite l'enfant que l'officier de marine emportait dans ses bras robustes.

Charles avait traversé rapidement la salle et s'était engagé dans les corridors donnant accès aux escaliers du premier étage. Quand il eut gravi les degrés, il vit une porte devant lui, une chambre éclairée des feux roses d'une veilleuse. C'était la chambre de Simonne. Il n'en avait jamais franchi le seuil. Il aperçut la fenêtre ouverte, donnant sur la crique. C'était au-dessous de cette fenêtre que se dressait la coupole de la pagode hindoue. Et il était là, éperdu, tenant entre ses bras, sur sa poitrine frémissante, l'adorable créature dont il avait méconnu l'angélique et exquise beauté. La tête brune, aux longs cheveux dénoués, s'appesantissait sur son bras ; le corps inerte avait la gracilité d'une fleur fauchée par une main brutale. Charles la porta sur son lit. Et, la voyant ainsi étendue, immobile, peignée à une vierge des premiers âges de l'Église, cueillie par le bourreau pour orner de ses prémices les noces de l'Agneau, vaincu par cette splendeur d'innocence, brisé par cette douleur violemment révélée, il tomba à genoux au bord du lit, les lèvres sur la petite main glacée :

— Mon Dieu ! — murmura-t-il dans l'abandon de sa souffrance, — sont-ce donc là les fiançailles qu'elle avait prévues pour ce soir ?

VII

Oh ! les mornes journées que celles qui suivirent la fête ! Simonne était dans son lit, les yeux cernés par la fièvre, s'enfermant dans un mutisme obstiné, se refusant même à recevoir la lumière du jour. Mais Germaine, qui la veillait assidûment, voyait bien que les prunelles noires se tournaient vers la ruelle, comme si, sur les tentures des rideaux, elles cherchaient quelque image chère. Tous les jours, des visiteurs sonnaient à la grille du parc, des cartes s'entassaient dans les plateaux d'argent du salon. Il n'y avait pour répondre à ces empressements affectueux que la bonne Mme du Méal qui alternait aussi ses soins au chevet de la malade. Naturellement, le docteur Péjarry avait été rappelé sur-le-champ. Il avait eu un long entretien avec Raham-Sing, et de cet entretien le vieux prince était sorti voûté, comme si le ciel s'était écroulé sur ses épaules. Une atmosphère de deuil, de sombre attente du malheur pesait sur la villa. Et, cependant, au bout de huit jours de fièvre, Simonne alla mieux tout à coup. Elle appela Germaine, qui faisait de la tapisserie à ses côtés, et, à sa profonde surprise, lui déclara qu'elle se leverait dès le lendemain. Il n'y avait pas l'ombre d'une altération dans son regard, ni dans son esprit. Elle était parfaitement maîtresse d'elle-même, et, comme elle l'avait annoncé, elle se trouva debout pour recevoir la visite du médecin.

C'était comme un miracle, qui arracha un cri de joie au vieil oncle. Le docteur, lui, ne dit rien. Il ne fit entendre ni un encouragement, ni une crainte. Seulement, avec un bon sourire, passant sa main sur la tête brune qu'il ramena un peu en arrière pour mieux examiner la cornée, il murmura :

— Vous aimez le soleil ! Prenez-en.

Elle ne demandait qu'à en prendre, la pauvre petite Simonne. Elle sourit à ces premiers rayons d'un printemps en avance ; elle se baigna dans la lueur d'or. Les roses des haies commençaient à laisser bâiller leurs boutons. Or, tandis que la petite malade paraissait se ranimer au jour, un drame d'un autre genre s'accomplissait dans le silence de la villa. Celui-là n'avait pas de témoins, mais son théâtre était le cœur de deux femmes, et ces deux femmes étaient Mme du Méal et sa fille.

Lorsque Germaine avait vu Simonne rétablie du moins à l'apparence, elle s'était décidée à la grave démarche que réclamaient, à ses yeux, les circonstances. Car elle jugeait, à cette heure, le moment venu, la nécessité inéluctable. Depuis cette nuit du bal, son âme pure avait passé par toutes les trances, enduré tous les désespoirs. De sa fenêtre ouverte sur la mer, elle avait entendu le cri de détresse échappé à la folie de Charles, cet aveu qui l'eût remplie de joie, si l'amour lui eût été permis, s'il ne se fût point révélé pour elle avec les indéniables stigmates de la faute.

Elle se savait aimée, à cette heure. Aimer ! Douce certitude qui ouvre au cœur d'insondables horizons de bonheur, des frémissements d'allégresse, de pudiques troubles dans le regard et dans la voix, chère consolation des détreffes de ce monde, qui permet à deux êtres liés pour toujours de se demander l'un à l'autre l'appui et l'encouragement en face des déceptions et des tristesses de la vie ! Aimer ! mot d'autant plus sacré que le sentiment est plus chaste, et qu'après avoir carressé les fronts du père et de la mère, il associe l'époux à la fin sublime de la femme, à l'épanouissement de son rôle à la fois terrestre et divin : la maternité.

Eh bien ! pour cette jeune fille adorable, pour cette âme immaculée, le mot était une fétissure, le sentiment presque un crime. Un moment, elle s'était reprise à l'espérance que le temps étoufferait en elle cette affection illicite. Elle avait eu presque le droit de l'espérer, tant sa volonté énergique et tenace était parvenue à assurer un calme relatif à ses pensées. Peu à peu, elle s'était accoutumée à l'idée de ce mariage qui devait consumer son malheur à elle. Elle se disait que l'existence est pleine de sacrifices, et que Dieu seul sait ce que cache aux yeux humains le voile des douleurs du moment.

Mais voilà que l'épreuve venait de se révéler à elle plus terrible qu'elle ne la prévoyait. Elle s'était crue seule à aimer. Il n'en était rien. Charles souffrait du même mal, endurait les mêmes tortures qu'elle. Il l'aimait. Et devant cet amour, Germaine avait peur d'être sans forces. Cet homme qu'elle aimait ne lui appartenait pas, ne lui appartenait jamais. Il était le fiancé d'une autre femme, et cette femme, c'était sa cousine, sa bienfaitrice, cette Simonne pour la vie de laquelle elle eût perdu dix fois la sienne avec joie, avec reconnaissance. Cet homme qu'elle aimait, elle devait le repousser, l'éloigner. Bien pis ! Elle devait le ramener elle-même à sa fiancée, le conduire à la petite Simonne, le pousser à cette union qui, peut-être, — l'amour a fait d'autres miracles, — ravivrait brusquement l'étincelle de vie prête à s'éteindre dans cette frêle et charmante créature.

De ce dévouement sublime, surhumain, Germaine serait-elle capable ? Elle s'était posé cette question sincèrement, de bonne foi.

Déjà, au cours de son triomphe associé à celui de Simonne, elle avait subi l'horrible doute. Dans tout l'éclat de sa beauté, ne pouvant méconnaître l'impression qu'elle produisait, elle avait dû affronter les regards de l'homme dont elle savait le cœur rempli de son image. Et cette atroce entrevue, elle avait dû la subir impassible, soutenant la marche défaillante de l'enfant bien-aimée dont, malgré elle, en dépit de ses efforts, elle devenait la rivale. Non, cela n'était plus possible. De tels périls ne s'abordent pas deux fois. Toute la nuit qui avait suivi, courbée sur les pieds de la malade grelottante, elle avait pleuré, le front dans les couvertures, et, à son tour, par une étrange restitution du destin, elle avait entendu les cris de douleur jaillis du délire de Simonne.

— Va-t'en ! — gémissait l'enfant, dans le spasme d'un sanglot. — Va-t'en ! Tu n'es venue que pour me le prendre ! Va-t'en ! C'est toi qu'il aime ! Je ne veux pas mourir pour te le donner ! Va-t'en !

Et sa main diaphane s'agitait, ses bras blancs et fluets battaient les draps. Sans doute, de ce geste impuissant, elle voulait éloigner d'elle l'odieuse violatrice de son bonheur, celle qui lui ravissait le cœur de Charles.

À l'aube, Germaine, vide de larmes, s'était relevée. Elle s'était penchée sur le front brûlant, elle y avait appuyé ses lèvres, et doucement, comme si elle eût cherché à endormir un enfant capricieux, elle avait murmuré ces paroles que la malade ne pouvait ni entendre, ni comprendre :

— Repose en paix, ma bien-aimée. Le jour de notre première entrevue, quand je contemplais ton sommeil d'ange, sur ce yacht que les vagues nous ont pris, j'ai offert à Dieu de donner pour toi plus que ma vie. Dieu m'a entendue et exaucée. C'est mon cœur que je t'immole, enfant !

Alors, elle s'éloigna, reconfortée. Sa résolution était bien prise. Elle quitterait la villa. Pas tout de suite, car son départ, en ce moment, c'eût été l'abandon de Simonne.

Elle ne devait pas, elle ne pouvait pas désertir cette couche. Tant que sa cousine serait là, gisante, brûlée par le mal, Germaine demeurerait près d'elle, la disputerait à cette mort infatigable qui revenait sans cesse à la charge, cherchant une lacune, une issue, un point faible sur lequel la vigilance des amitiés lui laisserait une prise.

Elle entendit donc, résignée à son sort, résolue à mettre un terme à ses perplexités. Mais, dès que l'amélioration de la santé de Simonne lui permit de se dérober aux exi-

gences du devoir qu'elle s'était volontairement imposé, elle reporta son esprit sur la résolution prise. Elle n'avait qu'une amie à laquelle elle pût ouvrir son âme : c'était sa mère. Et, pourtant, Germaine éprouva un scrupule, une hésitation.

Jusqu'à-là, jamais un nuage ne s'était élevé entre les deux femmes. Mme du Méal avait lu, à livre ouvert, dans le cœur de sa fille. Seul, ce secret, — le plus grave, il est vrai, — avait échappé à l'œil sagace et vigilant de la veuve. Elle n'avait rien su, rien vu des chagrins de son enfant. C'était une confession que celle-ci allait lui faire. L'entrevue des deux femmes fut aussi longue qu'émouvante.

Germaine était entrée dans la chambre de sa mère. Son beau visage portait l'empreinte du combat qu'elle soutenait contre elle-même, à travers les incertitudes et les énergies en conflit. Elle était pâle, et ses yeux gardaient une fatigue, une sorte d'effarement qui n'échappa point à la clairvoyance de Mme du Méal.

— Germaine, — demanda-t-elle, — que t'arrive-il donc aujourd'hui ! Je ne t'ai jamais vu l'air si troublé, les traits chargés d'une pareille tristesse !

Elle essaya de sourire. Mais l'effort était visible. Elle n'y parvint pas.

— Mère, — répondit-elle, — j'ai à te parler.

La veuve fit un geste qui trahissait de l'inquiétude et s'écria :

— Comme tu dis cela, ma fille ? De quoi veux-tu me parler ?

— De choses... graves, — articula péniblement la jeune fille.

— Graves !... Tu m'effraies ! Est-ce que Simonne va plus mal ?

— Simonne va mieux... ou du moins, le paraît. Mais ce n'est pas d'elle qu'il s'agit.

Et, à voix très basse, très lourde, comme une pénitente, elle ajouta :

— C'est de moi.

— De toi ? Ah ! mon Dieu !... Mais abrège, parle vite, car ces réticences me font mal.

Germaine s'approcha et jeta ses bras autour du cou de sa mère.

— Maman, tu m'as répété bien des fois que nul ne m'aimerait jamais autant que toi...

— Et je le répète encore, — interrompit la veuve de Jean du Méal. — Quelle amie vaut une mère ?

— C'est donc à ma mère que je m'adresse comme à ma meilleure amie. Je t'apporte tout mon cœur.—Il y a près d'un an que je souffre, et si je ne t'ai rien dit, c'était que je voulais t'épargner le spectacle de cette souffrance. Aujourd'hui, je ne peux plus me taire. Tu dois tout savoir.

Mme du Méal avait changé plusieurs fois de couleur en entendant cet exorde. Elle pressentait maintenant toute l'amertume de l'aveu que sa fille allait lui faire. Mais, ainsi qu'il arrive aux êtres éprouvés et qui s'attendent, au milieu de tous les succès, à un retour offensif de la fortune, elle se grossissait à outrance les peines et les obstacles.

— Le cœur de ma fille a parlé, — se dit-elle.— Puissé-je être la seule à l'écouter !

Sans écarter sa tête de l'épaule maternelle, Germaine commença sa confession :

— Mère, il nous faut partir. Nous ne pouvons plus demeurer sous ce toit.

Le visage de la vieille dame se contracta. Elle répéta machinalement :

— Partir ! Ne plus demeurer sous ce toit !

Germaine se méprit au ton de sa voix. Elle crut à une objection,

— Il le faut, maman, — répéta-t-elle, — je te jure qu'il le faut.

Les yeux de Mme du Méal se fixèrent sur ceux de sa fille. Son regard devint sévère.

— Et... pourquoi le faut-il Germaine ?

L'enfant ne put soutenir ce regard interrogateur. Ses paupières s'abaissèrent.

— Pourquoi le faut-il ? — répéta la veuve plus pressante.

— Ne me le demande pas.

— Au contraire, je te le demande, j'ai le droit de le savoir. Je veux le savoir.

Il perçait un doute cruel dans ces paroles. Germaine releva le front. La rougeur d'une honte imméritée l'empourpra.

— Oh ! maman !... s'écria-t-elle avec un accent de reproche si douloureux et si sincère que Mme du Méal comprit son erreur et le mal que le soupçon deviné venait de faire à sa fille.

Elle lui ouvrit les bras. Germaine s'y laissa tomber. Et, pendant un moment, incapable de prononcer une parole, elle versa des larmes cruelles sur ce cœur qui n'avait point pénétré ses pudeurs. Déjà la veuve s'efforçait de réparer la faute qu'elle avait commise.

— Germaine, ma fille, mon enfant, je ne t'avais pas comprise. Pardonne moi.

Les pleurs se séchèrent enfin sur les joues pâlies de la jeune fille. Et alors, conviée, entraînée, aidée par cette voix de mère qui demandait pardon à son enfant, elle raconta la lamentable histoire, elle dévoila sa glorieuse misère d'honnête femme, elle mit à nu son cœur meurtri et saignant.

— Oh ! je te jure que j'ai lutté, que j'ai prié. Je te jure que je lutterai encore, que je prierai toujours. Je te jure que jamais, jamais, entends-tu bien, maman, la trahison n'entrera dans mes desseins, l'espoir coupable n'obtiendra de moi une complaisance. Mais, pourtant, le cœur est faible ; il pleure, il crie ; il peut se trahir. Et, tant que j'ai été seule en présence de la douleur, tant que je n'ai pas su qu'un autre pouvait souffrir ce que je souffre, l'effort m'a été plus facile, Mère, que veux-tu que je fasse maintenant ? Que veux-tu que je devienne, ayant sous les yeux le tableau de sa douleur ?

Mme du Méal la pressait palpitante sur sa poitrine. Elle ne trouvait rien à répondre. Elle voulut cependant savoir mieux encore. Elle interrogea.

— Encore une fois, pardonne-moi, mon enfant. Je sais que je te fais du mal, que je renouvelle tes blessures, que je retourne le fer dans la plaie. Il le faut. Ne me cache rien.

— Je ne t'ai rien caché, maman, je suis prête à t'éclairer davantage.

— Quand donc as-tu découvert qu'il t'aime, lui ?

L'autre soir, — répondit Germaine, d'une voix brève et sourde ; — le soir du bal. Ma fenêtre était ouverte, j'étais prête à descendre, j'attendais Simonne.

— Et lui, où était-il ?

— Là. — fit la jeune fille, désignant au travers des vitres le dôme de pierre de la pagode, — là, au pied de ce mur. Il contemplait la mer. Je ne songeais point à lui, je t'assure. Tout à coup mes yeux furent attirés sur la rade. Un grand vaisseau passait tout près de la côte, tout blanc dans la lumière qu'il répandait, pareil à une vision de rêve.

Et, comme je contempiais ce spectacle, plus beau que toute notre féerie, je l'entendis jeter sa plainte au fantôme du navire. Il prononça le nom de Monsieur Perriard, qui allait me "prendre," et je surpris mon nom au milieu de cette plainte.

Mme du Méal avait joint les mains. Elle était devenue aussi pâle qu'une morte. On lisait un profond désespoir sur ses traits.

— Le soir du bal, m'as-tu dit ? Ta fenêtre était ouverte ? Et... tu attendais Simonne ?

— Oui, maman.

— Seigneur ! Seigneur ! — proféra la pauvre femme, la voix brusquement entrecoupée de sanglots. — Seigneur ! Faites que cela ne soit pas !

Germaine à son tour la pressa de questions.

— Que veux-tu dire, maman ? Quelle prière adresses-tu à Dieu ! Que crains-tu ?

— Oh ! mon enfant ! Puissé-je me tromper ! Hélas ! cela ne m'explique que trop clairement tout ce qui s'est passé ensuite, et la catastrophe du bal, l'évanouissement et la maladie de Simonne.

— Quoi ! — s'écria Germaine, épouvantée, — tu crois que... tu supposes... ?

— Que Simonne a entendu comme toi ce fatal aveu, qu'elle possède le secret de ce terrible amour. Hélas ! oui, mon enfant, je le crois. Je dirai plus : j'en suis sûre, à cette heure.

De nouveau, le silence, un silence de glace, se fit entre les deux femmes.

Oui, la chose était évidente, maintenant, aussi bien pour Germaine que pour sa mère, Simonne avait tout entendu : elle possédait le secret de Charles Kerval. Oui, la mesure s'imposait fatalement, autant à Mme du Méal qu'à sa fille : il fallait fuir ; il fallait rendre le repos à la chère et hospitalière demeure ; il fallait délivrer Simonne de cette douleur morale qui la tuait plus sûrement que les secousses physiques.

La veuve se leva. Elle secoua sa tête, comme pour rendre la vie à son esprit engourdi, paralysé par la violence de ce choc inattendu. Puis, prenant les deux mains de sa fille, l'attirant une fois encore sur ses lèvres, elle mit un baiser de pieuse compassion sur ce front de vierge que le sacrifice accepté ceignait d'une auréole de martyr.

— Tu as raison, mon enfant, — prononça-t-elle avec calme. — Nous ne pouvons plus demeurer ici. Que la volonté divine s'accomplisse ! Je m'étais plu à caresser de chères espérances, j'avais fait un beau songe. Je te voyais, aidée des faveurs de ta cousine,

obtenant enfin le bonheur qui t'est dû, choisissant en quelque sorte ta destinée... L'homme ne devrait jamais faire des projets, ne jamais se mettre à la poursuite d'un lendemain qui ne lui appartient pas... Encore une fois, que la volonté de Dieu soit faite !

Germaine garda quelques instants le silence. Puis timidement, peureusement même, elle demanda :

—Ainsi, maman, tu partages mon sentiment ?

—Je le partage, et je l'approuve de toute mon expérience de femme.

—Nous partirons donc, n'est-ce pas ?

—Nous partirons, ma fille.

—Et .. quand comptes-tu faire connaître notre décision à Simonne ?

Mme du Méal se donna le temps de la réflexion. Le problème était délicat. Pouvait-elle ainsi, sans raison, sans prétexte même, signifier à Mlle d'Illoy et à son oncle une détermination qui avait besoin d'être expliquée ? En sousapposant,—ce qui était invraisemblable,—que Simonne ne soulèverait aucune objection, qu'elle laisserait froidement ce départ s'accomplir, cette séparation se produire après dix mois de vie commune et de liens étroitement resserrés, du moins fallait-il trouver un motif rationnel, une excuse valable auprès du nawâb. Comment dire à ce vieillard, à ce galant homme qui leur avait ouvert ses bras et son cœur ; “ Votre hospitalité nous est lourde, vos bienfaits nous semblent pénibles à supporter : ne trouvez pas mauvais que nous nous dérochions au devoir de la gratitude en nous refusant désormais à jouir de votre bienveillance.” Car, dans l'impossibilité de donner la vraie cause de ce départ, il fallait bien se résoudre à tenir le rôle odieux de créatures ingrates, dont l'orgueil était plus puissant que les affections. Jamais Mme du Méal ne s'était vue soumise à si dure épreuve.

De toutes manières, quelle que fût la solution du problème, l'innocente Germaine allait subir l'injustice des apparences, heureuse encore si le motif pénétré ne laissait point peser sur elle le reproche de basses intrigues et de dépit avilissant !

Ces réflexions traversaient comme des lames aigues la pensée désolée de la veuve.

N'importe ! Le devoir était là, et nul n'a le droit de se refuser au devoir entrevu.

Dans les âmes droites, l'impératif de la vertu ne rencontre pas d'obstacle. S'il se heurte à l'orgueil, il le dompte, au sentiment, il le brise. Germaine éprouvait,—par influence sans doute,—les mêmes perplexités. Elle pouvait suivre sur les traits de sa mère les diverses impressions que celle-ci subissait. A la fin, Mme du Méal rompit le silence pénible qui les oppressait toutes deux.

—Pas d'hésitation !—murmura-t-elle.—On ne combat pas la nécessité.

Elle ne dit rien de plus et fit un pas vers la porte. Germaine ne chercha pas à la retenir. Mais, dès qu'elle eût vu la porte se refermer sur sa mère, la pauvre enfant éprouva une défaillance. Elle sentit tout son courage l'abandonner, et couvrant son visage de ses mains, frissonnantes, elle attendit le retour de Mme du Méal. Il ne lui venait point de larmes aux yeux. Ce qu'elle éprouvait était étrange, inconnu. Jamais encore elle ne l'avait ressenti. Un poids étouffant écrasait sa poitrine. Ses tempes battaient, ses oreilles bourdonnaient, et son cœur avait d'effrayants sursauts dans sa poitrine. Cela se compliquait de troubles visuels, d'une sorte de délire calme qui ne lui enlevait pas la notion de l'heure et de l'attente morbide qu'elle subissait. De sa place, elle voyait, sur le cadran en émail blanc de la pendule, l'aiguille marcher par secousses. Tantôt, cette aiguille lui semblait animée d'une vitesse folle, désordonnée ; d'autres fois, au contraire, elle rampait misérablement entre les chiffres romains des heures.

Mon Dieu ! que se passait-il donc en bas ? Pourquoi Mme du Méal s'attardait-elle ainsi loin de sa fille ? A quel débat pénible était-elle donc retenue ?

Germaine avait la fièvre. Ses prunelles ne quittaient plus la pendule. Des images passaient, nettes ou confuses, se brouillant devant ses regards. Elle voyait Simonne accueillant sa mère avec la grâce qu'elle apportait à toutes choses ; elle la voyait écoutant la confiance de Mme du Méal avec étonnement d'abord, avec stupeur ensuite ; elle la voyait tressaillir, puis pâlir, puis se lever avec ce geste cassé, cet égarément de la vue qui, toujours, trahissait chez l'enfant les émotions vives et poignantes. Et Germaine pensait à part elle ;

—Oh ! pourvu qu'elle ne s'y trompe pas, pourvu qu'elle ne se méprenne point sur la nature de mes sentiments ! Pourvu qu'en me séparant d'elle, je n'achève pas de briser ce cœur et cette existence !

Et alors de sinistres images venaient se mêler à sa contemplation, des terreurs la hantaient. Elle voyait la petite Indienne retomber toute blanche sur sa chaise ; elle l'apercevait couchée, effroyablement pâle, sur ce lit où elle venait de grelotter la fièvre huit jours durant. L'imagination affolée allait plus loin encore dans la voie des prévisions sinistres. Simonne était étendue, immobile, et Germaine, qui n'avait jamais vu mourir, comprenait que c'était cela la mort. Cette rigidité grandissante, ces pupilles dilatées et fixes, cette bouche aux dents serrées étaient les signes de la suprême lutte. Simonne était morte.

Morte ! Et c'était elle, Germaine, qui l'avait tuée. L'hallucination, peu à peu, dominait la jeune fille. Ses paupières demeuraient sèches, comme brûlées par un fer rouge, avec un rayonnement intense de l'âme au travers de la cornée, de l'âme se séparant progressivement du réel. Tout à coup, l'illusion fut si forte qu'elle étendit les mains en avant, puis les unit dans un geste de supplication désespérée. Elle avait glissé sur ses genoux. Elle invoquait une créature invisible.

— Simonne, — priait-elle, comme elle l'avait fait déjà au chevet de l'enfant malade, — Simonne, ma Simonne, pardonne-moi, réveille-toi ?

Brusquement, la perception du monde extérieur cessa. Germaine sentit que tout se mêlait sous son regard. Une nuit épaisse l'entourait et la pénétrait. Elle voulait crier, s'arracher à la main de fer qui la courbait progressivement, qui la plongeait dans le noir de l'insouciance. Effort inutile ! Le vertige l'emporta, Un soupir souleva sa poitrine, et elle s'affaissa, gracieuse jusqu'en sa chute, sur le tapis moelleux de la chambre.

Combien de temps dura cet évanouissement ? Mlle du Méal ne le sut que plus tard, lorsque, après avoir recouvré ses sens, elle rentra dans le grand jour de la réalité, Ses yeux s'étaient rouverts sous des caresses. Une voix d'une céleste douceur lui disait :

— Germaine, ma Germaine ! C'est moi qui t'appelle, moi Simonne.

— Simonne ! — murmura la jeune fille, encore errante dans les brumes de la syncope.

— Simonne ? pourquoi donc, est-ce Simonne ? Suis-je morte avec elle ?

Et Mlle d'Illoy qui, doucement, baignait d'eau fraîche les tempes de sa cousine, la réconfortait de tendres paroles :

— Non, mon aimée, tu vis, tu es près de moi qui t'aime et qui veut te voir heureuse.

Enfin, après une heure de soins délicats, Germaine avait repris ses forces et sa lucidité. Elle comprenait que le drame terrible avait dû s'accomplir pendant son évanouissement. Et elle fut secouée d'un grand frisson à la vue de sa mère qui, fort pâle elle-même, assistait sa cousine dans les soins que celle-ci lui prodiguait.

— Mon Dieu ! — s'écria-t-elle éperdue, — que m'est-il donc arrivé ?

La nièce du nawâb sourit :

— Rien. Il ne t'est rien arrivé qu'un petit étourdissement. Maintenant c'est fini. Lève-toi, et viens faire un tour avec moi sur la route. J'ai vu de la fenêtre les roses mousseuses de la Corniche s'ouvrir. Allons en cueillir quelques-unes.

Elle disait cela avec conviction, avec un enjouement qui saisit le cœur de Germaine. Mlle du Méal porta ses regards sur le visage de sa mère, qu'elle interrogea avidement. Mme du Méal détourna les yeux. Et alors Germaine sentit renaître son trouble.

Que s'était-il passé ? Sa mère avait-elle accompli la démarche résolue ensemble ? Et, si elle l'avait accomplie, comment se faisait-il que Simonne se trouvât là, près d'elle, en ce moment, la soutenant de ses bras d'enfant ? Ce que la jeune fille n'avait pu voir, c'était le clignement significatif des paupières de sa cousine et le geste rapide par lequel elle avait appuyé un doigt sur sa bouche, suppliant ainsi la veuve de garder le silence.

— Eh bien ! — répéta l'angélique créature, — te sens-tu assez remise pour m'accompagner ? Partons vite, si nous voulons profiter des rayons du midi.

Germaine se laissa faire. Ce fut Simonne elle-même qui lui noua sous la nuque les rubans du chapeau qu'elle mit rapidement sur la tête. Et, l'entraînant hors de la villa, elle franchit gaiement avec elle la grille qui bordait le jardin du côté de la route. Mais quand elles eurent fait cent pas sur le chemin poudreux et blanchi par l'éclatante lumière, brusquement la petite indienne chancela.

— Rentrons, — dit-elle d'une voix si faible que sa cousine en fut épouvantée. — J'avais trop présumé de mes forces. Mes pieds ne me soutiennent plus.

Elles revinrent lentement, péniblement, à la villa, où Simonne avec un grand soupir, se laissa tomber sur le banc de canne du jardin.

.....
Là-bas, sur les montées de Beaulieu, d'Eza et de la Turbie, le zéphir s'imprégnait de parfums et chacun de ses baisers donnait la vie à une rose nouvelle.

VIII

Maintenant une lente désolation envahissait la demeure. Raham-Sing ne se montrait qu'aux heures des repas. Il évitait de rencontrer ses hôtes. Les soixante-seize années qui avaient blanchi sa tête n'avaient pu la courber ; il avait suffi de ces trois dernières semaines pour pencher vers la terre le vieil arbre naguère superbe et droit, comme si, atteint déjà par la hache du bucheron " Malheur ", il eût cherché des yeux la place où il allait tomber. Mme du Méal se montrait plus dévouée, plus attentive que jamais dans les soins qu'elle prodiguait à Simonne. Quant à celle-ci, il était visible à tous les yeux que la vie déclinait en elle. Ce n'était point que cette beauté surnaturelle perdit quelque chose de son étrange rayonnement. Non. On eût pu dire même que jamais la petite Indienne n'avait possédé à un plus haut degré cette puissance de fascination qui la caractérisait. Mais chaque jour, quelque chose, un symptôme imprévu,—non pour le docteur Péjarry, assurément,—indiquait la rupture d'un lien vital, d'une de ces fibres secrètes qui rattachent l'âme à l'organisme. Parfois, c'étaient des absences, de ces ugues de l'esprit qui, en dépit des efforts de la science, s'envole vers des horizons inconnus, où le corps ne pourrait l'accompagner. A ces moments-là, l'enfant devenait subitement immobile. Ses yeux se fixaient dans l'espace ; un vague sourire s'ébauchait sur sa bouche, et, lentement, elle passait à l'état magnétique, subissant pour ainsi dire l'influence occulte et terrifiante d'un mystérieux au-delà.

D'autre fois, c'était la toux, la toux sinistre, cette secousse des poumons lacérés, qui mettait un sang rouge et vif à son mouchoir. Pas une plainte ne tombait de ses lèvres. La victime connaissait l'arrêt, et, moitié par résignation sainte, moitié par sentiment de son impuissance, elle se soumettait au destin. Maintenant, on la laissait libre d'aller et de venir à sa guise. N'accorde-t-on pas aux condamnés à mort tout ce qu'ils demandent ? Le médecin venait tous les jours. Il ne prescrivait plus rien, se bornant à maintenir les anciennes ordonnances. Et avec une douceur, une patience admirables, l'enfant vive et rebelle de jadis buvait les odieux remèdes, toutes ces drogues inutiles qui attristaient ses derniers jours sans les prolonger.

Une fois, comme elle venait d'entendre auprès d'elle un sanglot de Parvâti, eile l'appela pour la consoler et l'embrassa longuement.

—Pourquoi pleures-tu, daïe ? Si c'est la volonté de Dieu que je meure, je mourrai résignée. La vie n'aura pas été longue pour moi. Du moins, elle aura été heureuse.

Deux larmes qui brillèrent au bout de ses longs cils noirs donnèrent un démenti à cette parole de consolation. Simonne reprit de cet accent brisé qui décele les lassitudes de la résistance :

—Résigne-toi comme moi, ma bonne daïe. Quand il n'y a plus rien à faire, il faut s'abandonner à la volonté de Dieu, s'en remettre à sa bonté.

—Quand il n'y a rien à faire,—prononça Parvâti, en hochant la tête.—Mais lorsqu'il reste encore une ressource... ?

—Que veux-tu dire ?—prononça la jeune fille, plus émue qu'elle n'eût voulu le laisser voir.

Car le malheur a beau faire, l'homme ne renonce jamais à l'espérance. Elle s'abrite et se cache dans les plus intimes retraits du cœur ; elle se nourrit des plus décevantes illusions ; elle ne prend fin qu'avec la vie elle-même. En entendant ces paroles de la nourrice, Simonne avait tressailli. De quelle ressource parlait-elle ? A quel moyen faisait-elle donc allusion ? L'Indienne s'était agenouillée devant l'enfant. Elle couvrait ses mains de baisers.

—Ma fille, rappelle-toi les paroles qui te furent dites à Bhurnpore. La vengeance de Roudrâni s'appesantit sur toi parce que tu aimes l'homme qui l'a frappée. Détache de lui ton cœur, renonce à cet union fatale, et tu vivras.

Alors, il se fit comme une nuit dans l'âme, un instant ranimée, de Simonne. Cette

“ressource” dont avait parlé la nourrice, elle ne la devrait qu'à une aveugle croyance ou une superstition. Parvâti en était là que, pour conjurer l'ange de la mort, elle demandait à son enfant la plus eruelle des renonciations. Si Simonne voulait vivre elle devait abjurer la foi promise à Charles, elle devait fermer son cœur à l'amour, aux joies rêvées, aux chastes espérances ! En vérité, Parvâti était folle ! Et ne l'eût-elle pas été, est-ce que le moyen proposé n'était pas de ceux que Simonne eût cent fois repousés ? Est-ce que le remède n'était pas pire que le mal ? La vie avec l'amour, c'est-à-dire avec le bonheur, Simonne pouvait la désirer et s'y attacher de toutes ses forces. Mais, sans amour, ou privée de l'affection qu'elle chérissait, à quoi lui eût-il servi de vivre ? Elle ne s'irrita point, pourtant, de cette prière de la fidèle créature, de ce cri de détresse arraché à sa douleur. Derechef, elle lui ouvrit ses bras et la pressa sur sa poitrine.

—Tu ne m'a pas comprise, daie. Crois-tu donc que ce soit pour me traîner solitaire et misérable en ce monde que j'aie désiré l'existence ? S'il ne doit plus m'aimer, s'il faut d'autres rêves à son cœur, Kâli peut achever sa vengeance ; elle peut venir. Je ne la repousserai pas.

Elle se détourna pour cacher les larmes qui, cette fois, coulaient de ses yeux. Car, en voulant la consoler, l'Indienne avait fait à son enfant une mortelle blessure. Ne venait-elle pas de rouvrir la plaie encore saignante au souvenir des aveux de Germaine, plaie que la fuite du temps avait mal cicatrisée ?

Simonne s'était tue. Elle garda tout le reste du jour un silence et une immobilité forouches. Mais, le soir venu, comme s'il se faisait en elle un apaisement, comme une inexprimable douceur s'épanchait dans l'atmosphère printanière, elle s'approcha de la fenêtre ouverte et laissa sa vue errer sur le golfe et se perdre dans les profondeurs obscures de la mer.

Tout à coup une légère rumeur rappela Simonne sur la terre. Elle venait d'entendre un pas crier sur le sable des allées. Prudemment, ou plutôt curieusement, elle quitta la baie qui lui servait de cadre, et tapie derrière les rideaux, elle regarda de tous ses yeux. Une ombre plus noire se dessina dans les ténèbres transparentes. L'ombre, c'était Charles Kerval. Le jeune homme s'avança vers le perron. A quelque dix ou douze mètres, le long du mur qui bordait le chemin de Saint-Jean, il y avait un banc de bois. L'ancien officier de marine s'approcha, un peu hésitant, un peu timide, comme s'il eût craint de se laisser voir, comme s'il fût venu là en fraude, en se dérochant à une surveillance.

Parvenu au banc, il s'y laissa tomber. Alors, il leva les yeux sur la façade de la villa. Il fit du regard le tour du balcon qui la bordait, et un soupir s'exhala de ses lèvres à la vue des deux fenêtres ouvertes, Pour qui donc soupirait-il en ce moment ? Tout à côté du banc, le dominant de son ombre épaisse, une touffe d'arbustes s'élevait, masquant l'entrée de la demeure. Des fleurs s'y montraient déjà mêlées aux premières feuilles des lilas et des églantiers. Ce rideau de verdure l'abritait, croyait-il, contre tout regard extérieur. Il se trompait. Simonne l'avait vu de sa fenêtre, cachée sous son rideau. Et, à vingt pas de lui, un autre regard triste et morne l'épiait, le regard du nawâb.

Charles s'était accoudé au dossier du banc. Ses yeux demeuraient fixés sur la blanche muraille, comme s'ils eussent voulu soulever le voile des rideaux agités doucement par la brise venue de l'extérieur. Soudain, l'une de ces fenêtres se ferma, celle de Germaine.

L'ancien officier ne bougea pas ! Aucune parole ne sortit de ses lèvres. On l'eût dit changé en statue, tant son immobilité était bien celle de la pierre,

Comme Simonne à sa fenêtre, Charles, lui aussi, rêvait sur son banc. De quoi rêvait-il ? Des espérances brisées, ou de l'amour trahi, c'était l'amour de Simonne. Mais l'homme n'a pas pour habitude de se forger spontanément des crimes pour en subir le remords, Comment Kerval aurait-il pu subir le remords d'une trahison qu'il n'avait point commise, puisque, loin de se refuser à l'amour de sa fiancée, il s'y sacrifiait, portant une autre flamme au cœur. Dans le même temps que Germaine, Charles renonçait au bonheur pour lui-même. Mais lui, du moins, ignorait qu'il n'était pas seul à souffrir. Et ces deux âmes asymptotes poursuivaient leurs courses parallèles, sachant d'avance qu'elles ne se rencontreraient jamais. Le sacrifice était égal de part et d'autre, et il n'existait aucun accord entre ces deux volontés.

Chose étrange ! Un seul être devenait, en la circonstance, le trait d'union de ces deux

douleurs et de ces deux renoncements. Et cet être était précisément l'admirable créature que ces deux amours contrariés frappaient, en même temps et du même coup, au cœur ; c'était Simonne. Kerval ne pouvait le savoir. L'égoïsme naturel à l'homme l'empêchait d'avoir la vue nette de ces choses. Il ne les soupçonnait pas. Il était là depuis une demi-heure, plongé dans sa méditation douloureuse, quand, tout à coup, les feuilles naissantes du bouquet d'arbres bruiraient auprès de lui. Il n'y prit point garde. C'était le vent, sans doute, qui se jouait sous les branches. Une forme surgit derrière le banc, une silhouette blanche, légère comme un sylphe errant sur les eaux. Une voix vint jusqu'à lui et prononça son nom :

— Charles !

Elle était douce, cette voix, douce comme un accord de harpes éoliennes, si pleine de tendresses secrètes et contenues, que le jeune homme se crut le jouet d'une hallucination. Il se retourna et demanda au hasard, sans trop élever le ton :

— Qui m'appelle ?

La voix répondit avec le même accent d'incomparable douceur :

— Moi, Simonne.

Alors, il se leva et se retourna. Il vit sa fiancée debout dans la pénombre du bosquet, d'une main retenant sur sa poitrine le fichu de laine blanche qu'elle avait jeté sur ses épaules, de l'autre, s'appuyant au dossier du banc.

Il courut à elle.

— Vous, Simonne ! Vous, ici, à pareille heure !

Il se tut, n'osant en dire davantage. Il ne voulait point faire allusion à sa maladie. Elle répondit paisiblement :

— Oui, moi. Suis-je de trop ? Vous ai-je importuné en rompant la trame de vos songes ?

Une vague ironie perçait sous ces paroles. Pourtant, ce n'était point un reproche. Charles prit ses deux mains et les baisa. Puis, affectueusement, il répliqua :

— Vous savez bien le contraire, chère enfant. Y a-t-il donc un instant de mon existence où vous ne soyez présente à ma pensée ?

Simonne eut un soupir et pencha son beau front vers la terre. L'ancien lieutenant de vaisseau reprit :

— Mais si je vous ai témoigné de la surprise en vous voyant paraître, ce n'était que par un sentiment de crainte. J'ai redouté pour vous la fraîcheur de cette nuit.

Elle leva les épaules avec un geste de parfaite insouciance, Mais cette insouciance trahissait une immense découragement. Puis, répondant à ce souci qu'il venait d'énoncer, elle dit :

— Si vous craignez la fraîcheur pour moi, nous pouvons nous mettre à l'abri. Le salon est là. Il nous est facile d'y causer quelques instants... seuls, à moins que cela ne vous ennuie, et bien que cela ne soit pas tout à fait correct pour une jeune fille. Mais je ne suis pas une jeune fille, moi.

Elle avait tremblé. Sa voix, tout à l'heure si douce, se fit âpre et sourde.

— Je suis une morte ! — conclut-elle.

Le jeune homme ne put se défendre d'un frisson en entendant ces derniers mots.

— Venez-vous ? — demanda encore l'enfant.

— Oui, — répliqua-t-il.

Et il suivit, la tête penchée, les yeux mornes, comme s'il eût prévu que cet entretien devait avoir une solennelle gravité. Pour gravir le perron, il lui offrit son bras. Elle refusa.

— Oh ! non ! Ce n'est plus comme le soir du bal. Je suis forte.

Elle passa la première, poussa la porte du salon indien, et alla s'asseoir sur un sofa, l'appelant du geste et de la voix.

— Là — fit-elle, — à mon côté. Nous serons mieux ainsi pour causer.

Il n'y avait d'autre lumière au salon que celle de la lune versant sa clarté blanche soudainement épanchée du ciel. Un nuage venait de se déchirer par le milieu, et l'astre rayonnait de tout son éclat. Depuis qu'il s'était assis à côté de sa fiancée, Charles Kerval se sentait envahi de sentiments inconnus jusque-là. Quelque chose qu'il n'avait jamais jamais éprouvé, qu'il n'avait jamais prévu, lui emplissait l'âme d'un trouble grandissant. La créature qu'il avait là, près de lui, sous ses yeux surpris et hallucinés, n'é-

tait plus une femme. Il s'emblait qu'elle eût dépouillé les lignes précises de la condition humaine, qu'elle flottât au sein d'une vapeur, déjà plus haut que le niveau terrestre et ne consentant à s'y reposer qu'un instant, à la manière de ces papillons superbes qui frôlent les fleurs sans les toucher et dont le battement d'ailes est si rapide qu'elles en paraissent immobiles.

— Simonne, — commença le jeune homme, — nous voici seuls.

— Oui, — fit-elle avec un sourire, — bien seuls. Causons.

Charles attira sa main et la baisa. Elle était glacée.

— Causons... en fiancés, n'est-ce pas ?

Elle secoua la tête.

— Non, pas en fiancés, mon ami. Nous ne le sommes plus.

— Que voulez-vous dire ? — se récria le marin bouleversé.

— Ce que je veux dire, Charles ? Oh ! c'est bien simple, et vous allez me comprendre tout de suite. — Je viens de vous surprendre sur ce banc, et j'ai, sans doute, été indiscret. N'importe ! Nous n'en sommes pas à de tels reproches.

Elle hésita comme si elle cherchait à prendre de l'assurance pour ce qu'elle allait dire.

— Charles, sur ce banc, les yeux fixés sur la maison, vous pensiez à quelqu'un... qui n'était pas moi, — je le sais.

— Simonne !

— Ne m'interrompez pas. — Je le sais, vous dis-je. Vous pensiez à Germaine.

— Simonne ! — répéta encore le jeune homme désolé.

Elle attacha sur lui un regard plein de douleur et de pitié.

— Je vous en prie, ne niez point. Pourquoi vous amoindrir ! Je le sais, je vous le répète. Je ne vous adresse aucun reproche et ce n'est pas pour vous faire de la peine que je vous parle ainsi. D'ailleurs, quels reproches pourrais-je vous adresser ? Vous avez toujours été loyal envers moi. C'est moi, moi seule, qui ai voulu ce mariage. Là-bas, à Bhurnpore, quand vous m'avez ravie à la mort, c'est moi qui ai accepté ce compromis. J'aurais dû attendre l'expression de votre cœur, votre aveu spontané. Faut-il vous l'avouer, c'est parce que j'ai eu peur qu'il ne vint jamais, cet aveu, que je lui ai fait violence, en quelque sorte. N'ayant aucun amour au cœur, vous avez accueilli celui de la pauvre petite Indienne. — Vous voyez que j'ai lu dans votre pensée, mon ami. — Aujourd'hui, cet amour que vous ignoriez est venu enfin ébranler votre cœur. Il est venu, — mais, pas pour moi.

Un sanglot lui coupa la voix.

Charles fit un effort pour secouer la honte qui le paralysait. La clairvoyance de cette enfant, sa sublime mansuétude, le déchiraient en l'humiliant. Mais elle ne lui donna pas le temps de trouver une dénégation.

— Mon ami, — reprit-elle, — si l'un de nous devait pardonner à l'autre, ce serait vous, — Il n'y a qu'un coupable : c'est moi.

Elle joignit ses mains blanches, si blanches qu'elles paraissaient de cire.

— Mon crime, — murmura-t-elle sans le regarder, — a été de vous aimer, de vous aimer comme je crois que nulle autre femme ne vous aimera, pas même elle. Vous étiez tout pour moi, vous m'aviez prise tout entière, à ce point que j'ai peut-être eu à me reprocher d'avoir négligé tous ces chers êtres qui, les premiers, avaient droit à ma tendresse : ce vieillard dont je suis devenu toute la vie, et qui, chaque jour, sombre et silencieux, rôde autour de moi, épiant les progrès du mal, comme le regard d'un calculateur observe la marche de l'ombre sur le cadran solaire, — cette pauvre femme qui m'a donné son lait, impuissant à m'assurer la force ; — ce serviteur plus dévoué qu'un chien et qui, vingt fois, donnerait sa vie et celle de sa compagne pour fixer le lendemain de la mienne. Que Dieu me le pardonne, mais il faut bien que je vous le dise, Charles. Vous m'étiez devenu plus cher que tous.

Elle fit une pause. Elle haletait, et les larmes roulaient en perles sur ses joues.

Charles fou de douleur, avait couvert son visage de ses mains.

— Et je vous aime encore, — poursuivit-elle. — C'est parce que je vous aime que j'ai voulu vous parler. Ce n'est point votre faute si, au lieu de Simonne d'Illoy, votre cœur a choisi Germaine du Méal.

Elle ajouta, toujours avec le même regard vague :

—Ce n'est pas davantage la faute de Germaine, si son cœur a battu pour vous.

Pauvre Simonne ! Elle ne vit pas tressaillir son fiancé à l'audition de cette nouvelle par laquelle elle lui donnait le bonheur.

Elle reprit encore :

—Oui, je vous aime,—et je puis vous le dire sans rougir maintenant,—car désormais tout nous sépare,—mais je ne vous aime plus de la même manière. Vous restez, et je pars. Je veux votre bonheur et aussi le bonheur de Germaine. Il n'y a point de place pour d'autres sentiments en moi. Quand je ne serai plus là...

Cette fois, un cri jaillit de la poitrine du jeune homme.

—Simonné, que vous ai-je fait pour que vous me parliez de la sorte ? Depuis que je vous écoute, je me demande si c'est bien vous que j'entends, si chacune de vos paroles n'est pas comme une épreuve que vous voulez me faire subir. Avez-vous vraiment le droit de me tenir un tel langage, de briser sciemment un cœur qui vous appartient sous le gage de la foi jurée ?

Elle l'arrêta d'un beau sourire trempé de larmes.

—Hé ! croyez-vous que j'ignore, mon ami ! Croyez-vous que je ne sache point votre honneur scrupuleux et votre parole inviolable ?—C'est précisément parce que je le sais que je me refuse à bénéficier plus longtemps d'une équivoque douloureuse. Je n'entends pas que vous soyez l'esclave de votre engagement. C'est votre amour que j'ai voulu, non votre soumission.

Il se redressa frémissant.

—Et si je me refuse, moi, à ce bonheur que vous prétendez m'octroyer, à cette liberté que je ne demande pas ?...

—Prenez garde ! C'est de votre amour propre que vous allez être victime !

Il revint à elle et lui reprit les mains, qu'elle ne retira pas.

—Simonne, écoutez-moi bien. Quoi que vous m'avez dit déjà, quoi que vous méditez de me dire encore, je ne reprendrai point ma parole. Librement, je me suis fiancé à vous ; c'est librement que j'entends le demeurer. Il ne m'appartient pas de rompre un lien que je tiens pour sacré ; il ne vous appartient pas davantage de juger le mal présent de mon cœur comme incurable...

—Oh !... —prononça-t-elle sourdement.

Il la reprit avec véhémence :

—Non, vous n'avez pas ce droit-là. Je vous ai engagé ma foi, et jamais, entendez-vous bien, jamais ma pensée ne vous a été infidèle...

—Même... l'autre soir,... le soir du bal,... derrière la pagode ?

Elle tremblait de tous ses membres. Sa voix était étouffée. A son tour il se rendit compte de la souffrance de l'enfant. Il s'expliqua sa syncope pendant la fête. Il comprit qu'il l'avait frappée au cœur.

Mais, par là même, il se crut tenu de réparer sa faute.

—Non,—répondit-il avec force,—non, pas même ce soir-là. L'homme dont une plainte involontaire trahit la souffrance, doit-il se voir imputer ce cri comme une défaillance de sa volonté ?

—C'est vrai,—prononça-t-elle,—mais cela confirme mon jugement. Ce n'est point votre cœur, Charles, qui m'appartient, c'est votre volonté.

—Eh ! qu'importe ! Ce qu'on veut bien, on l'obtient. Un cri douloureux, déchirant, souleva la poitrine de la jeune fille.

—Hélas ! N'ai-je donc pas voulu vous conquérir, moi ? Et l'ai-je obtenu ?

De nouveau il lui prit les mains. Elle voulut se dégager. Le peigne d'écaille qui retenait sa coiffure se détacha. Les longs cheveux noirs se déroulèrent en une seule masse et l'enveloppèrent jusqu'aux pieds. Et sous cette parure triomphale, elle apparut à Charles si merveilleusement belle qu'il crut avoir devant lui un être surnaturel, une de ces apparitions idéales dont les légendes racontent le magique pouvoir.

Son trouble fut plein de respect. Il eut comme l'intuition soudaine d'un autre état de son propre cœur. Il comprit,—ou il crut comprendre qu'il pourrait l'aimer, elle aussi, et il lut dans les yeux de Simonne cet amour qu'elle voulait nier.

—Ah !—s'écria-t-il,—pardonne-moi. Je ne te connaissais pas. Je ne t'avais jamais vue avant. C'est d'aujourd'hui que je t'aime.

Elle lui imposa silence.

—Tais-toi ! tais-toi ! *Elle* serait jalouse peut-être. Tais-toi, car tu me fais du mal. Ne me dis pas de ces choses qui me bouleversent. Mon sacrifice était accompli. Je vous avais donné l'un à l'autre, car vous êtes faits pour vous aimer, car elle est belle aussi, ma Germaine, elle est bonne, et elle doit vivre, elle...

Doucement, elle retirait ses mains de celle du jeune homme.

—Elle doit vivre,—moi, je dois... mourir.—Vois-tu, mon aimé, rien de cette terre ne doit désormais retenir mes yeux, les détourner du ciel. Ne me rends pas le passage cruel en me donnant un regret à la dernière heure.

Il avait appuyé derechef ses lèvres aux mains un instant réchauffées.

—Mourir ! Pourquoi parles-tu de mourir, enfant ? Pourquoi mourrais-tu ? Est-ce que l'on meurt, à ton âge ! Va ! ramène-les vers la terre, ces chers yeux, que tu as voulu éloigner de moi.—Laisse-toi aimer. L'amour guérit, tu le sais bien. Nous t'entourerons de tant de soins, nous te ferons la vie si douce, nous te verserons tant de joies, que tu oublieras ce mauvais rêve, que tu reprendras tout doucement ta chaîne, mon bel ange du ciel que Dieu a laissé s'égarer un instant sur la terre.—Oh ! non, ne parles plus de mourir, Simonne. Tu vas vivre, tu vas vivre pour le bonheur de ceux qui t'adorent.

—Et pour mon bonheur aussi,—murmura-t-elle, dans la ferveur de sa confiance, dans l'élan de son retour à l'espoir.

—Oui, pour ton bonheur aussi, puisque ton bonheur, c'est que je t'aime.

Ils se turent. Les paroles leur manquèrent. Maintenant, ils éprouvaient comme un vertige les isolant du monde les emportant ensemble dans les régions où Dieu place les âmes qui ont confondu leurs soupirs et leurs joies. Simonne avait fermé ses paupières. Sa voix s'éleva, suave musicale, avec cet accent étrange qu'elle avait sur la barque, le soir de leur dernière promenade en mer.

— O mon ami, — disait-elle, — ne me réveille pas. Si ce n'est pas déjà le ciel que je vois, s'en est le seuil. Je voudrais m'endormir pour toujours, garder éternellement ce songe, m'envoler dans le ciel où les séparations prennent fin, où le mot adieu signifie peut-être que l'on s'approche de plus en plus de Dieu, m'enfuir dans ce radieux soleil de notre Inde qui vous a révélé à moi. Je voudrais mourir ainsi.

Et lui, éperlu, l'âme broyée, essaya de la retenir comme on cherche à fixer un rêve. Car il sentait bien que ce corps périssable ne retenait plus qu'imparfaitement cet esprit fugitif, que les liens frêles étaient au moment de se rompre, que ce souffle si pur allait se perdre dans les infinies profondeurs de la nuit.

— Simonne, — pleura-t-il, — Simonne, j'ai été fou, j'ai été coupable, mais pardonnez-moi. Ne fuyez pas. Vous ne voudriez pas châtier aussi cruellement celui que vous aimez ? Vous ne voudriez pas me laisser cette inconsolable douleur ?

Elle rouvrit les yeux lentement. Elle le regarda.

— Ah ! — dit-elle, — j'ai fait un beau songe. Me voilà revenue sur la terre. Vous avez raison, mon ami. Je ne puis m'en aller ainsi. Il faut que je reste encore. Il faut que j'assure votre avenir... malgré vous, et aussi l'avenir de cette chère, bien chère Germaine. Car, seule, je sais certaines choses, — que je vous dirai plus tard. — Non, je ne peux pas mourir, je ne veux pas mourir encore.

Elle dégagea ses mains et fit un pas dans la chambre. Elle chancela. Charles courut à elle, les bras tendus.

Mais, déjà, elle s'était raffermie.

— Non, — prononça-t-elle en souriant, — je suis forte. C'est à vous que je le dois.

D'un geste charmant elle ramena sa chevelure sur son bras gauche et la soutint ainsi comme un pli de manteau royal.

— A demain ! Il se fait bien tard, et les étoiles nous regardent. Nous avons abusé de la permission du ciel, — et, vous voyez, la lune nous signifie son congé.

Gaiement, elle montrait au jeune homme la blanche clarté délaissant le fond de la pièce, où ils se tenaient encore, et ne baignant plus que les baies des fenêtres et le seuil de la porte vitrée. Charles demeurait à sa place, les mains jointes, en extase.

— A demain ! — répéta-t-elle, en faisant un pas de retraite.

— A demain ! — répondit-il avec ferveur.

Et, comme elle atteignait la porte du vestibule, prête à remonter dans sa chambre, ainsi qu'elle l'avait fait tout à l'heure, dans le jardin, elle appela

— Charles !

Il ne fit qu'un bond vers elle. Elle lui prit la main, avec une suprême caresse du regard.

— Deux fois vous m'avez donné le bonheur tel que je l'avais rêvé, deux fois vous avez versé une joie sans mesure dans mon cœur. Merci ! Je ne demande plus rien à Dieu. Il importe peu maintenant que je meure. J'ai eu ma part de félicité en ce monde. Merci !

Il sentit la petite main trembler ; il vit briller encore une larme, une douce et pieuse larme.

— A demain ! — dit Simonne pour la troisième fois.

Alors, demeuré seul dans l'obscurité, Charles Kerval comprima de ses deux mains sa poitrine. Au sortir de cet enivrement, de cet amour si tard venu, il éprouvait une atroce douleur, et, sourdement, une plainte s'échappa de sa gorge :

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Brusquement, il recula. Devant lui une ombre se dressait dans l'obscurité, le contemplant.

En même temps, la voix du nawâb lui disait :

— Venez ! Nous sommes deux pour pleurer, mon fils.

IX

Raham-Sing ramena Kerval dans le jardin.

Ils marchèrent silencieusement jusqu'à l'entrée du parc.

Ce fut Holkar qui parla le premier.

— Mon fils, — Laissez-moi vous donner ce nom que je ne pourrai bientôt plus vous donner, — j'ai à vous remercier pour ce que vous avez fait ce soir.

— Qu'ai-je donc fait ? — demanda Charles un moment distrait de sa douleur par l'étonnement,

— Pour le bonheur que vous avez donné à notre ange.

— Hélas ! plutôt à Dieu, prince, que je pusse lui donner ma vie !

— Votre vie, mon enfant ? Je sais que vous le feriez. Mais de quoi cela servirait-il ?

Ce soir, vous avez accompli une action plus généreuse encore que de sacrifier votre existence à Simonne. Vous lui avez, par un pieux mensonge, épargné la suprême douleur de sa vie.

— Je ne vous comprends pas ! — s'écria le jeune homme.

— A quel mensonge faites-vous allusion ?

Le vieill. rd fixa un long et bienveillant regard sur le franc visage de son interlocuteur.

— Mon ami, ce n'est point à un homme de mon âge que l'on peut donner le change. Il y a longtemps que je possède votre secret ; je vous en estime et je vous en aime davantage. Vous êtes un vaillant Kerval. Vous avez une grande et belle âme, et l'épreuve vous transfigure au lieu de vous assombrir les traits. Je sais que vous aimez Mlle du Méal, et que vous en êtes aimé. Je sais aussi que vous êtes restés, l'un et l'autre, dignes de vous-mêmes, dignes du respect et de l'admiration de tous. Je sais qu'aucun aveu, aucune complaisance n'a amoindri votre mérite, et que, si je ne venais de vous l'apprendre, vous en seriez encore à ignorer l'amour de Germaine pour vous. C'est parce que je sais tout cela que je vous remercie d'avoir joué auprès de mon enfant condamnée, — et de l'avoir joué avec tous les dehors de la vérité, — cette comédie de l'amour qui a mis le baume sur son cœur ulcéré. Kerval l'interrompit de nouveau.

— Comédie de l'amour, dites-vous ? Oh ! le mot est injuste ! Tout à l'heure, c'est bien l'amour vrai qui m'a fait tenir à Simonne le langage que je lui ai tenu. C'est l'amour qui m'a rapproché d'elle, et c'est lui que je lui ai offert à genoux. Où est la comédie en cela ?

Holkar ne parut point surpris du cri de révolte.

— Tant mieux, fit-il, — ou plutôt tant pis. Si vous l'aimez, vous allez doublement souffrir !

Et, se reprenant, avec un accent de désespoir sans bornes :

— Hélas ! qu'est-ce que cet amour dont vous vous croyez possédé pour elle ? Une surprise du cœur dont l'effet durera peut-être un jour, peut-être une heure. Que vous ayez été sincère, je le crois volontiers ; mais je demeure convaincu que, cette épreuve subie, vous reviendrez aux sentiments qui ne sont qu'endormis en vous, et que, Simon-

ne disparue, vous aimerez, sans honte comme sans crainte, cette autre jeune fille si bien faite pour vous. Et ce sera justice, car elle est digne de votre affection autant que vous l'êtes de la sienne. Vous aimant, vous serez heureux, et vous vous consolerez de la mort de la pauvre enfant dont la vie eût été un invincible obstacle à votre mutuel bonheur.

— Prince, — dit encore une fois Kerval, — je vous en supplie, ne me parlez pas ainsi.

Raham-Sing se croisa les bras avec une souveraine majesté du geste et de l'attitude.

— Au contraire, mon fils : il faut que je vous en entretienne. Je vous le répète, je vous aime et je vous admire. Je connais trop le cœur humain pour ne pas comprendre les mouvements irréflechis qui peuvent l'agiter, l'emporter même en dehors de sa voie. De même qu'il y a des défaillances coupables, il peut y avoir des élans vers le devoir, des séductions de celui-ci sur l'esprit de l'homme. Tout, à l'heure, en parlant à Simonne, vous avez été sincère. Vous n'avez point trahi Germaine parce qu'aucun lien, aucune foi jurée ne vous attache à elle. C'est à Simonne que vous apparteniez, et vous êtes revenu à Simonne. Mais moi qui sais l'état de votre âme, moi qui me rappelle cette conversation que nous eûmes ensemble à Bhurnpore, lorsque la croyant frappée mortellement, je vous suppliai de ne point laisser votre œuvre inachevée, de ne point laisser mourir une pauvre enfant que vous veniez d'arracher aux griffes d'un tigre, — je ne pourrais vous reprocher de ne point avoir aimé Simonne. Et c'est pour cela que je vous admire et que je vous aime, moi, d'avoir gardé la parole volontairement donnée.

Son front s'inclina. Kerval vit son visage couvert de pleurs. Holkar articula péniblement.

— C'est une terrible épreuve pour mes vieux jours, mon enfant, — et je ne crois pas qu'il puisse y avoir de spectacle plus douloureux que celui d'un mourant qui voit partir avant lui l'être que le destin semblait réserver au cours de longues années.

Charles essaya de calmer ce chagrin.

— Pourquoi ce désespoir absolu ? — dit-il. — Vous l'homme aux énergies indomptables, vous toujours prêt à recevoir l'ordre de Dieu comme un bienfait, vous vous courbez déjà sous un malheur qui, peut-être, ne se consommera point ? Ne reste-il aucune ressource ? Et ne restât-il plus de ressource, Dieu ne peut-il faire un miracle ?

Raham-Sing releva la tête. Sa main tremblante se posa sur l'épaule de l'ancien lieutenant de vaisseau. Il parla avec la lenteur des sages et aussi avec leur autorité.

— Mon fils, je vous sais gré des consolations que vous répandez en vain sur ma tendresse. Non, je ne faiblis point, non, je ne me révolte pas contre la volonté du ciel, non, je ne maudis pas l'arrêt qui me maltraite. Comme vos prêtres, je crois à la bonté immuable de l'Être divin, et, si je souffre, je n'accuse de ma souffrance que ma propre faiblesse humaine. Le coupable, même de souffrir, c'est l'homme qui ne sait point préparer son cœur à l'entrée progressive de la lumière dont cette existence n'est que la pénombre, qui ne sait point, d'avance, résoudre son cœur aux sacrifices et aux séparations nécessaires à l'éternelle glorification.

Petite Simonne ! Petite Simonne ! C'est là ma consolation de penser que je t'ai trop donné de ma vie pour qu'il en puisse rester beaucoup encore. Et si tu nous quittes mon enfant chérie, ce ne sera que pour ouvrir la voie. Ton vieil oncle, ton "vieux père", comme tu m'appelles quelquefois, saura d'avance le chemin qui mène à la mort !

En ce moment, un son clair et argentin s'échappa du clocher lointain de Villefranche et vint, avec de molles vibrations, par dessus les flots de la vaste rade, mourir douze fois dans la nuit calme du promontoire.

— Un jour de plus qui finit, un jour de plus qui commence, — prononça religieusement Kerval, gagné par l'intense poésie de l'heure et des circonstances.

— Oui, — répondit Holkar sur le même ton, — une nouvelle portion du temps qui tombe dans l'abîme du passé, sans diminuer le flot de vie dont nous nommons la source "l'avenir".

Charles avait levé les yeux vers le ciel. Ses regards sondaient la voûte noire. Un cri lui échappa soudain, — un cri d'angoisse et de stupeur.

— Oh !

— Qu'y a-t-il ? — demanda Raham-Sing.

— L'étoile ; — bégaya le jeune homme, — l'étoile de ma Simonne !... Disparue !... Et sa main désignait au vieillard les profondeurs où étincelait la constellation.

— Voyez plutôt !

Le front d'Holkar n'eut pas un plissement de plus.

Ils n'échangèrent plus de paroles, et se dirigèrent vers la maison. Ni l'un ni l'autre, ne dormit cette nuit-là. Anxieux, plein d'une crainte superstitieuse, ils appelèrent le jour de tous leurs vœux, comme s'il eût été possible à leurs prières d'obtenir que l'astre hâtât sa course.

Il vint pourtant ce matin, tout pareil aux autres, voilé des mêmes brumes mauves, et frangeant du même or, rougissant de la même pourpre les murailles blanches des montagnes. Kerval et le nawâb se retrouvèrent ensemble au jardin, mouillés par la rosée qui perlait sur les jeunes feuilles. Silencieusement leurs mains tremblantes se serrèrent, silencieusement leurs regards interrogèrent les volets clos. Tout à coup ces volets s'ouvrirent. Une forme gracieuse s'encadra dans la baie ; une voix pure les salua :

— Bonjour, père ! Bonjour, Charles ! Je suis encore là !...

Le nawâb ne put réprimer un tressaillement.

— Fous que nous sommes ! Nous avons trahi nos inquiétudes.

Mais Kerval, se raccrochant à l'espoir, répondit :

— Qu'importe, puisque l'étoile a menti !

.....
Simonne descendit comme à l'ordinaire dans la salle à manger. Son visage resplendissait. Ce n'était plus seulement l'expression habituelle de la paix intérieure que dévoilaient ses traits. On eût dit qu'une immense joie venue du dehors l'avait subitement réchauffée. Cette joie, n'était-ce pas celle qu'elle avait éprouvée la veille, pendant cette entrevue si remplie pour elles de révélations inattendues ? Aussi, en sortant de table, prit-elle spontanément le bras de son fiancé.

— Je deviens si faible, mon ami, — murmura-t-elle, — que je me hâte d'utiliser mes dernières forces. — Voulez-vous que nous fassions une promenade en mer ?

Il acquiesça gaiement à sa demande.

— Voilà qui est d'un bon augure, Simonne. Il y a huit jours, vous n'auriez pas eu ce désir.

Elle eut un petit accès de toux, et dissimula rapidement son mouchoir pour que le jeune homme ne vit pas la large tâche de sang qui le rouillait. Quand ils furent à bord tous les deux, Giuseppe veillant la mâture, Charles tenant la barre, l'enfant se tint près de son fiancé.

— Je n'ai point invité Germaine à nous accompagner, mon ami. Savez-vous pourquoi ?

Il balbutia, un peu ému :

— Non, Simonne. Comment l'aurais-je su ? Et puis n'êtes-vous pas libre d'agir à votre guise ?

Elle hocha la tête doucement, puis attirant la main droite de Charles et la retenant entre les siennes, elle voulut s'expliquer.

— Mon ami, — si je vous en parle, c'est que j'ai mes raisons. Vous plaît-il de m'écouter ?

— Est-ce que je ne vous écoute pas toujours Simonne ?

— C'est vrai, — dit-elle en souriant. — Vous êtes docile comme un enfant. — Ecoutez-moi donc sans m'interrompre. — Savez-vous ce qu'elle a fait, Germaine ? — Non, n'est-ce pas, car la chère créature n'a pas l'habitude de se vanter de ses mérites. Eh bien ! je vais vous le dire, moi, afin que vous puissiez la juger.

— Simonne, — prononça Kerval, avec un accent de doux reproche, — pourquoi me parlez-vous de mademoiselle du Méal ? Ne vous semble-t-il pas que, depuis quelques heures, bien des choses ont changé de face ?

Elle attacha sur lui un long regard chargé d'amour.

— C'est encore vrai, — fit-elle. — Hier vous me disiez *tu*.

Une chaste rougeur couvrit ses traits pâles.

— Pourquoi ne te le dirais-je plus ? dit très bas le marin.

— Pas encore, — prononça Simonne dans un souffle et en fermant ses yeux. — Il faut parler d'abord de choses... sérieuses, Je reviens à mon sujet, Voici ce que Germaine a fait.

Il y a longtemps qu'elle vous aime. J'ai surpris son secret pendant sa maladie. Elle avait le délire, et dans ce délire, elle s'en prenait à moi ; elle m'accusait de lui voler votre cœur.—Chère Germaine !—L'autre soir, elle a, comme moi, reçu vos vœux à la nuit. Pendant huit jours elle m'a soignée avec le dévouement d'une sœur de charité. Et quand elle m'a vue sur pied, elle a mis à exécution son projet. Sa mère est venue avec toutes sortes de précautions, m'annoncer qu'elle et sa fille allaient quitter la villa. Je n'ai rien répondu à Mme du Méal, car je me proposais de parler à Germaine elle-même. Lorsque nous sommes revenues ensemble dans la chambre de ma cousine, nous avons trouvé Germaine évanouie sur le plancher.

—Oh ! mon Dieu !—prononça Kerval en se couvrant le visage de ses deux mains, qu'il avait retirées de la pression des doigts de Simonne.

—Pourquoi pleurez-vous, Charles !—demanda celle-ci.

—Quelle est donc ma destinée—gémît le jeune homme,—pour que je sois une telle cause de chagrin pour les êtres que j'aime le plus au monde ?

—Il n'y a point de chagrin, mon ami.—J'ai tenu à vous parler de Germaine pour vous dire que vous serez heureux avec elle, Charles.

—Simonne !—protesta Kerval avec une sorte de violence.

Elle ne parut point s'émouvoir de cette protestation.

—Charles,—poursuivit-elle,—je vous l'ai dit hier.

Je suis à la limite de mon existence. Tout le bonheur que je pouvais souhaiter, vous me l'avez donné. Il ne me reste plus que le temps de préparer mon départ, et mon cœur n'a pas de place pour l'envie. Je souhaite votre bonheur et celui de Germaine. Je veux que vous me promettiez de l'épouser quand je ne serai plus.

Il se débattait sous l'oppression d'un sentiment de douleur profonde.

—Vous m'avez promis de ne point m'interrompre, et depuis votre promesse, vous m'avez constamment interrompue. Et, cependant, vous n'en avez pas le droit. Non vous n'en avez pas le droit,—répéta-t-elle avec force,—car s'il peut vous convenir de broyer votre propre cœur, vous devez tenir compte du chagrin et des souffrances de cette jeune fille digne de votre affection. Elle a tout ce qu'il faut pour fixer les yeux et les cœurs. Elle est bien plus belle que moi, elle est instruite et gracieuse, elle a les qualités qui imposent le respect et qui font naître l'amour, et... elle doit vivre, elle.

—Mais vous, Simonne, vous... ?

—Moi,—je vous l'ai déjà dit,—j'ai accompli mon existence, et je sens parfois que je suis déjà en dehors des bornes du monde. Les liens qui me retiennent s'usent et se brisent peu à peu. Un de ces jours, je m'en irai sans vous prévenir, vous trouverez la petite Indienne morte sur sa chaise ou dans son lit. Ce ne sera ni bien long, ni bien douloureux, je le sens. Voilà pourquoi je n'éprouve plus les émotions de la terre. Il me serait doux d'être assurée que ma Germaine,—ma sœur,—trouvera près de vous le bonheur. Vous ne pouvez, ni l'un ni l'autre, rencontrer ailleurs plus de garanties de félicité.

Et comme un sanglot éclatait dans la gorge du lieutenant de vaisseau, elle ajouta :

—Je vous en conjure, Charles, accordez-moi cette joie. Ne faites point mentir votre cœur. Cette nuit, vous m'avez parlé d'amour, et j'ai bien senti, allez, que vous m'aimiez à ce moment-là. Mais vous vous étiez laissé surprendre. Il ne faut pas que cette surprise dure. Je vous ai demandé une promesse. Ne me la refusez pas.

Elle avait repris les mains de Kerval ; elle les pressait en insistant.

—Mais, malheureuse enfant,—pleura-t-il, vous ne prenez donc aucune pitié de ma propre souffrance, en ce moment ?

—Je prends pitié de votre souffrance à venir, et je vous l'épargne,—prononça-t-elle avec une solennité qui la fit paraître sublime aux yeux du jeune homme.

—Et si je le refusais, Simonne, ce legs que vous me faites et qui engage ma volonté !

—Vous ne le refuserez pas, car c'est le bonheur que je vous lègue.

Sa main s'étendit et désigna à son fiancé la pointe du petit cap. Malgré la distance, à travers les arbres encore dégarnis, on apercevait la villa. Les fenêtres étaient ouvertes, et dans le cadre de l'une de ces fenêtres une silhouette blanche se dessinait.

—Là,—fit-elle,—voyez.—Elle attend.

Charles frémit. Il ne put réprimer un soupir.

Simonne insista une dernière fois :

—Je le veux, Charles,—pour mon repos en ce monde et dans l'autre. Jurez-moi que, moi morte, Germaine sera votre femme.

Et lui, vaincu, subjugué par ce désir d'une mourante, il murmura, très bas :

—Je te jure !

—Merci,—fit-elle.—Maintenant, tout est fini pour la terre. Charles, tu m'as aimée une heure. Je n'avais pas droit à plus. La prédiction du fakir s'accomplit : le tigre reprend sa proie. Mais je n'ai plus peur de lui. Dieu m'a enlevé ma dernière souffrance. O mon ami, aide-moi à me détacher de la vie ; berce ma mort.

Il sentit la tête s'alourdir. Une terreur s'empara de lui. Est-ce qu'elle allait mourir là, entre ses bras ? Est-ce que cette barque qui, naguère, avait promené ses rêveries, n'allait être pour elle qu'une couche funèbre,—le lit mortuaire de cette innocence en blanc mollement ballottée par les larmes de cette mer bleue ? Il jeta précipitamment à Giuseppe l'ordre de regagner Saint-Jean.

.....
 Simonne avait bien vu. C'était bien Germaine qui, penchée sur l'appui de la fenêtre, regardait le yacht glissant sur le golfe d'azur. Elle avait vu partir Charles et Simonne. Prise d'un sentiment bien naturel au cœur humain, elle avait éprouvé l'atroce désir de savourer sa propre douleur, et c'était pour cela qu'elle était remontée dans sa chambre afin de mieux jouir du coup d'œil. Le cotre avec ses voiles ouvertes, donnait à l'œil l'illusion d'un mirage. On l'eût dit suspendu entre ciel et terre, tant sa course était aérienne, tant l'eau bleue qui le portait avait une transparence de vapeur.

Mais ce n'était point au yacht que Germaine prêtait son attention. A l'arrière du bateau, elle apercevait le groupe formé par les deux jeunes gens, et il lui semblait, à voir leur attitude, qu'ils devaient deviser d'amour. Il lui semblait qu'en tendant l'oreille elle pourrait surprendre leurs paroles, et voilà que son cœur, résolu au sacrifice, dressé à l'abnégation, ne pouvait plus supporter cette vue. Un cri de douleur s'échappa de son sein et elle couvrit son visage.

—Germaine ?—prononça une voix grave et triste derrière elle.

Elle se retourna ; elle vit Mme du Méal, dont le regard, plein de compassion, se reposait douloureusement sur elle. La jeune fille n'y put tenir. A défaut de consolation, n'allait-elle pas trouver là une poitrine sur laquelle elle pouvait gémir ?

—Maman !—s'écria-t-elle éperdue,—maman ! C'est trop ! Tu vois bien que je ne puis plus en supporter davantage. Je souffre, mère, je souffre. Allons-nous-en.

La veuve baisa tendrement les cheveux blonds de sa fille. Elle soutint ce torse pâmé, que soulevaient les hoquets de la douleur.

—Nous nous en irons, Germaine, mon enfant,—tu le sais bien.

Mlle du Méal se redressa et pressant fiévreusement les mains de sa mère :

—Mais,... quand, maman ? Quand partirons-nous ? Voici plusieurs jours déjà que la résolution en est prise. Pourquoi tardons-nous ? Qu'attendons-nous ?

La veuve répondit sincèrement :

—C'est Simonne qui m'a priée d'attendre, ma fille.

—Simonne... ?

—Oui, Simonne. Elle n'a point protesté contre notre intention. Elle m'a dit simplement ; " Ma cousine, je ne vous demande qu'une chose : c'est de retarder de quelques jours l'accomplissement de vos desseins. Je ne veux pas m'imposer à Germaine et à vous, mais j'ai comme un pressentiment que j'aurai encore besoin de vous.

—Besoin de nous ?—s'écria la jeune fille violemment ramenée à de tout autres pensées.
 —Est-elle donc plus malade, maman ?

Mme du Méal leva les yeux au ciel et, pour la première fois, révélant à Germaine la gravité de la situation, elle murmura :

—Ma fille, ta cousine est bien malade. Il y aurait ingratitude et cruauté de notre part à la quitter au moment...

—Au moment où ?—Achève, mère !—reprit vivement Germaine devenue très pâle.—Est-ce que, vraiment, la chose est possible ? Est-ce que notre ange protecteur va mourir ?

Et comme sa mère ne répondait pas, baissant ses paupières qui laissaient filtrer des larmes, la jeune fille jeta un cri perçant :

—Simonne... mourir ! Elle ?—Oh ! non ! non ! C'est impossible ! C'est à moi, c'est à moi, maman, de m'en aller à sa place. Pourquoi Dieu ne me prendrait-il pas ?

Un cri de la veuve répondit à ce cri. Elle entourra Germaine de son bras droit et lui ferma vivement la bouche.

—Tais-toi, malheureuse enfant, tais-toi ! Il ne faut pas que Dieu t'entende. Tu n'as pas le droit de réclamer la mort, même pour sauver la vie d'une autre. C'est moi, moi, ta mère, qui te le défends !

X

On avait franchi l'équinoxe sans trop d'encombre. Les bourrasques de la Méditerranée s'étaient produites presque toutes au large du golfe de Gênes. Marseille et la Corse en avaient eu leur part. Mais Nice et la région du paradis terrestre n'avaient été que fort peu éprouvées.

De tous côtés la végétation renaissait, et Simonne assistait avec des joies sincères à cette éclosion de la vie.

Arrivée un an plus tôt, en mai, elle voyait pour la première fois le printemps de France.

Pour elle le renouveau de l'existence était un signal d'adieu.

A mesure que le mal étendait ses ravages, il semblait que Simonne prit plus de plaisir encore à regarder naître les choses. A sa demande, le jardinier de la villa avait, depuis l'automne précédent, multiplié les plantes sur les parois rocheuses. Et, depuis février, il ensemençait les plates-bandes de ces herbes éphémères qui donnent, pour quelques matins seulement, leurs senteurs à l'air, leurs couleurs aux regards.

Simonne ne marchait plus que languissante. Le vieux docteur Péjarry avait prononcé la sentence, et sa suprême consolation avait été de dire, en essayant ses lunettes troublées par des brumes inaccoutumées :

—Elle ne souffrira pas ! Le mal a mis dix-neuf ans à accomplir son œuvre. Le passage est aplani. L'âme profitera du premier rayon chaud pour remonter avec lui... là-haut.

Elle se traînait, maintenant, du jardin à la maison, assoiffée d'air et de lumière.

—Mon Dieu !—dit-elle un jour à Germaine,—comme c'est long de mourir !

Et, tandis que Germaine fondait en larmes, elle ajouta :

—Ecoute, ma chérie. Je voudrais te parler, et tout de suite, car je ne sais jamais, le soir, si je serai vivante le lendemain.

—Tu sais bien que je suis toute à toi, ma Simonne,—répondit Mlle du Méal, étranglée par les sanglots.

En ce moment, le nawâb passait sur le perron, voûté par la douleur, lui que les années avaient laissé droit.

—Comme il est changé !—murmura Mlle d'Illoy tristement.—Et dire que c'est moi qui lui cause ce chagrin mortel !

Affectueusement, elle l'appela :

—Mon oncle...

Et, se reprenant, elle dit :

—Père !

Le vieillard s'avança vers elle et demanda :

—Que désires-tu, mon enfant ?

Simonne lui adressa un de ces sourires de mourant qui navrent et ravissent à la fois. Elle dit :

—Je voudrais la clef de la grotte, père.

Raham-Sing se redressa effaré. Depuis le jour où lui-même avait conduit l'enfant par l'escalier en vis de la pagode, personne n'était descendu en ce lieu que Simonne avait nommé une tombe. Pourquoi voulait-elle y revenir ? N'était-ce pas un secret instinctif qui l'y ramenait ? L'âme mystique de l'Oriental fut envahie d'un pressentiment. Il courba le front sans répondre. Mais Simonne devina sa pensée.

—Père,—dit-elle,—rassurez-vous. Ce n'est pas pour y mourir.

Et comme il hésitait encore :

—J'ai choisi ce lieu pour parler à Germaine. Vous ne me refuserez pas cette faveur ?

Il prétextait le froid de la grotte et l'influence fâcheuse qu'il pourrait exercer sur l'état de sa petite nièce.

—Non, père,—insista doucement la jeune fille.—Au point où j'en suis, plus rien ne peut me nuire. Et si vous saviez comme je tiens à me retrouver là avec ma cousine, vous ne me refuseriez pas de me donner cette satisfaction.

—Enfant,—sopira Holkar,—il faut bien en passer par ce que tu désires !

Il remit à Simonne une petite clef merveilleusement ouvragée.

—Voilà la clef du temple. Je te la confie. Ne prolonge pas ton séjour outre mesure là-bas.

—Ne craignez rien, répondit-elle.—Dans une heure, je serai de retour ici. Viens, Germaine.

Mlle du Méal ne connaissait pas encore les féériques transformations qui avaient embelli la retraite où, jadis elle aimait à isoler ses tristesses. Maintenant que le chemin en était coupé du côté de la mer, comment aurait-elle pu s'y rendre ? Elle ne put se défendre de manifester à Simonne sa sincère admiration.

—N'est-ce pas ?—prononça Mlle d'Illoy.—Tu vois que mon oncle a bien fait les choses, que ta grotte est devenue pareille à une habitation.

Elle s'était reposée sur l'un des divans qui meublaient la chambre taillée en plein roc.

—Je dis " ta grotte," Germaine, car c'est toi qui l'as découverte et qui l'as ainsi révélée. Mon oncle s'est emparé de ton secret. C'est ici que tu venais pleurer, ma chérie.

—Pleurer !—se récria Mlle du Méal.—qui t'autorise à penser cela ?

Simonne l'attira affectueusement à elle.—Je n'ai plus rien à te cacher, ma chérie, plus rien à t'apprendre. Ecoute donc attentivement.

Germaine était prise par l'anneau que formaient à son cou les bras de sa cousine.

—Tu veux partir, ma chérie,—dit doucement Simonne.—Tu veux quitter cette maison. Oh ? je ne te fais pas de reproches. Je sais quel est le motif qui te guide. C'est un éloge de plus pour toi, ma belle Germaine aimée.—Ta mère m'a signifié ton intention. Je l'ai priée d'attendre. Aujourd'hui je te dis, à toi : " Ne pars pas, Germaine, car ce n'est pas toi qui dois partir."

—Simonne...

—Non, ce n'est pas toi, mon aimée. C'est moi qui m'en vais. C'est moi qui meurs.

—Tais-toi ! Oh ! tais-toi !—C'est avec ces affreuses paroles que tu te brises toi-même.

—Je ne me brise pas, Germaine. Je ne puis ni hâter ni retarder l'heure. Mais je sais qu'elle va venir, qu'elle vient, qu'elle est proche. Tout est fini pour moi désormais et j'ai fait mes adieux à la terre.

Elle s'interrompit et respira longuement. Puis, de la même voix calme :

—Germaine, il me reste, avant de partir, à te demander un service, et aussi à assurer le lendemain de ta chère existence. Du service, je te parlerai tout à l'heure. Je veux d'abord recevoir ton aveu. Et, comme tu ne voudrais peut-être pas le faire, c'est moi qui le ferai pour toi....Moi aussi je sais ton secret. Tu aimes Charles.

Mlle du Méal se redressa. Elle était aussi pâle que la malade.

Elle glissa sous l'étreinte de celle-ci et se trouva agenouillée, les mains jointes, devant sa cousine. Elle supplia :

—Oh ! Simonne, ma Simonne, épargne-moi. Je n'ai rien dit, je n'ai rien pensé. Ce n'est point de ma faute, vois-tu ! Tout ce que j'ai pu faire pour m'arracher le cœur, je l'ai fait. On ne s'arrache pas le cœur, hélas ! Mais, du moins, nul ne l'a su, nul ne le sait. Moi partie, le secret mourra avec moi.

Elle sanglotait lourdement, durement, la poitrine comme enfoncée par le chagrin, la tête ensevelie dans les genoux de la petite Indienne. Et voilà que les bras de Simonne la reprirent et la relevèrent, forçant ses yeux à la regarder, et la voix de la céleste créature chanta à son oreille :

—Te pardonner ? Qu'ai-je donc à te pardonner, mon aimée ? Pardonne-t-on aux martyrs leurs souffrances ! Ah ! il y a longtemps, va, que je la connais, ta douleur. Tu me l'as livrée toi-même en ce terrible jour où j'ai, de mes mains, coupé ces beaux cheveux blonds aujourd'hui rendus à cette tête charmante. Je compris pourquoi ta mère m'avait jusqu'à ce moment, interdit le seuil de ta chambre. Elle redoutait le délire. Elle n'a pu éviter, pourtant, qu'il ne fit son œuvre, ce délire redouté. Et, au lieu de te haïr, ma Germaine, je t'en ai aimée davantage. Je me suis juré, ce jour-là, que, si je parlais

la première, je te donnerais mon fiancé. Tu vois,—acheva-t-elle avec un sourire un peu triste,—que je ne m'engageais pas beaucoup ?

Germaine l'étreignit convulsivement, cherchant à lui imposer silence.

—Simonne, Simonne, c'est horrible, ce que tu dis là ! Ne sens-tu donc pas, chère enfant bien-aimée, que tu es toute la vie de cette demeure,—qu'il nous est impossible d'y rester sans toi ? Je t'en conjure, chasse ces pensées affreuses. Consens à vivre. Nous t'arracherons à la mort. Je suis prête à tous les sacrifices. A force d'aimer...

La malade eut un radieux sourire.

—Oui, je sais. C'est ta devise, celle de la broche que tu m'as donnée : "A force d'aimer, l'on se sauve." C'est vrai pour l'âme peut-être, ma Germaine, non pour le corps. Je te répète, je vais mourir.

—Tu vivras !—fit Mlle du Méal avec véhémence.—Tu vivras ! Ecoute-moi à ton tour. Un jour, dans un cri de souffrance, je t'ai dit que je voulais prendre le voile. Eh bien ! je le prendrai, Simonne, pour toi, pour que Dieu te conserve à ceux qui t'aiment. Et tiens, ces cheveux dont tu parlais tout à l'heure, ces cheveux que tes mains, tes petites mains d'enfant ont coupés, ces cheveux qui ont repris leur sève,—ce sont mes mains, à moi, qui les couperont tout à l'heure et qui les offriront demain à la Vierge de Nice : *Salus infirmorum*.

Simonne avait posé ses doigts sur la superbe chevelure cendrée. Elle contemplait sa cousine du fond de ses yeux noirs agrandis par le mal, et de douces larmes brillaient sous ses paupières.

—Chère, chère Germaine ! Je savais bien que tu m'aimais, toi. Je sais trop que je vais déchirer ton cœur. Mais à mon tour de te dire que ce n'est pas ma faute, mon aimée. Tu m'as appelée "enfant," tout à l'heure. Je suis plus vieille que toi, Germaine, puisque ma vie est close, alors que la tienne commence.

Garde tes beaux cheveux. La vierge, notre mère, ne les demande pas. En ne t'en voyant pas la vocation, Dieu a marqué qu'il ne t'appelle point à la vie de prières. Ta place est dans le monde. Ce n'est pas seulement un mari que je te donne et qui t'aime,—c'est une mission que je te confie et des âmes que je te lègue.—Ne repousse pas mon désir et laisse-moi m'endormir avec cette suprême consolation.

Mlle du Méal ne trouvait plus de paroles. Les sanglots l'étouffaient. Simonne l'attira plus près, tout près d'elle. Ses lèvres effleurèrent le front de sa cousine.

—Sois la continuation de ma vie, Germaine, la survivance de ta Simonne. J'ai disposé de toi déjà. Hier, j'ai fait jurer à Charles qu'il serait ton mari. Tu ne peux pas t'y refuser désormais. Il t'aime et tu l'aimes aussi. Tu l'aimeras plus et mieux encore. Ta vie avec lui sera toute de bonheur. Tu seras sa compagne, le cœur qui réchauffera son cœur, la pensée qui reconfortera sa pensée. Vous vous êtes mérités par la souffrance. Jure-moi, à ton tour, qu'il en sera ainsi, Germaine.

La fille du capitaine de vaisseau du Méal ne répondit pas. Mais la pression de ses bras autour de la taille de Simonne, le frémissement de sa poitrine haletante, disaient assez à la mourante quelle immense douleur lacérait le cœur de sa compagne.

La petite Indienne répéta :

—Jure-le moi, Germaine.

—Je le jure, — articula enfin Mlle du Méal, écrasée. Une fois de plus le silence régna dans la grotte. On n'entendit plus que les sanglots de Germaine et les battements tumultueux de la poitrine de Simonne. Au dehors la brise caressait les plantes, et des vols d'oiseaux de mer venaient battre de l'aile à l'entour des balustres du balcon de marbre blanc. Simonne reprit :

—Maintenant, écoute-moi encore. J'ai un service à te demander.

Mlle du Méal s'était relevée. Le visage baigné de pleurs, elle dit :

—Parle, ma chérie, et souviens-toi que j'obéirai aveuglément.

—Voici ce que j'attends de toi, ma Germaine. Dans cette chère maison, malgré toute l'affection dont on m'entoure, on n'a guère la notion des choses de notre religion. Je ne puis compter que sur ta mère et sur toi pour y pourvoir. Prépare donc tout pour je puisse accomplir mes derniers devoirs.

La jeune fille ne put répondre que par une inclination de la tête.

—Il y a autre chose encore. Depuis trois semaines environ, j'ai converti ma pauvre Parvâti. Ma bonne nourrice m'a écoutée lorsque je lui ai parlé d'embrasser notre foi.

Parvâti sera baptisée. Ce n'est plus qu'une question de jours. Je te prie de tenir la main à ce que rien n'entrave ou ne retarde la cérémonie.

—Je te le promets, Simonne.

L'enfant s'appuya sur l'épaule de sa cousine, et, avec une nuance de tristesse, elle murmura :

—J'aurais désiré que mon bon oncle suivit le même chemin, ainsi que Dandari. Pour celui-ci la chose serait plus facile, et l'exemple de sa femme le déciderait. Mais le nawâb est un vieillard, un kchatrya, et, de plus, de la grande famille Radjpoote. De tout temps, les hommes de cette sorte ont professé un dédain absolu de leurs propres prêtres. Il est à craindre qu'il ne se montre récalcitrant à l'idée d'abjurer le brahmanisme, dont la pratique, d'ailleurs, ne lui a jamais imposé de bien grandes obligations. Veux-tu essayer d'entreprendre cette conversion ?

—Je l'essaierai, mon enfant bien-aimée, — prononça Germaine avec la tendresse d'une mère.

La malade devint rayonnante.

—Allons ! Dieu me rend le passage facile, et, grâce à toi, qui plus est. Maintenant, que je te dise mon dernier vœu. Il m'est tout personnel. Je voudrais que mon corps ne quittât point cette maison, et que l'on déposât ma dépouille...

Elle s'interrompit.

Germaine sanglotait si fort que l'enfant eut pitié de ses larmes.

—Oh ! chérie, ne pleure pas ainsi. Vos larmes me rendraient le départ cruel. Toi qui es si vaillante, ma Germaine, fais un suprême effort et tâche de mettre un sourire sur tes traits, quand sonnera l'heure des adieux. Elle ne peut tarder beaucoup désormais.

Mlle d'Illoy se fit violence.

Ce fut d'une voix entrecoupée qu'elle répondit :

—Je voudrais que l'on mit mon cercueil ici même, où nous sommes en ce moment, le visage tourné vers la mer.

Elle ajouta, fixant ses yeux sur l'occident lointain :

—Dans l'Inde, on place les morts vers le levant. Je veux, moi, voir se coucher le soleil.

Elle acheva, du même accent paisible :

—J'ai pris toutes mes dispositions, et mon oncle les a ratifiées. Je te laisse toute ma fortune. Toi et Charles, vous garderez, s'ils y consentent, Dandari et sa femme auprès de vous. Et puis, du reste de votre argent, vous secourrez des misères, vous aiderez les malheureux, les enfants surtout, ma Germaine. Il y a une œuvre qui a toujours eu mes faveurs, celle de la dotation des filles pauvres. Tu continueras à donner pour moi.

En dépit de ses efforts, Mlle du Méal ne parvenait pas à dompter le spasme de ses nerfs. Simonne était visiblement fatiguée, elle mit fin à sa cruelle entrevue.

—Enfin, et ceci ne regarde que toi. Tu placeras à mon cou ta broche et tu la retireras quand je serai morte. Quand je serai morte aussi, ma chérie, tu me rendras le même service que je t'ai rendu, pour te faire vivre, heureusement. Tu me couperas les cheveux et tu les feras mettre en couronne avec les plus belles pierres de mon érin, et tu enverras cette couronne à Notre-Dame de Nice pour qu'on la suspende dans la chapelle. Maintenant, remontons, — fit-elle. — Mon oncle serait inquiet. N'oublie rien de mes prescriptions. C'est demain la fête de Pâques, la fête de la Résurrection. Je crois que je la célébrerai dans le ciel.

Au moment où elle posait le pied sur la première pierre de l'escalier tournant, elle embrassa d'un dernier regard la grotte, les roches et la mer.

—Je ne leur dis pas adieu, — soupira-t-elle, — puisque je vais en prendre possession... pour toujours.

Et, parvenue au centre de la pagode, au niveau de ses chers vivants, elle répéta avec un accent intraduisible :

—Pour toujours !

Soutenue par Germaine, elle traversa une fois encore le jardin et rentra dans le salon. Un prêtre s'y entretenait avec Kerval et Raham-Sing. C'était le père Jean-Joseph, un missionnaire lazarisite qui avait connu le nawâb et sa nièce à Bhurnpore.

A sa vue, les traits de Simonne s'éclairèrent d'une immense joie.

—Ah ! *Padré*, — cria-t-elle, le bon Dieu vous envoie ! Vous venez pour ouvrir le ciel à votre petite fille. Merci de vous être souvenu de moi.

Une allégresse enfantine s'était répandue sur son visage. Elle parlait au missionnaire les mains jointes, comme si elle eût invoqué un saint. Le vieillard, — car c'était un vieillard à barbe blanche comme le nawâb, envoyé chez les païens depuis trente ans martyrisé en Corée où, pareil à son Christ, il avait été lié à une croix, et sauvé par une soudaine et heureuse intervention de l'équipage d'un vaisseau de guerre français, — le vieillard regardait Simonne avec la mélancolie pieuse de ces êtres déjà sanctifiés qui ne voient plus dans la mort que la délivrance de l'âme. Il avait vu Simonne au berceau ; il lui avait donné le baptême. Plus tard, dans ce coin sauvage entre le Bundelcund et le Gondwana, c'était lui qui lui avait fait faire sa première communion à l'enfant vêtue d'une parure immaculée. Et voilà qu'il revenait sur sa route, attiré par le bruit de la fête qui avait fait courir toute la côte, espérant qu'il lui serait donné de bénir l'hymen de la jeune vierge. Elle attachait sur lui ses grands yeux pleins de reconnaissance.

— Oh ! que vous avez bien fait de venir ! — Je sais, je sais. Vous vous attendiez à autre chose. Ne vous désolez pas, mon père. Il y a dix-neuf ans que Simonne d'Illoy doit m'ourir. Ne faut-il pas que l'heure sonne enfin ?

Mme du Meal venait d'entrer dans le salon. Dans la baie d'une porte, Dandari, et Parvâti se tenaient immobiles d'angoisses. Simonne les assembla tous d'un geste. Ils se rapprochèrent, pliés par l'émotion. Alors, l'enfant dit au prêtre :

— Mon père, vous aurez pourtant bien des choses à faire. Il y a un baptême à donner, — et elle désignait Parvâti, — un mariage à bénir et une mourante à absoudre. C'est par elle que vous commencerez.

Personne n'éleva la voix. Il n'y avait que des sanglots dans les poitrines. Simonne prit la main de Germaine et, appelant Kerval, courbée par la douleur, elle unit sa main à celle de Mlle du Meal.

— Vous m'avez juré l'un et l'autre de faire mutuellement votre bonheur. Charles, voilà l'épouse que je vous ai choisie ; Germaine, tu auras pour mari le plus noble des hommes. Je ne veux pas de larmes sur ma mort. Je suis heureuse, car je vous laisse heureux. Je vais simplement vous attendre... dans le ciel, car je vous y attendrai tous, tous,

Elle s'était laissée tomber sur un fauteuil. La flamme de ce regard devenait douce comme la lumière d'une lampe tamisée par un écran aux teintes sombres. L'ombre de la mort interposée éteignait les éclats trop vifs de l'humanité défaillante. Elle murmura encore :

— Tous, j'ai dit tous, n'est-ce pas ? C'est aussi pour toi, Dandari, — et elle adressa un sourire au Mahratta, c'est aussi pour vous, père ! — Et un intense reflet d'affection empourpra son visage en fixant ses prunelles sombres sur Raham-Sing.

Il comprit que ses yeux sollicitaient une réponse. Le vieux lion fléchit sur ses genoux, et enlaçant son enfant de son bras de héros vaincu :

— Tu as raison de m'assigner rendez-vous, — pleura-t-il, — je ne veux pas d'autre ciel que le tien, mon enfant bien-aimée !

— Sahib, je ferai comme vous, — prononça une voix mâle et grave, celle de Dandari.

Le visage de Simonne eut un sublime rayonnement. Elle se tourna vers le missionnaire :

— Etes-vous contente de moi, *Padré* ? — demanda-t-elle.

L'apôtre étendit solennellement la main sur le front de l'élue de Dieu.

XI

Les cloches sonnaient à toute volée. L'*Alleluia* était dans les airs, chanté d'un bout du monde à l'autre par les chœurs des fidèles.

De tous les pores de la terre, de tous les calices embaumés, de toutes les gorges d'oiseaux montait l'hymne de la délivrance. Il n'y avait plus d'hiver, — plus de mort. Et, pourtant, la mort prenait sa revanche sur ce cap étroit, à la limite de cette terre baignée par la plus séduisante des eaux. Son aile noire s'était ouverte et ses ombres descendaient lentement sur un front de vierge, naguère ceint des joies et des triomphes de la vie. Simonne d'Illoy avait prévu jusqu'à l'heure. Elle mourait. La nuit avait été mauvaise. On avait rappelé en toute hâte le docteur. L'excellent homme était accouru de Nice. Il avait trouvé la malade couverte de sueurs épuisantes et déjà prise à la gorge

par les étouffements, avant-coureurs de la fin. Pauvre petite Simonne ! Elle la soutenait vaillamment, cette dernière lutte, cette agonie que tout l'effort de la science n'abrège pas. Au reste, en ces affections terribles, les facultés intellectuelles se maintiennent jusqu'à la fin. L'enfant n'avait pas une plainte. Assistée du père Jean-Joseph et de toutes les affections qui l'entouraient, elle n'avait fait qu'une question au docteur.

— Est-ce que je ne pourrais pas vivre jusqu'au jour ?

Il était venu, le jour, apportant un apaisement aux sens défaillants de la mourante. Elle l'avait vu poindre, et elle avait appelé Germaine.

— Ma chérie, — avait-elle prié, — je désire que l'on me transporte en bas, dans le vestibule. Je serai plus près de l'air, du soleil, du ciel. C'est là que l'on me donnera le saint viatique. Que l'on m'apporte des fleurs !

On avait consulté le docteur Péjarry.

Le docteur avait répondu tristement :

— Il n'y a pas lieu de lui refuser ce qu'elle demande. Que l'on prenne seulement des précautions en la transportant. Elle est si faible !

Kerval et le nawâb avaient délicatement soulevé l'enfant dans leurs bras réunis et l'avaient étendue sur une chaise longue. Alors, elle avait réclamé que l'on ouvrit toutes grandes les portes et les fenêtres. On le lui avait accordé. Tout à coup un souci de tendresse lui était venu. Elle n'avait pas voulu que Kerval assistât à ses derniers moments.

— Charles, — lui avait-elle dit, — il y a à La Condamine un pépiniériste qui possède les plus belles fleurs de la côte. Je vous demande, mon ami, d'y courir et de m'en rapporter toute : ne corbeille.

Il avait hésité, la voyant si proche de la fin. Mais elle, avec le plus doux de ses sourires, avait insisté :

— Je vous en prie, mon ami.

Et le jeune homme, affolé, avait obéi à cette prière. Dès qu'elle l'eut vu disparaître, Simonne se retourna vers sa cousine.

— Comme cela, — fit-elle, — il ne me verra pas mourir !

Puis, joignant ses deux petites mains exsangues, elle murmura encore à l'oreille de Germaine :

— Récite pour moi les prières. Je les suivrai de pensée.

O consolant tableau que celui d'une mort de chrétien ! Simonne avait demandé, là-haut, dans sa chambre, qu'on la laissât seule, un instant, avec les femmes. Elle avait tenu à faire elle-même sa funèbre toilette. Et, par une exquise coquetterie d'amour filial, c'était sa toilette d'Indienne qu'elle avait voulu revêtir.

— Mon oncle gardera mieux ainsi mon image, — avait-elle prononcé.

En bas, dans le vestibule, on avait tout préparé pour la pieuse cérémonie. Sur une table recouverte de tentures blanches, de dentelles, de tout ce que la riche demeure avait pu fournir de plus précieux, Mme du Méal avait dressé un crucifix d'ivoire. Des cierges brûlaient de chaque côté, et, au lieu d'encens, c'était le parfum des fleurs qui emplissait la salle.

Et il tombait des fleurs sur les tapis ; les corbeilles et les jardinières en débordaient. On les versait à pleines mains sur la couche même de la mourante, et les mains défaillantes se baignaient avec volupté dans cette pluie de pétales blancs et roses, dans ce flot vivant et pur d'où se dégageait tous les effluves du printemps.

Dans le village, où depuis dix jours, tout le monde prenait des nouvelles de l'enfant, les braves gens s'étaient mis en quête de présents. Autour de la villa on dépouillait les jardins, et, par files, au retour des premières messes, les paysans se pressaient à la grille du parc. Ils venaient, chargés de leur odorante moisson. On les faisait entrer l'un après l'autre, et, muets, saisis par la majesté du spectacle de la mort, ils s'arrêtaient au seuil de la pièce, cachés par les arbustes qui entouraient les massifs, et leurs yeux avides et troublés par des larmes suivaient les détails de la douloureuse scène. Simonne se détachait lentement de la terre. Elle priait. On pouvait voir ses yeux levés au ciel s'abaissant parfois sur la mer où le jour grandissant mettait à chaque seconde un azur plus profond. Ses lèvres remuaient, répétant sans doute les paroles des oraisons prononcées par la voix tremblante de Germaine. Tout à coup, on entendit au loin, sur la route, le son clair d'une clochette. La mourante tressaillit et sourit. Sa tête languis-

sante se tourna vers la grille d'entrée. Le tintement d'argent retentit encore, se rapprochant. Il parvint au portail. La voix cassée du nawâb s'éleva :

—Ouvrez les deux battants,—ordonna-t-elle.

Les portes grincèrent, et tous les assistants à l'entour de la maison tombèrent à genoux. Alors le parasol de soie blanche s'inclina, et le père Jean-Joseph, précédé de deux enfants de chœur, pénétra dans le vestibule, dégagant le ciboire des plis qui l'abritaient et l'élevant au-dessus des fronts inclinés. Il s'avança vers Simonne que soutenait Germaine et sa mère.

Le missionnaire était en proie à une poignante émotion.

—Mon enfant,—dit-il, en donnant à sa voix le plus de fermeté qu'il put,—je vous apporte le ciel dès ce monde. C'est un vieil ami qui vous parle et qui trouve dans l'accomplissement de sa mission la seule consolation que puisse recevoir sa douleur. Nous ne vous perdons pas, Simonne. Vous nous montrez le chemin et vous partez la première. Souvenez-vous de nous tous dans le séjour de gloire où vous allez entrer ; obtenez de Dieu qu'il tariisse les larmes dans nos yeux, et que notre passage à l'éternité bienheureuse ne nous soit pas plus cruel, à nous qui vous pleurons, qu'à vous-même, déjà transfigurée. Chère enfant, donnez une pensée au vieux prêtre qui versa l'eau sainte sur votre front, et méritez-lui par vos prières d'être moins indigne du Maître qu'il sert.

Simonne ne parlait pas. Par un mouvement de piété évoqué des jeunes années, elle ramena sur son front le voile de gaze blanche. N'était-elle pas ainsi au matin de sa première communion ? Le prêtre approcha la patène. L'hostie apparut entre ses doigts. Il la déposa doucement sur les lèvres décolorées de la jeune fille. Elle demeura renversée sur l'épaule de Germaine, extatique, voyant le ciel ouvert. Au dehors, de la foule agenouillée qui avait envahi le jardin, il s'éleva une rumeur, un bruissement pareil au souffle du vent dans les roseaux d'une rive. Les sanglots s'étouffaient au sein de l'universelle prière. Le père Jean-Joseph s'était agenouillé, lui aussi. On voyait son front chauve incliné, et, au-dessous, sa barbe blanche s'épandait sur sa large poitrine creusée par les jeûnes et les macérations. De temps en temps, sa main fermée le frappait, et rien n'était comparable à cette humilité d'un saint devant l'agonie d'une vierge. Le soleil avait enfin franchi les bornes de l'orient. D'un seul élan le globe rouge avait pris possession du ciel, et, n'attendant que ce signal, tous les concerts de la nature, qui avaient préludé par un hymne, entonnèrent le *Te Deum*. En même temps, aux quatre vents, les voix des cloches se marièrent. Ce n'étaient plus les tintements d'appel, espacés et monotones. C'étaient les frémissements sonores de l'airain versant à l'atmosphère toute la gamme des chants de bronze, toute la cadence du battant secoué, tout le rythme de longues vibrations décroissantes. Un brouillard d'harmonie saturait l'air et l'on eût dit que la mélodie empruntait à la lumière une merveilleuse puissance, lui jetant en retour un incomparable éclat.

Le père Jean-Joseph, sa prière finie, se leva. Il fit signe aux enfants de chœur. Il regagnait l'église de Beaulieu afin d'y déposer le ciboire.

La foule le suivit, s'écoulant silencieusement. On referma les portes de la grille, et il n'y eut plus au chevet de la mourante que les témoins intimes du drame.

“ O mort, où est ta victoire ? O mort, où est ton aiguillon ? ”

Elle ne mourait pas, l'enfant pure et pareille aux anges désormais. Elle dépouillait seulement l'enveloppe terrestre. Simonne promena un long regard autour d'elle. Elle vit Germaine et lui sourit. Elle sourit à Mme du Méal, elle sourit à Parvâti, à Dandari, à tous les serviteurs désolés. Son regard chercha quelqu'un encore. Elle vit Rahamsing debout, l'œil sombre. Un pâle sourire attira le vieillard. L'enfant eut encore la force de murmurer :

—Ton ciel sera mon ciel !

—Oui,—prononça le nawâb, écrasé par le chagrin, tombant à genoux à son tour aux pieds de sa nièce.

Simonne lui prit une main qu'elle retint avec celle de Germaine. Son souffle murmura à l'oreille de sa cousine :

—Souviens-toi !

Germaine ne répondit que par un baiser sur les cheveux noirs. Alors, l'enfant rassembla doucement les deux mains qu'elle tenait, et sa voix, graduellement éteinte, prononça ses adieux.

— La nuit se fait, je ne vous vois plus, mes aimés. Ne pleurez pas. Je sens que je vais vers l'aurore. — Des fleurs, mettez-moi des fleurs, beaucoup de fleurs ; que je reçoive leur dernier parfum. — Germaine, rappelle-toi que mes cheveux appartiennent à la Vierge. — Père, n'oublie pas que ma tombe doit être là,... en bas. — Daïe, je verrai ton baptême. — Dandari, vous avez promis, comme mon oncle. — Ma cousine, j'aurais voulu vous aimer plus tôt. — Germaine, père, aimez Charles et rendez-le heureux.

Brusquement elle se redressa.

— Des fleurs, voici des fleurs. C'est Charles qui me les apporte : vite, vite, donnez-les moi vite. Elle avait eu la vision des choses extérieures. Deux hommes entrèrent, portant de larges corbeilles. Alors à pleins bras, le vieil Holkar saisit cette moisson de l'aube, toute trempée des pleurs de la rosée, et la répandit sur les pieds de l'enfant défaillante. On la vit tressaillir, Une radieuse flamme glissa sur son visage, alluma ses yeux noirs d'un merveilleux éclat. Ses mains diaphanes s'élevèrent ; un dernier cri monta de sa poitrine :

— La lumière ! La lumière ! Je vois ?

Et les mains retombèrent doucement, la bouche retint son sourire, les paupières s'abaissèrent toutes seules, tandis que la rougeur fugitive s'effaçait sur les joues. Et à l'appesantissement de la tête sur son bras, Germaine comprit que la matière seule possédait ce corps charmant. L'âme avait fui sur l'oblique rayon dont le soleil venait de caresser ses lèvres expirantes. — Tout était fini.

Et Kerval, qui accourait, frémissant, ne put retenir un cri de désespoir.

— Ah ! Simonne ! Simonne ! Pourquoi ne m'as-tu pas attendu ?

Germaine avait doucement reposé la tête sur l'oreille.

— Elle dort, — dit gravement le nawáb ; — elle dort pour l'éternité ! Ne troublons pas son sommeil !

Et s'adressant à Germaine qui pleurait sur la chère dépouille :

— Mon enfant, — lui-dit-il, — vous avez été sa meilleure amie. Vous lui avez donné toutes les preuves du plus pur dévouement. C'est encore à vous qu'il appartient de veiller à son entrée dans le grand repos.

.....
Germaine le lui avait promis. Elle lui fit la toilette du sépulcre.

Deux heures plus tard, dans ce même salon où, peu de jours avant, elle avait passé, blessée au cœur, à travers les murmures enthousiastes d'une foule d'admirateurs, Simonne d'Illoy reposait, immobile, vêtue de blanc sur un lit de parade digne d'une reine. La piété des siens lui avait dressé un véritable trône. Certes, on ne vit jamais plus belle morte. L'odieux trépas qui livre aux forces de la nature les plus nobles produits de son sein, avait respecté cette adorable figure de vierge. Fleur elle-même, entourée de fleurs, Simonne avait pris dans le repos suprême une réelle majesté.

Maintenant ces traits délicats dont l'excessive finesse décelait naguère une sève appauvrie, fixés dans la rigidité, acquéraient une suavité céleste. La tête et les mains étaient de cire et l'on ne lisait sur ces yeux clos que la marque d'un paisible sommeil. Les admirables cheveux noirs, répandus à l'entour de cette dépouille immaculée, en faisaient mieux ressortir les contours élégants et frêles. Sur la poitrine fragile, Germaine avait placé toutes les parures de l'écrin. A droite, à gauche, sous la flamme bleue des torchères, les fleurs en monceaux s'élevaient, emplissant la salle de leurs haleines. Et à voir ces autels aux teints verts et roses, on avait la sensation d'assister aux apprêts d'un triomphe beaucoup plus qu'à des funérailles.

Pour complaire au désir suprême de l'enfant, il avait fallu demander l'autorisation préfectorale, le permis d'inhumér dans la grotte. Avec une bonne grâce exquise, le préfet s'était empressé de l'accorder, et déjà les ouvriers creusaient la fosse dans les flancs de la roche, sous le dallage de mosaïque. Simonne n'aurait pas à se plaindre. Sa couche serait bien telle qu'elle l'avait souhaitée.

Pauvre petite Simonne !

Elle était venue de bien loin pour mourir ! Elle avait quitté la terre aux sèves exhaurantes afin d'échapper aux expansions du mal dans son propre sein. Elle était venue se réfugier sur ce promontoire, pareil à une retraite du paradis. Ou plutôt, elle avait suivi l'amour, et, si l'on eût consulté la vieille daïe en deuil, au travers des enseignements nouveaux de la foi qu'elle allait embrasser pour retrouver " la fille de son lait, "

elle aurait rappelé les images de la croyance reniée. Simonne était de ces créatures que leurs étoiles ont vouées aux sacrifices de la jeunesse. Les lieux qui assistent à la naissance n'ont pas le pouvoir de révoquer ou de retarder l'arrêt fatal. Pour elle, livrée d'avance à Kâli, elle n'avait été sauvée un instant que par l'intervention du jeune dieu Kama. Hélas ! l'amour, lui aussi, l'avait abandonnée, et, dès lors, sa destinée s'était accomplie. L'enfant avait rencontré sur le seuil de la vie le génie de son premier jour. Il n'avait pas même eu le temps de restituer à Dieu les ailes de la petite âme, et la vierge, telle que l'oiseau rendu au ciel de son nid, s'était envolée, pure de tout contact humain, à peine meurtrie de la chaîne qui, pendant dix-neuf ans, l'avait tenue captive de la terre !

Le soir du second jour, quand vint l'heure de la mise en bière, Germaine se souvint de sa promesse. C'était son tour maintenant de rendre à la morte bien-aimée le service qu'elle en avait reçu. Hélas ! quand la main de Simonne avait dépouillé le front de sa cousine, c'était pour éloigner d'elle la mort. Aujourd'hui la chevelure seule de Simonne échapperait au tombeau. Mais elle l'avait demandée, elle en avait fait une obligation à Germaine. Mlle du Méal hésita pourtant. Jusqu'à la dernière minute, elle eut comme l'appréhension qu'elle allait accomplir là une profanation. Ce ne fut qu'à la chute du jour que, prenant tout son courage, elle pénétra dans le salon mortuaire.

Au pied du lit funèbre, la bière reposait tout ouverte, une bière de chêne revêtue d'acajou, destinée à s'emboîter elle-même dans une enveloppe de plomb. Elle était capitonnée, cette bière. Un oreiller de dentelles s'arrondissait à la place où reposerait la tête.—On eût presque souhaité d'y dormir, tant cette longue boîte disait peu sa destination. Germaine frémit à cette vue. Elle s'agenouilla au chevet. Puis, se relevant, elle parla à la morte.

—Me voici, ma Simonne bien-aimée. Tu vois que je t'obéis. Chère âme, depuis deux jours que tu t'es envolée, as-tu quitté ces lieux où nous pleurons encore, où nous pleurerons toujours ? Et si tu nous vois, assiste-moi : donne-moi la force d'accomplir l'holocauste. Ce front que j'ai orné de mes mains, je n'ai pas le courage de le dépouiller.

La belle morte ne répondit pas. Lorsque la main tremblante de Germaine toucha ce front si pâle, elle se retira au contact de ce froid sans nom.—Oh ! oui, tout était bien fini ! La flamme baissait dans les larges cratères où brûlaient les aromes des funérailles. L'odeur de l'encens, subtile et pénétrante, dominait peu à peu les senteurs des corolles fanées. Germaine fit appel à toute son énergie.

—Que ta volonté te survive, enfant chérie,—murmura-t-elle,—comme va te survivre cette parure faite pour toi seule !

Alors dans le douloureux silence, les lames des ciseaux crièrent en mordant les boucles répandues. Elle continua cependant, elle acheva sa pénible mission.

Une sueur d'angoisse perlait aux tempes de Germaine. Ainsi se renouvelait à l'inverse, la scène qui s'était accomplie quelques mois plus tôt, sous le même toit. Les cheveux avaient repoussé sur la tête blonde de Germaine; ils ne repousseraient plus sur le front glacé de Simonne. Il fallut près d'une demi-heure à Mlle du Méal pour couper la merveilleuse chevelure. Et quand cela fut fait, lorsque la splendide couronne, détachée, tint tout entière entre ses doigts, elle ne put réprimer un sanglot de désespoir.

La tête dépouillée lui paraissait toute petite, lourdement enfoncée dans le cadre blanc de l'oreiller. Mais, loin d'y perdre sa beauté, elle prenait, à cette heure, un reflet de candeur enfantine, d'adorable naïveté, qui faisait songer à la mort des tout petits enfants. N'était-ce point une enfant, d'ailleurs, cette morte ? Son âme avait crû trop vite, usant le corps au lieu de le guider vers l'épanouissement graduel. Germaine le comprenait bien. Elle ne pouvait pas vivre, cette petite Simonne. Son pied n'était pas assez lourd pour laisser une trace durable sur la terre.

Germaine se pencha derechef et ses lèvres ne craignirent pas la glace de ce front.

Puis elle prit la chevelure coupée, l'enveloppa avec un soin pieux, et alla chercher sa mère et Parvâti. L'heure était venue de placer l'enfant dans sa dernière couche.

.....
Simonne y dort une nuit encore.

Une nuit encore, elle reposa sous ce toit. A l'aube, l'asile souterrain était prêt. Le marbre attendait pour retomber sur le trou béant. Et, le lendemain, elle descendit dans le repos, la douce créature qui rêvait d'immortelles ascensions dans la lumière.

Sur ce visage la planche du cercueil avait déjà jeté son voile de chêne. Maintenant, c'était à la terre de couvrir ces mystères de la transformation ; c'était au temps d'effacer pour toujours, sous la poussière des générations et sous la nuit des siècles, ces traits que l'Artiste créateur avait pétris de tant de grâces dans le limon du composé humain. Cette mort fut un deuil pour toute la côte. On ne s'expliquait pas cette "fin". On ne comprenait pas que l'adorable enfant, à peine apparue dans les fêtes du monde, eût ainsi pris essor vers un autre monde inconnu.

Pauvre petite Simonne ! Elle avait touché cette rive du soleil pour y briller une heure et s'éteindre, pareille à cet enfant romain dont l'épithaphe, trouvée à Fréjus, porte ces simples mots : "Il dansa et plut." Du moins, elle eut sa demeure perpétuelle, son coin de terre baigné par les flots d'azur. Rien ne pouvait le lui prendre. Le même continuuel bruissement, les mêmes tristesses hivernales, les mêmes rénovations printanières, se succéderaient autour d'elle. Son sépulchre se parerait, sa pierre connaîtrait la vie, et la mousse elle-même en rongant les lettres d'or incrustées dans le marbre ne lui apporterait que le bruit du mouvement sans fin qui fait évoluer la matière de l'atome inerte à l'organisme supérieur. Mais non ; ce ne serait pas même cela. Rien d'elle, de ce qui avait été son corps, ne tressaillerait dans la tombe. Tout au plus, ce corps épancherait-il sa vie dans le réservoir inépuisable où s'élaborent les molécules vivantes. Pour elle, semblable à l'oiseau blanc dont l'amitié de Germaine lui avait fait un emblème, — elle volerait dans l'espace sans bornes, s'imprégnant de lumière et de chaleur, et, peut-être, âme charmante et pure, viendrait-elle, avec les colombes, ses sœurs, battre d'une aile invisible ce roc où dormirait..... son souvenir.

EPILOGUE

Un an plus tard, un matin de mai, le nawâb Raham-Sing sortit de la villa déserte et se dirigea, à pas lents, vers la pagode désormais sacrée, puisqu'elle était devenue la tombe d'une chrétienne. Ceux qui l'avaient connu naguère, n'auraient osé prononcer un nom près de lui, dans la crainte de réveiller un spectre égaré parmi les vivants. Sa haute taille s'était voûtée. Son visage, prodigieusement amaigri, ne laissait voir que le sillon des larmes sur les joues, au-dessous de deux orbites creuses. Un morne reflet se voyait encore dans les prunelles éteintes, attestant que la pensée douloureuse continuait à vivre, exerçant son ravage interne dans ce corps déjà prêt pour le cercueil. Holkar ouvrit la porte de fer. Il descendit lentement, péniblement, les degrés de l'escalier en spirale. La grotte l'accueillit en visiteur quotidien, et la mosaïque ne s'émut pas de cette démarche appesantie. Il vint droit à la tombe. La pierre, — un seul bloc de marbre blanc, — portait pour unique épithaphe, après la croix qui parlait de résurrection :

SIMONNE D'ILLOY.

DIX-NEUF ANS.

Et plus bas, en lettres gothiques, ces vers immortels de Musset :

Dites-leur donc un peu ce qu'avec leurs genoux
 Il leur faudrait user de pierres sépulcrales,
 Avant de soupçonner qu'on aime comme vous.

Ce cri du poète, Holkar en avait fait le sien.

C'était lui qui, depuis treize mois, venait chaque jour user, non la pierre infrangible et froide, mais ses genoux de vieillard et son cœur de père, sur ce tombeau qui ne lui rendrait rien, pas même la résignation. Et, pourtant, ce jour-là, le visage du prince exprimait un apaisement ; son œil voilé avait presque un sourire. Il s'agenouilla comme à l'habitude, et ses mains, pour le soutenir, s'appuyèrent au marbre, lorsque ses lèvres mirent un baiser au calcaire poli. Et, ainsi courbé, à haute voix, il parla au cercueil :

" Simonne, les jours et les nuits ont passé, mon enfant bien aimée. Tu ne t'es pas

relevée de ta couche, tu n'es pas venue vers la mienne pour me prendre par la main. Et cependant ton vieux père a tenu ses promesses, et tous ceux auxquels tu as donné rendez-vous dans ton ciel, en ont pris le chemin.

— Et maintenant, vois. Plus rien ne me rattache au monde. L'homme aux destinées duquel tu as uni ta Germaine, a, lui aussi, accompli sa promesse. Les deux vivants qui s'aimaient ont joint leurs cœurs et leurs mains. Désormais leurs destins se confondent. L'ombre d'un vieillard serait importune à leur jeunesse. Tu peux venir me chercher, enfant !

— Il doit y avoir dans ton ciel des forêts comme nos forêts de l'Inde, des arbres géants qui versent la fraîcheur aux âmes altérées. Simonne, mon âme est altérée ; elle est lasse. Emmène-moi dans ton paradis, dont tu dois connaître toutes les routes ; abreuve-moi de ces sources de paix que ma vie n'a point connues, et si là-haut, comme ici-bas, la lassitude peut renaitre, si tes paupières réclament de nouveaux sommeils, enfant, tu auras ton vieil oncle, — ton père, — puisque tu me nommais ainsi, — pour te bercer encore comme aux jours où j'espérais m'endormir avant toi. »

Il se releva, plus calme ; il reprit le chemin du monde des vivants. Comme il rentrait dans la villa, Dandari lui annonça que Mme du Méal venait d'arriver et l'attendait au salon. Ce salon, Raham-Sing l'avait presque converti en chapelle. A la place où s'étaient dressé le lit de parade de son enfant morte, il avait fait ériger une sorte d'autel. Là, dans un cadre d'or massif, entre deux mèches de cheveux noirs, apparaissait en médaillon une miniature représentant Simonne enfant. C'était tout ce qui restait d'elle. Le vieillard tendit les deux mains à la veuve.

— Ah ! Madame, fit-il — Merci d'être venue. Vous avez compris, n'est-ce pas, pour quoi je ne pouvais assister à ce mariage ?

— Nous l'avons tous compris, — répondit Mme du Méal. — Et si j'ai pris les devants, c'est pour vous annoncer le retour de nos enfants.

— Leur retour !... dit Holkar qui tressaillit.

Et se reprenant aussitôt :

— C'est bien à eux de revenir. Ils vont me relever de ma garde. Charles m'a offert, il y a un an, de me transporter à son bord dans l'Inde. C'est le moment de mettre ce projet à exécution.

Et, comme Mme du Méal paraissait surprise, il ajouta avec une ineffable douceur :

— Non, ne vous méprenez point au sens de mes paroles. Ce n'est point leur bonheur qui m'offusque. Mais je n'ai plus de raisons pour demeurer sur la terre de France, et ma patrie sollicite mes derniers regards. J'y veux retremper mes forces pour le jour du suprême passage ; peut-être la volonté d'En Haut est-elle que je rende mon souffle aux brises de nos forêts. On meurt plus doucement sur le sol où l'on est né

— Et... cette tombe ? — demanda Mme du Méal émue.

— Abandonnerez-vous pour toujours le sépulchre de notre chère Simonne ?

— Madame, — prononça le vieillard. — voici plus d'un an que je vis face à face avec cette tombe. Chaque jour j'y passe des heures à genoux. Nul coin de la terre ne retient l'âme captive. Si ma dépouille ne repose pas auprès de celle de Simonne, qu'importe ! Nos esprits ne se sont jamais quittés.

Il vit Dandari qui passait sur le seuil. Il l'appela. Le Mahratte entra, grave et laconique comme à son ordinaire. Il attendit la question du maître. Le vieillard redressa sa taille voûtée.

— Dandari, — demanda-t-il, — à qui appartiens-tu désormais ?

L'Hindou répondit sans hésiter :

— Raheb, ma femme et moi nous étions liés à la race du Français, votre frère. Elle est éteinte. Nous n'avons plus de maître, il nous convient de demeurer à votre service pour le reste de nos jours.

Holkar garda le silence, visiblement en proie à une violente émotion. Puis, avec une majesté souveraine, il dit :

— Mahratte, tu as fidèlement servi Simonne. Demeure fidèle à son souvenir. Je te garde, pourtant. Ecoute. Je vais retourner à la terre de nos pères. Peut-être ne reverrai-je plus ce ciel de douleur et d'exil. Veux-tu m'accompagner là-bas ?

— A Bhurnpore ?

— Non, — A Aminabad. — Depuis un mois je suis libre de rentrer au foyer des princes mes aïeux.

Dandarie se courba, mettant la main sur sa tête :

— Nawáb d'Aminabad, je vous suivrai là-bas.

— C'est bien ! Après, tu devras revenir ici. Ma dernière volonté est formelle. J'ai détaché de mes biens cette demeure. Je la laisse à toi et à Parvâti. Je vous confie la garde de ce tombeau.

— Maintenant, — ajouta-t-il, — prépare tout pour notre départ.

L'Hindou s'inclina pour la seconde fois, et sortit.

Sur l'eau bleue de la Méditerranée un élégant steamer glissait à l'allure modérée du navire qui voit la côte. Son hélice battait les flots d'un rythme tranquille, et l'écume de son sillage se colorait de tous les feux de l'arc-en-ciel. Sur la dunette, Charles et Germaine s'entretenaient. Depuis un mois, Mlle du Méal était devenue Mme Kerval. En ce moment, ils reentraient tous deux de leur voyage de noces. Ils avaient visité ensemble tous les rivages de la mer d'azur.

Partout, sous les voûtes des sanctuaires, au pied des ruines aux grands noms, au bercement des ondes comme dans l'assoupissement des langueurs de la saison, ils avaient porté un même cœur, un même regard. L'amour qui, si cruellement, avait torturé leurs existences séparées, venait de confondre les pulsations de leur sang, leurs souffles et leurs espérances, leurs pensées. Maintenant, ils revenaient vers la patrie, et, à mesure que le beau navire voyait monter plus haut dans les cieux la ligne blanche des côtes de France, un trouble religieux les gagnait. Charles avait attiré sa femme sur son épaule. Il avait rempli ses yeux de ce beau visage rayonnant de vie et de bonheur. Un soupir souleva sa poitrine.

— Qu'as-tu ? — demanda Germaine, s'arrachant brusquement à l'incantation du merveilleux tableau qui se déroulait dans ses yeux. Il ne répondit pas. Inquiète, la jeune femme se redressa. Elle noua ses mains frémissantes au cou de son mari. Sa voix trembla en le questionnant. — Charles, à quoi penses-tu ?

Il appuya ses lèvres au front pur de la jeune femme.

— Oh ! à rien, ma Germaine ! une réminiscence, en passant, a jeté son ombre sur mon esprit. Il ne faut pas que tu m'en veuilles pour cela. Le cœur que tu as su prendre est bien à toi. Il n'est au pouvoir de personne de nous séparer l'un de l'autre.

— Pas même des morts, n'est-ce pas ? — prononça Germaine dont les yeux avaient eu un singulier éclair de jalousie. Mais, tout aussitôt, des larmes noyèrent cet éclair.

— Oh ! je ne suis pas mauvaise, va ! Je devine, je comprends ton soupir. Moi-même, j'ai ressenti ce contact de la douleur. Nous revenons vers la terre où nous nous sommes rencontrés, où nous nous sommes donnés, l'un à l'autre, entre les bras d'une mourante. Car c'est elle qui nous a fiancés, Charles ; c'est son vœu suprême qui s'est accompli. Comme elle nous aimait, elle ! Que sommes-nous auprès de ce que fut cette enfant ?

Son front retomba sur l'épaule de son mari. Il eut sur sa main la chaude impression d'une larme. Germaine murmurait :

— Simonne, chère petite Simonne, créature de Dieu à peine entrevue sur la terre, étais-je donc digne de cette sainte affection que tu as répandue sur moi ? — J'ai accepté le bonheur de ta main, et j'ai déserté ta tombe. Il y a un an que tu t'es envolée au ciel. Il y a des mois entiers écoulés depuis que je ne t'ai offert mon tribut de fleurs et de prières. Oh ! chère morte, m'as-tu pardonné d'avoir perdu dans l'ivresse la mémoire de la douleur ?

Le yacht suivait une ligne parallèle à la rive. Des panneaux successifs se découpaient échantonnant l'horizon. Des points rouges et blancs piquaient leurs notes dans la radieuse monotonie de cette ligne de faîtes que frangeaient des neiges lointaines. C'étaient Savone, lieu d'exil, Bordighera à la chevelure de palmes, Albenga et Finale, Port-Maurice et son phare de briques, San-Remo et Vintimille.

Soudain Kerval eut une exclamation étouffée.

— Monaco ! — Déjà !

Il s'était levé ; il avait découvert son front. La crique du petit port qui se termine à la Condamine étincelait comme un saphir. De l'arrière, où ils se tenaient, les deux jeunes gens aperçurent les charmilles vitrées du restaurant où, deux années avant, ils avaient dû subir leur silencieux tête-à-tête aux côtés de Simonne endormie. Charles se pencha sur sa compagne, et, très bas :

— M'aimais-tu déjà, ma bien-aimée ? demanda-t-il.

— Oui, — répondit la voix à peine distincte de Germaine.

Et brusquement le rocher de Monaco déroba le spectacle à leur vue. C'était l'anse de Beaulieu qui s'ouvrait. En se penchant sur la lisse, ils virent la pointe de Saint-Jean, et, du milieu des cimes vertes, le toit en terrasse de la villa apparut. Kerval entraîna sa femme à l'intérieur de la chambre.

— Viens ! — dit-il, — il faut être bien seuls pour pleurer.

Il avait donné l'ordre de *mouiller* par delà le promontoire. Le cap, avec ses roches ébouleées, se dressa sous leurs regards. Ils traversèrent l'axe, et, lentement, le vapeur, infléchissant sa course à tribord, dépassa l'extrémité de la pointe. Alors, ils eurent la vision du mur de clôture, de la bordure de dalles et de gallets rasant l'eau, de la pagode indienne surmontant la plate-forme, et dans le flanc creusé du rocher, la grotte leur apparut pleine d'ombres, sous sa tenture de plantes grimpantes, sous son voile de lierre de jasmin, de glycine, de chèvrefeuille et de roses des haies. Tous deux avaient joint leurs mains ; Germaine tomba à genoux ; leurs yeux étaient brûlés de larmes. Le nom qu'ils prononcèrent ensemble fut celui de l'ange envolé :

— Simonne ! Simonne !

C'était justice. N'était-ce point à Simonne qu'ils devaient leurs premiers hommages ? De celle qui avait été un instant la lumière et la vie de cette demeure, il ne restait plus maintenant qu'une image profondément gravée aux cœurs de ceux dont elle avait consommé le bonheur en ce monde. Et, songeant aux jours de douleur enfuis, Charles et Germaine se rappelèrent qu'un soir, à la clarté des astres, sous ce même ciel, sur ces mêmes eaux, l'enfant avait jeté toute son âme dans le cri sublime du poète ;

Eh ! quoi ! n'en pourrions-nous fixer au moins la trace ?
 Quoi ! passés pour jamais ! Quoi ! tout entiers perdus !
 Ce temps qui les donna, ce temps qui les efface,
 Ne nous les rendra plus !

Le yacht avait jeté l'ancre à une encablure du rivage. Un rayon du matin, venu par ricochet de l'eau, faisait sourire les parois de marbre de la grotte. La mer bleue roulait ses caresses et son bruit au pied même de ce cercueil d'enfant. La baleinière prit à son bord les deux époux. Quatre matelots l'emportèrent à la cadence de leurs avirons. Et comme l'embarcation frôlait la muraille de granit, Charles et Germaine virent l'intérieur de la grotte comme saupoudré d'une poussière lumineuse, au travers de laquelle la lampe des veillées funéraires, avec sa pâle lueur vacillante, avait l'air d'une étoile en exil. Le grand silence du rocher les enveloppa. Ils se regardèrent avec un frisson, ayant la vague conscience qu'ils avaient bien fait de venir d'abord à cette tombe, pour se pardonner leur bonheur. En face de ce sommeil de la pierre, se rappelant le passé d'hier, la douleur apaisée, les pleurs essuyés, ils songèrent à leur propre lendemain, et il leur parut que le temps s'était arrêté entre l'azur insondable du ciel et les flots clairs de la mer bleue.

FIN

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux claret Co.) établie à Montréal en vue du traité Français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes. adressez, La Compagnie des vins de Bordeaux (Bordeaux claret Co.) 30 Rue Hopital, Montréal.

POUR PARAITRE EN DECEMBRE, 1894

LE ROMAN D'UNE JEUNE FILLE PAUVRE,

PAR ELISA GAY.

GRAND ROMAN EMOUVANT AU COMPLET, - - - - - PRIX 10 cts.

Belles Photographies.

LE MEILLEUR ETABLISSEMENT POUR LES BONNES PHOTOGRAPHIES
A PRIX RAISONNABLES.

Nous recommandons particulièrement à tous nos amis et abonnés l'établissement de

M. Chs. Desautels,

au No 1662 Rue Notre-Dame, près des bureaux du Monde. C'est l'ancien atelier de M. Archambault. On n'y fait que de bonnes et élégantes photographies et à des prix modérés. On y fait aussi des portraits à l'huile, au crayon, au pastel, etc.

N'oubliez pas que l'atelier de M. Desautels est un des plus achalandés de Montréal et que les commandes y sont tous-jours exécutées avec beaucoup de soin. Un coup d'oeil dans sa vitrine peut convaincre qui que ce soit.

Rappelez-vous bien de l'adresse :

1662 Rue Notre-Dame, MONTREAL.

MAISON BLANCHE,

No. 65 Rue Saint-Laurent.

Mercerie et

. . . . Chapellerie.

Nous venons de recevoir notre assortiment complet de Corps, Caleçons, Chaussettes, Cravates, etc.

UN SEUL PRIX.

T. BRICAULT,

65 RUE ST LAURENT,

MONTREAL.

LE MEILLEUR DES CAFES GRILLES,
CAFE FRANCAIS.

J. EDMOND,
144 RUE ST-LAURENT,
MONTREAL.

J. DANTONY, MANUFACTURIER
DE
Malles et Valises.

IMPORTATEUR

d'Instruments de Musique et Nouveautés.

Bureau et Magasin : 150 RUE ST-LAURENT,
Bell Tel. 7026. Manufacture : 85a St-Chs-Barronnee, Montreal.

Montreal School of Telegraphy,

4 Rue St. Laurent, MONTREAL.

IMPORTANT AUX JEUNES GENS.

Nous désirons attirer l'attention des jeunes gens aux avantages sérieux que donne la Télégraphie comme profession, nous pouvons garantir à nos élèves de les rendre capables de remplir une situation dans l'espace de 3 à 6 mois. Termes très modérés.

F. SHIP,

MARCHAND-TAILLEUR ET DRAPIER.

202 Rue St-Laurent, à l'Enseigne du Bâtiment.

Informe sa clientèle et le public en général, qu'il doit discontinuer son magasin 112 Rue St-Laurent, ce stock montant \$7.000 sera vendu à 50 cts. dans la piastre, pour diminuer son stock.

Ed. AUGER,

MARCHAND-SELLIER

322 RUE ST-LAURENT, - - MONTREAL.

Assortiments complets d'Articles concernant cette branche d'affaires.

Aussi. Sacs, de voyages, Valises etc.

J. M. Procktor, SWISS, ENGLISH
AND AMERICAN,

PRACTICAL WATCHMAKER,

JEWELLER & OPTICIAN

With 25 Years Experience.

Watch Case Polishing a Specialty.

39 St. Lawrence St., MONTREAL.

all work guaranteed for 12 months.

J. Bisailon,

COIFFEUR

... MANUFACTURIER DE ...

PERRUQUES, TRESSSES, BANGS, Etc.

1599 RUE NOTRE-DAME.

MONTREAL.

V. PAUZE,

IMPORTATEUR DE

FRUITS, HUITRES, HOMARDS, Etc.

45 Côte St-Lambert et

13 Place d'Armes,

MONTREAL.

SIROP DE SAVOYANE COMPOSÉ

Employé avec succès contre

La Toux, Les Rhumes obstinés, La Bronchite, Le Catarrhe, et autres affections de la Gorge et des Poumons.

Préparé par J. E. W, LECOURE, Phar-Chimiste,
Coin des rues Oraig et Bonsecours, Montréal.

Tel. Bell 7339.

25 cts la Bouteille.

SIROP PULMONAIRE COMPOSÉ

Guérit les rhumes obstinés

25c la Bouteille.

En vente à la

Pharmacie Laporte,

1130 Rue Ontario, - - Montréal.

M. J. Adler,

MARCHAND TAILLEUR.

75 Rue Bleury, Montréal.

Téléphone 1342.

Le Sacrifice d'un Fils

Volume de \$1 pour 10 Cents.

LEPROHON et LEPROHON,

ÉDITEURS.

25 Rue St.-Gabriel, - - Montréal.

IMPORTANT AUX LECTEURS.

Nous offrons en primes à nos lecteurs, un abonnement d'un an, pour la lettre ou carto postale, la mieux tournée, décrivant l'annonce contenue dans ce livre, qui a le plus attiré l'attention. Cette lettre devra démontrer, que l'on a fait usage de l'information contenue dans cette annonce, soit pour acheter chez l'annonceur, ou avoir fait des démarches qui montreraient au dit annonceur, que l'on a vu son annonce.

LEPROHON & LEPROHON, Editeurs.

25 RUE ST-GABRIEL, MONTRÉAL.

N. B.—Les lettres pour ce concours devront être reçues avant le 2 Janvier 1895.

FLEUR des NEIGES

Par PAUL D'AIGREMONT

Auteur de **GRAND CŒUR, MÈRE ET MARTYRE, LA REINE DE L'OR,**
MATER DOLOROSA, Etc., Etc.

Ce roman écrit spécialement dans la note de tendresse honnête, d'émotion profonde, qu'aiment les lecteurs de LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, est l'histoire d'une pauvre femme que sa grande fortune ne met à l'abri d'aucune des douleurs humaines les plus poignantes, les plus imméritées. FLEUR DES NEIGES est une œuvre exquise, d'un intérêt sans cesse grandissant, sans aucun crime, avec des situations dramatiques des plus palpitantes, mais toutes vraies et prises dans la vie réelle, comme, du reste, tous les personnages de FLEUR DES NEIGES.

Nous sommes persuadés que le plus grand succès est réservé par nos lecteurs à cette œuvre nouvelle de Paul d'Aigremont.

Sur réception de UN CENTIN pour frais de port nous expédierons la 1ère partie du roman contenant 88 pages, grand format, afin de donner un aperçu de cet émouvant roman.

Ce volume qui dépasse 400 pages est en vente au complet dans toutes les librairies et dépôts de journaux pour 50 centins seulement. En dehors de Montréal, 60 cts.

Sur réception du prix en argent ou timbres-poste nous l'expédierons à toutes personnes qui en feront la demande.

LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel, - - Montréal.

AMOUR ET HAINE OU LE DRAME DE BICETRE,

GRAND ROMAN EMOUVANT,

Volume de \$2.50 pour 35c.

N. B.—Nous prenons l'argent et les timbres américains.

FONDÉ EN 1826



PAR
AUGUSTE NORBERT MORIN
ET LUDGER DUVERNAY.

LA MINERVE

JOURNAL QUOTIDIEN DU MATIN

JOSEPH TASSÉ,
DIRECTEUR.



EUSÈBE SÉNÉCAL,
IMPRIMEUR.

Imprimé et Publié à Montréal, au Numéro

1610 RUE NOTRE-DAME,

Coin de la rue St-Gabriel

—:0:—

Edition quotidienne, livrée à domicile.....\$6.00
Edition quotidienne, par la poste.....\$5.00
Edition hebdomadaire de 8 pages.....\$1.00

Les abonnements sont payables d'avance.

—:0:—

Annonces, 10 cents la ligne, 1ère insertion.

5 Cents la ligne les insertions subséquentes.

Toutes réclames seront payées 20 cts. la ligne.

Naissances, mariages et décès, 25 cts pour trois lignes.

Taux spéciaux pour contrats réguliers et contrats à la ligne.

—:0:—

*Toutes impressions de livres, brochures, circulaires, cartes, exécutées
dans les derniers goûts et à des prix modérés.*

—:0:—

Toutes communications doivent être adressées à

LA MINERVE,

Montréal.

Telephone No. 324.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnel des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
80 primes à \$1.00.....	86

94 primes..... \$200

Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

BERTHAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

20 PLACE JACQUES-CARTIER MONTRÉAL

Nous avons en mains quelques volumes intitulés

LES SECRETS DE LA MAISON BLANCHE

PRIX - - - - - 50c.

LEPROHON & LEPROHON,

Editeurs de "La Bonne Littérature Française,"

25 Rue St. GABRIEL, MONTRÉAL.

N. B.—Demandez notre catalogue.

ECURIE DE LOUAGE.

JOS. ROCHON,

230 RUE ST CHRISTOPHE.

CHEVAUX PI EN PENSION

VOITURES DE TOUS GENRES A LOUER

MEILLEUR MARCHÉ QUE PARTOUT AILLEURS.

Bell Tél. 6754.

OUVRAGES A PRIX REDUITS

EN VENTE AU

MAGASIN DE LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

25, RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

DES MEILLEURS ECRIVAINS DE NOS JOURS :

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format.

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	valant \$1.50	p. 35c
"Maudite," par Emile Richebourg.....	" 2.50	p. 25c
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	" 1.50	p. 50c
"La Mayeux," par X. de Montepin.....	" 3.00	p. 40c
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dram	" 1.75	p. 22c
"Le Drame de Bicêtre," ou Amour et Haine.....	" 2.50	p. 25c
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigremont.....		50
par poste 60c.....		
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholette," par l'abbé Proulx.....		35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....		70
"François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....		50
"Le Pélerin de Ste-Anne," par P. Lemay.....		50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....		50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12....		30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....		30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c. par poste	30
"La Forêt de Bondy," magnifique volume illustré.....		25
"Paul et Virginie," par Barnadin de Saint-Pierre.....		25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....		25
"Echappé de la Potence," mémoires de Félix Poutre, prisonnier d'état en 1838		25
"Fernando," histoire d'un jeune Espagnol, par Schmid.....		10
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qu'il est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50c., par poste	55
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....		25
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....		15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....		15
"Un mariage pour l'autre monde," par M. Maryan.....		15
"Prima Vera," par M. Maryan.....		10
"Les Diables Rouges," par Chs. des Lys.....		10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....		50
"Charge d'Ame," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau vol. de 168 p.		15
"Mille et une Nuits,".....		50
"Secrétaire Universel,".....		25
"Mademoiselle Marsan," par Mary Floran.....		15
"Ma Belle-Mère,".....		15
"La Femme de mon Fils," par Danielle d'Arthez.....		15
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de femme," "Blessé au cœur,"		
"La fée printemps," etc.....	35c., par poste	40

CHANSONNIERS

"Répertoire Les. Vérande," chansonnier comique noté contenant toutes les chansons comiques les plus en vogue.....		25
"Le Plaisir au Salon," jolies mélodies, romances, etc.....		35
"Succès du Salon," romances nouvelles à grand succès, avec musique.....		35
"Album du Chanteur," les plus jolies romances modernes avec musique.....		35
"20 Chansons populaires du Canada," par Octave Fortier.....		1.00
"La Muse Populaire." Recueil de romances, chansonnettes et chansons comiques avec musique. 1 fort volume.....		50
"La Gaudriole." Recueil de chansons comiques et de chansonnettes et suivies de monologues en vers et en prose. 1 volume, avec musique.....		40
"Le Secrétaire Canadien," lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....		25
"La seule et vraie Clef des Songes".....		6
"La Clef des Songes".....		12
"La seule et vraie Clef des Songes".....		70
"La Double Clef des Songes".....		30

Tous ces ouvrages seront expédiés *franco* sur réception du prix en timbres-poste ou en argent. Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,
EDITEURS

25, Rue St-Gabriel, Montreal, Can.

N.B. — Nous prenons l'argent et les timbres américains.

Nouvelle Société de Publications Françaises

LEPROHON & LEPROHON,

— EDITEURS DE —

“ La Bonne Littérature Française ”

26 RUE ST. GABRIEL, MONTREAL, Canada.

Plus de 100,000 volumes repandus sur tout le globe depuis l'apparition de
LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE en janvier 1894.

10 CENTS
le Volume

LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

10 CENTS
le Volume

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET EN UN VOLUME

Cette publication a pour but de rendre accessibles à tout le monde sous une forme populaire, les œuvres les plus justement réputées de nos grands écrivains contemporains qui sont, à raison de leur prix élevé, le privilège d'une certaine classe de lecteurs. LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE formera la collection la meilleure marché, la plus complète et la plus précieuse des principaux ouvrages des romanciers les plus éminents.

Chaque volume se compose de 100 à 125 pages, grand format, renfermant la matière d'un ouvrage de 350 à 400 pages de format ordinaire et contient une œuvre entière et complète, dont la lecture sera en même temps saine et attrayante.

IL PARAÎT UN VOLUME PAR MOIS.

ABONNEMENT \$1.25 PAR ANNÉE

VOLUMES PARUS

1er.—" Follement Aimée ou le Torpilleur 29," par Pierre Maël.
2ème.—" Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
3ème.—" Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.
4ème.—" La Roche qui Pleure," par Cha. Valois.
5ème.—" Le Remords d'un Faussaire," par M. Du Campfranc.
6ème.—" Rêves Dorés," par M. Marvan.

7ème.—" Le Drame de l'Hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
8ème.—" Les Fiançailles de Lorette," par Ph. St. Hilaire.
9ème.—" Le Sacrifice d'un Fils," par Ernest Daudet.
10ème.—" Le Coureur de Dot," par M. Du Campfranc.
11ème.—" Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.
12ème.—" Sous presse, pour paraître en décembre 1894 " Le Roman d'une Jeune Fille Fauvre," par Elisa Gay.

Bon pour 25 Cents.

Bon pour 25 Cents.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

LEPROHON & LEPROHON, - - EDITEURS

25 RUE SAINT-GABRIEL, - MONTREAL, CANADA.

Découpez ce bon et adressez-le avec \$1.00 aux éditeurs, et vous recevrez les 12 Volumes mentionnés plus haut de **La Bonne Littérature Française** ou un an d'abonnement, donnant également 12 Volumes à paraître.

N. B.—Nous prenons l'argent et les timbres américains.

Volumes à 15 Cents

- La Chambre des Ombres, par Marin de Livonnière.
Un Crime Mystérieux, par Léon Bachet.
Le Roman d'un jeune homme pauvre, par Octave Feuillet.
Bérangère, par Edouard Delpit.
Une Rencontre, par Louis Fréchette, trad.
Le Million du Père Raclot, par Emile Richebourg.
Mademoiselle de la Seiglière, par Jules Sandeau.
L'Ombra, par A. Gennevraige.
Le Secret de l'abbé Césaire, par Léon de Tinseau.
La Peau du Lion, par Chs. de Bernard.
Le Roman du Médecin de Campagne, par M. Maryan.
L'Assassin, par J. Lerminas.
Disparu, par Albert Delpit.
Aurette, par Henry Greville.
Vaillante, par Jacques Vincent.
Monsieur Barnes de New-York, par Mme Savary, trad.
Procès Mercier, par T. Tarte.
Les Batailles de la Vie ou le Dr. Rameau, par Geo. Ohnet.



Volumes à 10 Cents.

- Le Jeune Henri, par Chanoine Schmid.
Agnès ou la Petite Joueuse de Luth, par Chanoine Schmid.
Itha, ou la Vertu Persécutée, “ “ “
Geneviève, “ “ “
Eustache, “ “ “
Marie, ou la Corbeille de Fleurs, “ “ “

PAPIER D'ARMENIE

— POUR —

Parfumer et Purifier l'Air des Appartements et Chambres des Malades.

Le PAPIER d'ARMÉNIE PONSOT, nouvellement importé en Amérique, est SPÉCIALEMENT RECOMMANDÉ par tous les médecins pour PARFUMER et ASSAINIR LES APPARTEMENTS, LES CHAMBRES D'HOTEL, en un mot tous les endroits tenus fermés à cause du froid, ou pour toute autre cause.

Il est EMPLOYÉ AVEC SUCCÈS dans l'Europe entière par les PENSIONNATS, les COMMUNAUTÉS, les CASERNES, les HOPITAUX, ETC., là enfin où il y a agglomération de monde et où l'air doit toujours être parfaitement pur.

Le PAPIER d'ARMÉNIE PONSOT, en plus de ses propriétés de parfumer et assainir, préserve des maladies épidémiques, CROUP, VARIOLE, CHOLÉRA, FIÈVRE TYPHOÏDE, FIÈVRE JAUNE, MUQUEUSE, SCARLATINE, ETC.

Nous recommandons SPÉCIALEMENT son emploi dans les pays chauds pour sa merveilleuse propriété d'ÉLOIGNER LES MOUSTIQUES ET LES COUSINS, et préserver de leurs piqûres.

Sera expédié franco sur réception de 25cts. en argent,

Au choix { 6 Bandes enroulées et embaumées pour 48 usages.
1 Pochette, 2 Cahiers pour 48 usages.

Messieurs les Pharmaciens, Parfumeurs, Papetiers, Tabacconistes, Etc., sont informés qu'il leur sera fait des prix spéciaux pour la vente du gros.

ADRESSEE CHEZ

LEPROHON & LEPROHON,

25 RUE ST-GABRIEL,

MONTREAL.

PAPIER SUPREME

A LA CRÉOSOTE DE HETRE

Ce papier est efficace dans toutes les affections des voies respiratoires: RHUMES, CATARRHES, BRONCHITES, Etc., mais il est *tout spécialement recommandé* par tous les grands médecins POUR GUÉRIR LA TUBERCULOSE PULMONAIRE (Consomption) ainsi que toutes les maladies de poitrine quelle qu'en soit la cause.

PRIX: 1 Boite pour 100 usages avec notices et Bruleur - - - - 75 Cts.

Adressez les Commandes pour le Gros et le Détail chez

LEPROHON & LEPROHON,

25 Rue St-Gabriel,

Montréal.

DOIT SE CONSOMER SANS FLAMME
COMME DE L'AMADOU.

ECHANTILLON

Dr J.G.A. Gendreau, ^{CHIRURGIEN}
^{DENTISTE}
20 rue St-Laurent, Montreal. Extraction
de dents sans douleur par l'électricité et
par anesthésie. Dents posées avec ou
sans palais, d'après les procédés les plus
nouveaux. Heures de bureau de 9 a. m.
à 6 p. m. Téléphone 2818.

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de
Musique et d'instruments. Fournisseur
des pensionnats et maisons d'éducation
catholiques. Agent pour la célèbre mai-
son d'instruments, de fanfares et d'harmoni-
e de C. Mahillon, de BRUXELLES. Vio-
lons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

No. 1637 Rue Notre-Dame

Tel Bell 2466.

MONTREAL.

VIN VIGER

VIN RECONSTITUANT PAR EXCELLENCE

RECOMMANDE PAR

Les Principaux Médecins.

Maison fondée en 1852.

Chas. Lavallee, ^{Successieur de}
^{A. LAVALLÉE}
IMPORTATEUR

d'instruments de musique de toutes espè-
ces. Réparations de toutes sortes exécu-
tées à très bref délai.

35 COTE ST-LAMBERT, MONTREAL.

L. N. LAMARCHE & CIE.

RELIEURS

NO. 11 RUE STE-THERESE,

(Entre les rues St-Vincent et St-Gabriel)

MONTREAL.

N. LEVEILLEE

MARCHAND-TAILLEUR

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 RUE SAINT-LAURENT 138

MONTREAL.

Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première
qualité et de Patrons les plus nouveaux.

BAUME - RHUMAL

Remède infaillible pour guérir rapidement et sûrement les affections de la Gorge
et des Poumons, telles que

**La Toux, La Grippe, La Consommation, La
Bronchite, La Coqueluche, Le Croupé,
L'asthme, Les Rhumes Obstines, Etc., Etc.**

25 CTS. LA BOUTEILLE.

En vente dans toutes les Pharmacies et les Epiceries.



THÉIÈRES ET CAFETIÈRES ÉMAILLÉES,
CAFETIÈRES (en cuivre) VIENNOISES et RUSSES
avec lampe. (OUTELLERIE valeur extra ; venant
d'être recue ; SÉCHOIRS ou MÉTIERS à RI-
DEAUX, de \$2.50 à \$4.00.

BALAIS, RASOIRS (Surveyer) GARANTIS, etc.

L. J. A. Surveyer,

No 6 Rue ST-LAURENT
MONTREAL.